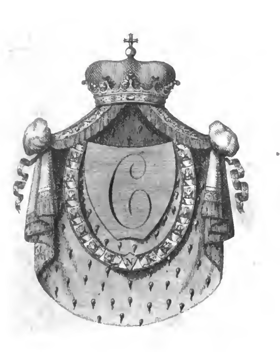




NOUVEAUX

PROVERBES

DRAMATIQUES.

NOUVEAUX

PROVERBES

DRAMATIQUES;

PAR CARMONTELLE.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ { LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n°. 8, près le pont des Arts.
DELAUNAY, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n°. 243.

1811.



AVERTISSEMENT.

Les premiers Proverbes de Carmontelle parurent, il y a plus de quarante ans, à une époque où la comédie étoit, comme aujourd'hui, le plaisir à la mode, et où les théâtres de société s'élevoient de toute part. On n'avoit pas été long-temps à s'apercevoir que ces petits théâtres ne pouvoient s'accommoder des pièces de la comédie française; que, pour bien jouer ces grands ouvrages, il ne suffisoit pas d'avoir retenu quelques inflexions et quelques gestes des acteurs en réputation; et qu'aux yeux d'un parterre, plus poli que l'autre, mais plus malin et plus disposé encore à punir les prétentions ridicules, on étoit nécessairement écrasé par le souvenir sans cesse renouvelé du jeu des comédiens de profession. Pour échapper à ces comparaisons mortifiantes, il n'y avoit qu'un seul moyen, c'étoit de se composer un

répertoire particulier de petites pièces faciles à apprendre et à jouer, où le talent naturel des acteurs de société pût se développer librement; où les torts de la mémoire, les fautes de l'inexpérience, l'inégalité des moyens, et le défaut d'ensemble nuisissent moins à l'agrément de la représentation; enfin, où il fût permis, sans trop s'exposer au ridicule, de montrer autant et aussi peu de dispositions naturelles et acquises qu'on en pourroit avoir. Comme ces pièces de peu d'étendue ne devoient pas comporter un puissant intérêt dramatique, il falloit encore qu'elles fussent en assez grand nombre pour que chacune d'elles ne reparût pas avant d'avoir été presque oubliée.

Le Recueil de Proverbes dramatiques de Carmontelle remplit toutes ces conditions; aussi obtint-il un succès dont l'auteur dut être d'abord un peu surpris, et dont ensuite il ne tint qu'à lui d'être fier. Le fond de ces petites pièces est en général très léger : tantôt c'est une anecdote, une historiette plaisante, mise en action; tantôt c'est une situation imaginée qui met en jeu quelque innocent ridicule

de caractère, et plus souvent de manières, de langage, de profession ou de circonstance. Il n'y faut point chercher un nœud bien formé, ni en conséquence un dénoûment d'effet. Ce n'est point une combinaison dramatique que Carmontelle étale sous vos yeux, c'est un coin de la société qu'il vous fait remarquer, c'est une aventure, une conversation de salon, de boudoir, de boutique, de spectacle, de promenade ou de tout autre lieu public, à laquelle il vous fait assister. Ce qu'il a vu et entendu, il le répète avec la fidélité d'un miroir et d'un écho. Vous le soupçonnez à peine d'avoir porté dans le monde un esprit d'observation : l'extrême vérité de l'imitation vous empêche de reconnoître aucun art dans l'imitateur, et par là il semble perdre tout le mérite de ce qui procure tout son succès. C'est ainsi à peu près que nous nous dispensons d'admirer l'exactitude nécessaire et absolue avec laquelle les objets se retracent eux-mêmes dans la chambre obscure, tandis que nous réservons toute notre estime, tout notre enthousiasme pour l'image plus ou moins imparfaite de

ces objets, telle que la main du peintre la représente dans un tableau.

Cette faculté imitative, Carmontelle la tenoit de la nature même, et il la portoit avec un égal bonheur dans plusieurs genres. Souvent acteur dans ses Proverbes, il reproduisoit, avec une vérité surprenante, la démarche, le maintien, le geste, le ton, le costume, enfin, toute l'habitude extérieure du personnage qu'il avoit conçu. On reconnoissoit des gens que certainement on avoit vus, ou bien on voyoit pour la première fois des gens qu'on ne pouvoit manquer de reconnoître un jour. N'ayant appris de dessin que ce qu'il en falloit pour un élève architecte, et par conséquent tout-à-fait étranger aux principes de cet art en ce qui regarde la figure, il faisoit, en quelques minutes et avec les premiers moyens que le hasard ou son imagination lui fournissoit, des portraits de la plus parfaite ressemblance : par lui, nous ont été conservés les traits de beaucoup de personnages qui marquoient dans la société de son temps. Les mêmes incidens de la vie qu'il peignoit avec la plume dans ses

petits drames, il les décrivoit avec le pinceau dans ce qu'il appeloit ses *transparens*, espèce de tableau continu, dont le déroulement faisoit passer en revue sous les yeux des groupes de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition, dans mille attitudes, ou plutôt dans mille actions diverses. Ce rouleau de scènes pittoresques étoit un autre Recueil de Proverbes dramatiques.

Carmontelle n'étoit rien moins qu'écrivain, et l'on peut dire qu'il n'avoit pas besoin de l'être. Son dialogue lui étoit fourni par les gens de tous les états, dont il écoutoit et retenoit les discours : il sembloit écrire sous leur dictée, sans se permettre ni addition, ni retranchement, ni correction, ni choix. C'est à la société, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre de l'irrégularité grammaticale, du décousu, de la futilité, et quelquefois de l'insignifiance absolue des propos qu'il nous fait lire: le seul reproche qu'il mérite en ce cas, c'est d'avoir un excès de fidélité. Grand seigneur, robin, financier, bourgeois, marchand, artisan, homme du peuple, paysan, chacun d'eux, dans ses

Proverbes, parle exactement son langage; et cette vérité si variée, si diverse, où l'art n'est pour rien, où même son absence se fait quelquefois un peu trop sentir, n'est certainement pas autre chose en lui que le produit d'une aptitude singulière à répéter juste les choses dont son oreille et son esprit ont été frappés. Ce qui le prouve incontestablement, c'est qu'aussitôt qu'il sort des sujets, du ton et des formules de la conversation d'usage, le naturel, la justesse et l'aisance de son style l'abandonnent, pour faire place à l'entortillage le plus faux et le plus pénible. Par exemple, il rend supérieurement les propos de pure galanterie, parce qu'il les a entendu tenir dans les salons; mais, comme entre amans véritables on ne prend pas de témoins pour s'entretenir de son amour, c'est presque toujours avec une excessive gaucherie qu'il fait parler cette passion, que lui-même probablement ne connoissoit guère.

De tout ce qui vient d'être dit, on auroit tort de conclure que son mérite réside exclusivement dans la vérité du dialogue. Sans être doué d'une grande vigueur de concep-

tion dramatique, en général il imagine heureusement ses petits sujets, il en dirige l'action, il en dispose les scènes avec toute l'habileté que le genre comporte. Un assez grand nombre de ses Proverbes, ainsi que plusieurs pièces de son Théâtre de Campagne, et de celui qu'il publia sous le faux nom du prince Clénerzow, sont de jolies petites comédies que quelques développemens tirés du fond même du sujet, ou pris dans des idées accessoires, auroient peut-être rendues dignes de la représentation publique. Quoi qu'il en soit, des auteurs comiques se sont bien trouvés de lui avoir emprunté des scènes, et même des sujets de pièces. Sur la fin de sa vie, les directeurs de deux de nos théâtres lui avoient accordé ses entrées, moins comme une faveur sollicitée par ses longs travaux dramatiques, que comme un droit bien acquis par cette part qu'il avoit prise, sans le savoir, à la composition de beaucoup d'ouvrages.

Carmontelle, mort en 1806, à l'âge de 89 ans, a écrit toute sa vie, et toutes ses productions appartiennent au même genre.

Mettre en scène, et faire dialoguer des personnages lui étoit devenu si familier, on diroit presque si nécessaire, qu'il donna la forme dramatique à de longs romans, et même à des Recueils de caractères ou portraits. On lui doit l'invention d'une espèce singulière de drame, où un seul et même personnage sur la scène, pendant toute la durée de l'action, fait parfaitement connoître, par ses réponses et ses questions, les questions et les réponses de plusieurs interlocuteurs supposés.

Nous parlerons très succinctement des deux nouveaux volumes de Proverbes de Carmontelle que nous faisons paroître aujourd'hui. Plus sévères dans notre choix que Carmontelle ne l'a été lui-même pour ce qu'il a publié, nous n'avons admis que des Proverbes piquans par le sujet et le dialogue, dans ces deux volumes, qui, nous ne craignons pas de le dire, sont plus également bons que les deux volumes les mieux composés de l'ancien Recueil. Les vingt-quatre Proverbes, qui forment cette livraison, sont écrits d'une manière assez ingénieuse pour être rendus

textuellement par ceux qui ne voudront faire que des frais de mémoire; pour les autres, ce seront de jolis canevas sur lesquels ils pourront mettre une broderie de leur goût: les situations ont toutes un fond assez comique pour inspirer l'esprit de saillie et d'à-propos.

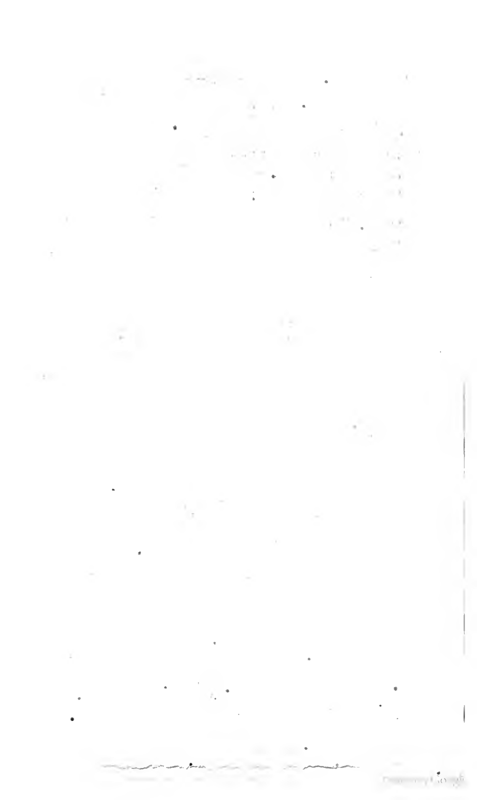


TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.



LE BAILLI AVARE,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LE BAILLI.
LA BAILLIVE.
JAVOTTE, Servante du Bailli.
LE GRIS, Valet du Bailli.

La scène est chez le Bailli, dans la Cuisine.

LE BAILLI AVARE,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

JAVOTTE (*seule, cousant et écoutant.*)

C'est madame la baillive qui sort. Si Le Gris pouvoit revenir à présent !.... il espère que nous pourrons nous marier ensemble ; mais quand, et comment ?... J'entends du bruit.... si c'étoit lui !.... c'est lui-même. Mon oreille, mon cœur, tout me le dit.

SCÈNE II.

LE GRIS (*en redingotte, avec un fusil, portant un lièvre*), JAVOTTE.

JAVOTTE.

D'où viens-tu donc comme cela, Le Gris ?

LE GRIS.

Je viens de la chasse ; j'avois vu tantôt ce coquin de lièvre-là se gîter, j'ai voulu voir si je le trouverois encore, et je ne l'ai pas manqué. Il est fort.

JAVOTTE.

Oui : et si le garde t'avoit vu ?

LE GRIS.

Bon! je ne le crains pas.

JAVOTTE.

Mais s'il t'attrapoit, on pourroit bien t'envoyer aux galères.

LE GRIS.

Ah, si j'y avois été toutes les fois que je l'ai mérité, on se seroit lassé de m'y voir.

JAVOTTE.

Comment! tu aurois mérité d'aller aux galères, toi?

LE GRIS.

Tout comme un autre : dans le temps que j'étois chez le procureur, on nous en faisoit faire de bonnes. Il faut bien hurler avec les loups.

JAVOTTE.

Oui; mais rien ne t'oblige d'aller à la chasse.

LE GRIS.

Eh, pardi, si fait; si tu veux que monsieur le bailli ne me renvoie pas d'ici, surtout depuis que c'est moi qui fais la cuisine.

JAVOTTE.

Mais en ce cas-là je la ferai, moi.

LE GRIS.

Tu sais bien qu'il ne m'aime que depuis que j'ai fait ce certain ragoût qu'il a trouvé si bon. Voilà ce que c'est que d'avoir servi un officier, on sait faire un peu de tout.

JAVOTTE.

Et pourquoi faut-il que tu ailles à la chasse?

LE GRIS.

Parce que monsieur le bailli est un avare, un vilain, qui ne me donne d'argent que ce qu'il faut bien juste pour le nourrir; que madame la baillive à qui il ne donne pas un sou, veut que j'enfle mes mémoires pour lui donner quelque chose dessus; et comme c'est impossible, je compte au mari ce que je tue à la chasse, pour en donner l'argent à la femme, sans quoi elle me feroit renvoyer. Voilà ce que fait faire l'amour, et l'amour constant.

JAVOTTE.

Quand dirons-nous l'amour heureux? Ah! Le Gris, peut-être jamais!

LE GRIS.

En vérité, Javotte, es-tu raisonnable de t'affliger comme cela? Je t'ai dit que madame la baillive me seconde; qu'il faut que tu fasses semblant de ne pouvoir pas me souffrir, afin que son humeur contrariante puisse s'exercer davantage, et nous être utile.

JAVOTTE.

Oui, tu m'as dit tout cela; mais il m'en coûte beaucoup d'être obligée de lui dire du mal de toi.

LE GRIS.

D'abord que tu ne le penses pas: on dit souvent le contraire de ce qu'on pense; quand il s'agit d'être heureux, y a-t-il a hésiter? surtout avec des gens comme ceux-ci.

JAVOTTE.

Je ne sais pas parler contre ma pensée.

LE GRIS.

C'est que tu n'as pas été élevée à la ville comme moi. Par exemple, est-ce que, hors devant toi, je ne me contrains pas à faire ici le niais devant tout le monde ?

JAVOTTE.

Il est vrai.

LE GRIS.

Mais, comme monsieur le bailli a la vue basse, je ne me contrains pas devant lui pour rire.

JAVOTTE.

Non, tu t'en moques assez.

LE GRIS.

Je m'en moquerai encore bien davantage.

JAVOTTE.

Comment donc ?

LE GRIS.

Pour t'épouser, il faut bien retirer de ses mains les quinze cents francs qu'il a à toi, comme ton tuteur.

JAVOTTE.

Cela sera bien difficile.

LE GRIS.

J'ai trouvé un moyen qui, je crois, me réussira.

JAVOTTE.

Je voudrois bien savoir ce que c'est.

LE GRIS.

Paix, voici monsieur le bailli; je te le dirai une autre fois.

SCÈNE III.

LE BAILLI, JAVOTTE, LE GRIS.

LE BAILLI.

JAVOTTE?

JAVOTTE.

Monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Eh! bien, ce coquin de Le Gris n'est donç jamais ici? Je parie qu'il est à niaiser quelque part; car c'est bien la plus grande bête!

LE GRIS.

Monsieur le bailli, me voilà.

LE BAILLI.

Te voilà, te voilà; pourquoi ne réponds-tu pas quand je demande où tu es? Jamais on ne te trouve quand on a besoin de toi.

LE GRIS.

Bon! il y a long-temps que je suis rentré.

LE BAILLI.

Comment, rentré?

LE GRIS.

Oui, Monsieur; quand je sors, après il faut bien que je rentre quand je reviens.

LE BAILLI.

Sûrement. Pardi, voilà un grand nigaud. Et pourquoi sors-tu?

LE GRIS.

Pour aller et venir, pour acheter tout ce dont

j'ai besoin. Ne croyez-vous pas que la viande viendra d'elle-même tomber dans votre marmite; que vous aurez un gigot rôti, si je n'en vais pas acheter un pour le mettre à la broche?

LE BAILLI.

Pourquoi acheter un gigot?

LE GRIS.

Eh! non, Monsieur; c'est un lièvre que j'ai été acheter.

LE BAILLI.

Chez le boucher?

LE GRIS (*en riant.*)

Oh! que non.

LE BAILLI

De quoi ris-tu?

LE GRIS.

Du lièvre, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Il rit d'un lièvre.

LE GRIS.

Oui, parce que j'en ferai un bon civet.

LE BAILLI.

Et il rit de cela! ha, ha, ha, ah.

LE GRIS.

Vous-en riez aussi, vous, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Apparemment: est-ce que je n'en suis pas le maître?

LE GRIS.

Je ne dis pas ça.

LE BAILLI.

Il croit qu'il m'empêchera de rire; c'est impertinent celui-là! Allons, va-t-en,

LE GRIS.

Eh! bien, à la bonne heure. Vous me regretterez quand vous aurez une mauvaise soupe.

LE BAILLI.

Mais ce n'est pas.....

LE GRIS.

Un mauvais haricot.

LE BAILLI.

Veux-tu bien....

LE GRIS.

Un mauvais bœuf à la mode.

LE BAILLI.

Quoi?...

LE GRIS.

Un mauvais civet.

LE BAILLI.

Comment?....

LE GRIS.

Une mauvaise étuvée.

LE BAILLI.

Tais-toi donc.

LE GRIS.

Une mauvaise persillade.

LE BAILLI.

Eh! chien!

LE GRIS.

Une mauvaise blanquette.

LE BAILLI.

Encore!

LE GRIS.

Un rôti brûlé.

LE BAILLI.

Coquin!

LE GRIS.

Ou pas assez cuit.

LE BAILLI.

Si je t'attrape....

LE GRIS.

Une mauvaise omelette.

LE BAILLI.

Enfin, je te tiens. Est-ce que je te disois de t'en aller tout-à-fait?

LE GRIS.

Je ne sais pas.

LE BAILLI.

C'est donc pour m'impatienter?

LE GRIS.

Vous ne voulez pas que je sorte?

LE BAILLI.

Non : va-t-en m'acheter une once de tabac.

LE GRIS.

Mais, sans sortir, je ne le peux pas.

LE BAILLI.

Je le sais bien.

LE GRIS.

Il faut donc que je sorte?

LE BAILLI.

Oui.

LE GRIS.

Vous le trouvez bon?

LE BAILLI.

Sans doute.

LE GRIS.

Et vous ne me gronderez pas?

LE BAILLI.

Au contraire. Allons, mon ami, va, va; et

tâche de me faire passer cette mauvaise pièce-là pour deux sols.

LE GRIS.

Mais si elle ne vaut rien?

LE BAILLI.

Ah ! tu as tant d'esprit !

LE GRIS.

Moi ?

LE BAILLI.

Oui, oui.

LE GRIS.

Tout-à-l'heure vous me disiez que j'étois une bête; à présent qu'il est question de votre profit, cela devient différent.

LE BAILLI.

Allons, va-t-en, sans raisonner davantage.

SCÈNE IV.

LE BAILLI, JAVOTTE.

LE BAILLI.

C'EST singulier l'empire que prennent sur nous ces gens-là! On a beau avoir de l'esprit, le plus bête a toujours un grossier bon sens avec quoi il vous écrase. Mais pour faire bonne chère, et à bon marché, il faut bien avoir patience.

SCÈNE V.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, JAVOTTE.

LA BAILLIVE.

EH ! bien, mon ami, à qui parlez-vous donc là?

LE BAILLI.

A moi, madame la baillive; je crois qu'on ne peut pas raisonner avec personne qui nous convienne autant.

LA BAILLIVE.

Oui; mais, si vous vous croyez seul, vous avez tort.

LE BAILLI.

Comment?

LA BAILLIVE.

Allons, Javotte, allez-vous-en travailler à la porte.

JAVOTTE.

Madame, je tenois compagnie à monsieur le bailli.

LA BAILLIVE.

Oui, qui ne savoit pas que vous étiez-là...

JAVOTTE.

Il m'avoit pourtant vue.

LE BAILLI.

Je l'avois oublié.

JAVOTTE.

Madame me gronde toujours à tort; si c'étoit Le Gris, cela seroit bien différent.

LA BAILLIVE.

Taisez-vous et sortez.

LE BAILLI.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

LA BAILLIVE.

Oh rien; je vous dirai cela.

SCÈNE VI.

LE BAILLI, LA BAILLIVE.

LE BAILLI.

EST-ELLE sortie ?

LA BAILLIVE.

Oui.

LE BAILLI.

Dites donc?

LA BAILLIVE.

En vérité, pour un homme de votre état, pour un bailli, je voudrois bien savoir pourquoi vous vous tenez toujours dans la cuisine.

LE BAILLI.

J'ai mes raisons; ici les chaises ne sont ni belles ni bonnes, et l'on n'ose pas s'y asseoir, voilà comme on n'use pas ses meubles en peu de temps.

LA BAILLIVE.

Mais vous avez fait couvrir le meuble du sallon.

LE BAILLI.

Et si l'on va m'user les couvertures, cela ne coûte-t-il rien ? vos commères m'en usent assez quand vous donnez des assemblées.

LA BAILLIVE.

Eh! je n'en donne jamais.

LE BAILLI.

Et vous avez raison ; il vaut mieux aller chez les autres que de rester chez soi, quand on n'y a pas affaire.

LA BAILLIVE.

Mais dans votre cabinet vous pourriez recevoir

tout le monde; il y a des chaises de cuir qui ont plus de trente ans.

LE BAILLI.

Oui, et qui sont déjà tout écorchées, je ne veux pas qu'on les use davantage.

LA BAILLIVE.

Mais pour parler d'affaires.....

LE BAILLI.

On est beaucoup mieux debout : voilà ce que je dis à ceux qui viennent me consulter, et je les fais promener en causant.

LA BAILLIVE.

Vous êtes aussi trop avare.

LE BAILLI.

Oui, si l'on vous écoutoit, on jetteroit tout par les fenêtres : et puis, quand on n'entre pas dans mon cabinet, on ne sait pas s'il y a quelque chose à y prendre ; quand on parle aux gens, ils ont, tout en vous écoutant, des yeux qui furètent partout.

LA BAILLIVE.

Il est vrai que s'ils voyoient que vous y renfermez la chandelle, le poivre, le sel, le clou de gérofle, et quelquefois de l'oignon, de l'ail, de l'échalotte, ils se moqueroient de vous.

LE BAILLI.

Ils ne le verront pas en me parlant ici : mais qu'est-ce que vous ne vouliez pas me dire devant Javotte, quand elle a parlé de Le Gris?

LA BAILLIVE.

Je voulois vous dire qu'elle en est jalouse.

LE BAILLI.

Elle est peut-être fâchée de ce que c'est lui qui fait ma cuisine au lieu d'elle.

LA BAILLIVE.

Je le crois.

LE BAILLI.

Eh bien, tant mieux! l'on n'a qu'à la renvoyer, nous n'aurons qu'un domestique au lieu de deux.

LA BAILLIVE.

Oui, et vousserez bien servi.

LE BAILLI.

Pour-lors on se sert soi-même, et l'on ne dépend de personne.

LA BAILLIVE.

Mais j'ai affaire d'elle, moi.

LE BAILLI.

Oui, pour la quereller.

LA BAILLIVE.

Si vous la renvoyez, Le Gris s'en ira.

LE BAILLI.

Pourquoi cela?

LA BAILLIVE.

Parce qu'il en est amoureux.

LE BAILLI.

Le Gris.

LA BAILLIVE.

Oui, Le Gris.

LE BAILLI.

Où l'amour va-t-il se nicher? Il faut qu'il n'ait guère à faire, d'aller songer au cœur d'une bête comme lui!

LA BAILLIVE.

Qu'est-ce que cela lui fait? Vous savez bien que Molière a dit:

« Dans leurs tendres mouvemens,
» Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense. »

LE BAILLI.

Oh! votre Molière, s'il étoit venu jouer la comédie dans ce village-ci, je l'aurois fait mettre au cachot.

LA BAILLIVE.

Pourquoi donc?

LE BAILLI.

Parce qu'il a joué un très honnête homme, que je respecte beaucoup.

LA BAILLIVE.

Monsieur Harpagon, je parie?

LE BAILLI.

Je ne dis pas qui c'est.

LA BAILLIVE.

Ah! sûrement, c'est le nom de l'avare.

LE BAILLI.

Madame la baillive....

LA BAILLIVE.

Parlons du mariage de Le Gris.

LE BAILLI.

Avec qui?

LA BAILLIVE.

Avec Javotte. Vous aimez Le Gris, il vous est nécessaire: voilà un moyen de vous l'attacher. Javotte est un bon parti; vous avez quinze cents francs à elle, et rien n'est plus aisé à arranger.

LE BAILLI.

Mais ces quinze cents francs... ?

LA BAILLIVE.

Eh! bien, vous les leur donnerez.

LE BAILLI.

Et je ne les aurai plus.

LA BAILLIVE.

Ils ne sont pas à vous.

LE BAILLI.

Je ne consentirai jamais à ce mariage-là ; j'ai un autre parti en vue pour elle ; et puis....

LA BAILLIVE.

Quoi ?

LE BAILLI.

Vous dites qu'elle ne l'aime pas.

LA BAILLIVE.

Je le lui ferai aimer.

LE BAILLI.

Il ne faut pas contraindre les inclinations ; ça ne fait que de mauvais ménages ; ne m'en parlez jamais.

LA BAILLIVE.

Je vous en parlerai toujours.

LE BAILLI.

Non, car je m'en vais.

LA BAILLIVE.

Où ?

LE BAILLI.

Me promener.

LA BAILLIVE.

Eh ! vous userez vos souliers.

Ce n'est pas votre affaire. (*A part.*) Elle a pourtant raison. N'importe.

SCÈNE VII.

LE GRIS, LE BAILLI, LA BAILLIVE.

LE GRIS.

MONSIEUR le bailli, voilà votre tabac.

LE BAILLI.

Voyons; ne m'en as-tu pas pris?

LE GRIS.

Vous voyez bien que le cornet est cacheté.

LE BAILLI.

Ah! cela est vrai; c'est que tu as été bien longtemps.

LE GRIS.

Parce que j'ai rencontré un monsieur qui est notaire à Chelles, qui m'a dit de bonnes nouvelles.

LE BAILLI.

Notaire à Chelles?

LE GRIS.

Oui.

LE BAILLI.

Il est mort.

LE GRIS.

Je le sais bien; c'est celui qui a pris son étude.

LE BAILLI.

Eh bien! quelles nouvelles t'a-t-il dit?

LE GRIS.

Cela ne regarde que moi: je vas hériter; il viendra ici, et vous saurez ce que c'est.

LE BAILLI.

Seras-tu bien riche?

LE GRIS.

Il m'a dit que oui.

LE BAILLI.

Sais-tu combien il te reviendra?

LE GRIS.

Non, pas encore.

LE BAILLI.

Fais-moi lui parler; j'entends les affaires, tu ne connois rien à tout cela, ne t'embarrasses pas. S'il vient, dis-lui de m'attendre. Je vais voir si le jardinier ramasse les feuilles pour les apporter ici.

LA BAILLIVE.

Pourquoi faire?

LE BAILLI.

Pour brûler; cela fait un feu clair qui chauffe fort bien; il ne faut rien perdre.

LA BAILLIVE.

Vous en vendrez la cendre, sans doute?

LE BAILLI.

Non; mais je la ferai semer sur mes terres.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA BAILLIVE, LE GRIS.

LA BAILLIVE.

Mais si tu deviens si riche, tu nous quitteras, Le Gris?

LE GRIS.

Oh! que non, Madame; et puis ce que j'ai dit là à monsieur le bailli, n'est pas vrai.

LA BAILLIVE.

Comment donc?

LE GRIS.

Vous savez qu'il ne voit pas à deux doigts de son nez; je veux lui faire accroire que j'ai hérité d'un bois : mais je n'ai pas de temps à perdre; c'est moi qui vais faire le notaire.

LA BAILLIVE.

Je ne comprends pas...

LE GRIS.

Je vous dis que je n'ai pas le temps de vous expliquer cela. Il faut que j'aille me préparer, pour venir trouver monsieur le bailli en notaire.

LA BAILLIVE.

Il ne veut pas consentir à votre mariage avec Javotte.

LE GRIS.

Je saurai l'y forcer.

LA BAILLIVE.

Oui; mais Javotte?

LE GRIS.

Je compte sur vous, Madame; elle croira tout ce que vous lui direz.

LA BAILLIVE.

C'est ce que je ne pense pas.

LE GRIS.

Songez que je m'engage à demeurer toujours ici avec elle, si vous me faites réussir à l'épouser.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LA BAILLIVE, JAVOTTE.

LA BAILLIVE.

Javotte, Javotte !

JAVOTTE.

Madame.

LA BAILLIVE.

Je vous ai déjà dit bien des fois que je veux absolument que vous épousiez Le Gris; c'est un très honnête garçon, et qui vous aime on ne peut pas davantage.

JAVOTTE.

Vous le croyez, mais il vous trompe; il dit la même chose à toutes les filles.

LA BAILLIVE.

Vous êtes bien obstinée. Enfin, qu'il vous aime ou non, je veux que ce mariage-là se fasse ; et Le Gris vous épousera.

JAVOTTE (*avec joie.*)

Seroit-il vrai ? Ah, Madame !

LA BAILLIVE.

Eh bien ! la voilà qui en est bien aise à présent.

JAVOTTE.

Moi, Madame ?

LA BAILLIVE.

Sûrement.

JAVOTTE.

Ah ! n'en croyez rien.

LA BAILLIVE.

Quoi ! vous ne voulez pas épouser Le Gris ?

JAVOTTE.

Je veux toujours rester fille.

LA BAILLIVE.

Pourquoi ?

JAVOTTE.

C'est que lorsque j'ai fait mon devoir je suis contente; je ris, je chante, je babille, je fais ce que je veux; et avec un mari ce n'est pas de même : il revient toujours chez lui de mauvaise humeur, il querelle sa femme, et elle n'a que du chagrin.

LA BAILLIVE.

Eh ! qui vous en a tant appris ?

JAVOTTE.

Votre exemple, madame. Est-ce que vous ne vous querellez pas toujours avec monsieur le bailli ?

LA BAILLIVE.

Allons, taisez-vous ; et songez à ne pas me contrarier sans cesse.

JAVOTTE.

Mais, madame....

LA BAILLIVE.

Le Gris a trouvé un moyen de retirer des mains de mon mari l'argent qu'il a à vous; mais ce n'est qu'à condition qu'il vous épousera, sans quoi je ferai manquer son projet ; et si vous n'avez pas ce mari-là, vous n'en aurez jamais d'autre.

JAVOTTE.

Quoi ?....

LA BAILLIVE.

Point de raisonnemens. Si mon mari me de-

mande, dites-lui que je vais revenir; je vais voir s'il est encore au jardin, sans qu'il m'aperçoive.

SCÈNE X.

JAVOTTE, LE GRIS (*en Notaire.*)

LE GRIS.

ELLE n'y est plus?

JAVOTTE.

Quoi! c'est toi?

LE GRIS.

Oui, c'est moi-même. Allons, signe promptement cela.

JAVOTTE.

Qu'est-ce que c'est?

LE GRIS.

Une quittance de ce que te doit monsieur le bailli.

JAVOTTE.

Eh bien?

LE GRIS.

Je la lui donnerai quand j'aurai les quinze cents francs.

JAVOTTE.

Et comment les auras-tu?

LE GRIS.

Il me les donnera pour autre chose; et comme je sais escamoter, au lieu de ma quittance qu'il croira serrer, il serrera la tienne. Je l'entends, je crois; vas au-devant de lui, et tu lui diras qu'il y a un monsieur qui l'attend depuis long-temps.

JAVOTTE.

C'est bon.

SCÈNE XI.

LE BAILLI, JAVOTTE, LE GRIS.

JAVOTTE.

MONSIEUR le bailli, voilà un monsieur qui vous attend depuis long-temps.

LE BAILLI.

Fort bien. Où est Le Gris?

JAVOTTE.

Il étoit là tout-à-l'heure.

LE GRIS (*parlant du nez.*)

Monsieur, je viens de Chelles, où je suis établi depuis huit jours; c'est ce qui fait que je n'ai pas pu avoir l'honneur de vous voir plus tôt, parce que les affaires, comme vous savez, dans un nouvel établissement....

LE BAILLI.

C'est donc vous, Monsieur, qui avez succédé à monsieur Simon le notaire?

LE GRIS.

Oui, Monsieur : j'étois clerc à Meaux, et c'est la raison qui fait que j'ai voulu m'approcher de Paris en venant à Chelles.

LE BAILLI.

Avez-vous trouvé de l'ordre dans l'étude de monsieur Simon?

LE GRIS.

Monsieur, c'est ce que j'allois vous dire ; et si mademoiselle n'a pas besoin ici...

LE BAILLI.

Je vous entends. Javotte, allez-vous-en.

SCÈNE XII.

LE BAILLI, LE GRIS.

LE GRIS.

C'EST que les gens... Vous fiez-vous aux domestiques, vous, Monsieur ?

LE BAILLI.

Non, vraiment.

LE GRIS.

Et vous avez raison : s'ils pouvoient vous attraper, ils le feroient, déjà.

LE BAILLI.

Je le sais bien : aussi j'ai remis tous mes intérêts, c'est-à-dire les affaires de la cuisine, à un nommé Le Gris, qui est la plus grande bête !... Oh ! pour celui-là, je ne crains pas qu'il m'attrape.

LE GRIS.

Il me paroît que vous êtes fin, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Mais, tout nigaud qu'il est, il a le talent de faire bonne chère et à bon marché.

LE GRIS.

C'est heureux. (*D'une voix éloignée.*) Monsieur le bailli, donnez-moi trois clous de girofle.

LE BAILLI.

Attends un moment. Tenez, c'est lui qui vient de me parler.

LE GRIS.

Ah, c'est lui?

LE BAILLI.

Oui, vraiment.

LE GRIS.

Eh bien, c'est à son sujet que je veux vous entretenir.

LE BAILLI.

Je ne vous propose pas d'entrer là-dedans, parce qu'il y a une mauvaise odeur depuis huit jours.

LE GRIS.

J'aime mieux celle de la cuisine, j'y suis fait, et puis on en emporte toujours quelque chose.

LE BAILLI (*intrigué.*)

Comment donc?

LE GRIS.

Oui: de la graisse à ses habits, par exemple.

LE BAILLI (*riant.*)

Ha, ha, ha, vous plaisantez.

LE GRIS (*d'une voix éloignée.*)

Monsieur le bailli, voulez-vous me donner la clé de votre cabinet, pour avoir la boîte au poivre?

LE BAILLI.

Allons, tais-toi.

LE GRIS.

De quoi parle-t-il donc?

LE BAILLI.

Oh! de rien. Où en étions-nous?

LE GRIS.

Ah! de.... Que diable! je disois pourtant....

C'étoit d'un procès, je crois.... Non..... c'étoit de Le Gris.

LE BAILLI.

C'est lui-même qui nous a interrompus. Allons, continuez.

LE GRIS.

J'ai donc appris, en arrivant dans le pays, que vous aimiez à faire de bonnes affaires. (*Il tire un papier.*) Voici la copie d'un testament qui donne à Le Gris douze arpens de bois, dont l'arpentage est ici énoncé, et vous pouvez les connoître : d'un côté, borné par l'héritage de Jean Giroux, et de l'autre, par celui de Pierre Leblanc. Le nom de l'arpenteur est en marge. Vous voyez, ici.

LE BAILLI.

Oui, cela est très bien. Et cela vaut ?

LE GRIS.

Deux mille écus. Si vous vouliez les acquérir, je crois que ledit Le Gris pourroit vous les céder à bon prix.

LE BAILLI.

A la bonne heure.

LE GRIS.

Pour trois ou quatre mille francs. Il ne sait pas ce que vaut son héritage, s'il ne sait pas lire.

LE BAILLI.

Il ne sait pas lire dans l'écriture ; mais il écrit mal, et il signe son nom.

LE GRIS.

Eh bien ! je crois que vous m'entendez.

LE BAILLI.

Oui, oui, entre nous autres gens de justice...

LE GRIS.

C'est ce que j'ai pensé; et j'ai voulu faire connoissance avec vous.

LE BAILLI.

Je vous en suis obligé, et je reconnoîtrai....

LE GRIS.

Ah! monsieur!.... Je vous laisse l'acte, vous lui parlerez. (*D'une voix éloignée.*) Monsieur le bailli, j'ai besoin de quatre oignons. (*De sa voix naturelle.*) Le voilà, parlez-lui; je reviendrai vous voir. Allons, sans façon, laissez-moi aller.

LE BAILLI.

Puisque vous le voulez, je suis bien votre serviteur.

SCÈNE XIII.

LE BAILLI, LE GRIS.

LE BAILLI.

Le Gris.

LE GRIS (*sans paroître.*)

Monsieur.

LE BAILLI.

Voilà un bien honnête homme! Il ne m'a pas dit comment il s'appelle : voyons le testament. Pinçon. Ah! monsieur Pinçon, je serai toujours votre ami. Le Gris.

LE GRIS.

Monsieur.

LE BAILLI.

Viens donc.

LE GRIS.

J'épluche des champignons.

LE BAILLI.

Allons, laisse-les là, et arrive.

LE GRIS (*paroissant avec son tablier de cuisine.*)

Qu'est-ce que vous voulez, monsieur le bailli ?

LE BAILLI.

Eh bien, ton héritage ?

LE GRIS.

Ah ! Monsieur, cela viendra toujours bien. On dit que ce monsieur est un honnête homme.

LE BAILLI.

Oui, très honnête homme. J'ai le testament.

LE GRIS,

Ah ! Monsieur, si vous vouliez bien me le lire.

LE BAILLI.

Ecoute. Pardevant..... hum.... hum.... hum.... Ah ! Nous Joseph Le Gris, laissons à mon neveu Claude Le Gris, quatre arpens de bois, *et cætera.*

LE GRIS.

Quatre arpens !

LE BAILLI.

Oui.

LE GRIS.

Il me semble qu'il y en avoit davantage,

LE BAILLI.

Je te dis que non. Eh bien, qu'est-ce que tu feras de cela ?

LE GRIS.

Ah ! dame, ce qu'on fait du bois : je me chaufferai avec.

LE BAILLI.

Si tu veux, je te l'acheterai; je placerai ton argent, et cela te fera une rente.

LE GRIS.

Une rente? Ah! j'aimerois mieux tout que la rente, parce que quand j'ai de l'argent il me semble que je peux tout avoir avec.

LE BAILLI.

Oui: mais....

LE GRIS.

Je dis, je peux avoir tout ce que je vois. Un château, un moulin, un royaume, des moutons, une servante, des valets, un bon dîné. Que diable sais-je, moi!

LE BAILLI.

Tu parles de très bon sens.

LE GRIS.

Voilà pourquoi il faut avoir le plus d'argent qu'on peut.

LE BAILLI.

Oui; mais je ne peux guère t'en donner.

LE GRIS.

Tant pis.

LE BAILLI.

Je te donnerai, pour tes quatre arpens.... Qu'est-ce que tu en veux?

LE GRIS.

Cent mille francs. Est-ce assez?

LE BAILLI.

Cent mille francs!

LE GRIS.

Ou cent mille sous; cela m'est égal.

LE BAILLI,

Mais cent mille sous, cela fait cinq mille francs.

LE GRIS.

Ah! je me dédis; j'aime mieux cent mille francs.

LE BAILLI.

Si tu veux; je te donnerai douze cents francs.

LE GRIS.

Douze cents francs.... Combien cela fait-il?

LE BAILLI.

Cela fait.... douze cents francs.

LE GRIS.

J'en voudrois trente.

LE BAILLI

Trente cents francs? Cela fait mille écus.

LE GRIS.

Eh bien, donnez-moi des écus.

LE BAILLI.

Douze cents francs font quatre cents écus.

LE GRIS.

Quatre cents écus? Non, donnez-m'en cinq cents; cela sera plus long à compter.

LE BAILLI.

Allons, je vais te faire une quittance, que tu signeras. (*Il écrit.*) C'est bien cher cinq cents écus!

LE GRIS.

Ah! monsieur le bailli, ce n'est rien pour vous.

LE BAILLI.

Ce n'est rien? Je n'aurai plus mon argent quand tu l'auras.

LE GRIS.

Oui, mais vous aurez de quoi vous échauffer.

LE BAILLI.

Dis donc de quoi me chauffer.

LE GRIS.

Oui, vous échauffer.

LE BAILLI.

Allons, allons, signe.

LE GRIS.

Je veux voir l'argent.

LE BAILLI.

Je te paierai demain.

LE GRIS.

Non, je veux que ce soit aujourd'hui, sinon j'irai chercher ailleurs à vendre mes bois; aussi-bien je sais quelqu'un qui en veut acheter.

LE BAILLI.

Eh bien! allons; c'est que je n'ai pas d'argent blanc.

LE GRIS.

Eh! donnez-m'en de jaune; pourvu que j'aie mon compte, cela m'est égal.

LE BAILLI.

Signe toujours en attendant.

LE GRIS.

Ne vous embarrassez pas.

LE BAILLI.

Je vais chercher des louis dans mon cabinet; j'en ai sur ma table. Tu veux douze cents francs?

LE GRIS.

Non, quinze.

LE BAILLI.

Oui, oui, je me trompois.

SCÈNE XIV.

JAVOTTE, LE GRIS.

JAVOTTE.

Quoi ! c'est bien vrai, il va te donner quinze cents livres ?

LE GRIS.

Oui. Tu écoutois donc ?

JAVOTTE.

Ah, Le Gris !

LE GRIS.

Allons, va-t-en, car il va revenir.

JAVOTTE.

Mais, Le Gris, dis-moi donc.....

LE GRIS.

Le voilà qui revient.

JAVOTTE.

Adieu, adieu.

SCÈNE XV.

LE BAILLI, LE GRIS.

LE BAILLI.

As-tu signé ?

LE GRIS.

Non; mais cela sera bientôt fait. Voyons l'argent.

LE BAILLI.

Cela fait soixante-deux louis et demi : je vais les compter.

LE GRIS.

Comptez; je vais signer. (*Il signe, regarde l'argent et veut le prendre.*)

LE BAILLI.

Ne touche pas à cela. Voyons ta quittance. (*Après l'avoir regardée il la pose sur la table, et Le Gris met celle de Javotte à la place.*) Voilà ton compte.

LE GRIS (*après avoir compté.*)

Oui. (*Il met l'argent dans une bourse.*)

LE BAILLI.

Il n'est pas tard; je vais aller voir ce bois.

LE GRIS.

Allez, allez.

LE BAILLI.

Dis à madame la baillive que je vais revenir.

LE GRIS.

Ne vous inquiétez pas.

SCÈNE XVI.

JAVOTTE, LE GRIS.

JAVOTTE.

Eh bien?

LE GRIS.

Tiens, mon enfant, voilà tes quinze cents francs.

JAVOTTE.

Je veux que tu les gardes.

LE GRIS.

Ils sont à toi; il a ta quittance.

JAVOTTE.

Mais qu'est-ce que cela fait?

LE GRIS.

Quand notre contrat sera signé, à la bonne heure.

JAVOTTE.

Qu'importe la signature ? ne nous aimons-nous pas ?

LE GRIS.

Ah! sûrement.

JAVOTTE.

Je ne crains pas que tu changes.

LE GRIS.

Notre bonheur durera toujours.

JAVOTTE.

Oui, oui, toujours.

SCÈNE XVII.

LA BAILLIVE, JAVOTTE, LE GRIS.

LA BAILLIVE.

COMMENT donc! quelle joie vous transporte tous les deux ?

JAVOTTE.

Madame, Le Gris a retiré mes quinze cents francs des mains de monsieur le bailli.

LA BAILLIVE.

Cela est bien vrai ?

JAVOTTE.

Oui, Madame; et nous nous épousons.

LA BAILLIVE.

Comment! mais tantôt vous disiez....?

JAVOTTE.

Ah, Madame!....

LA BAILLIVE.

Vous vous aimiez, et vous me trompiez?

LE GRIS.

Nous vous connoissons, vous aimez la contrariété.

LA BAILLIVE.

Le Gris....

LE GRIS.

Madame, si vous ne nous pardonnez pas cette tromperie-là, nous sortirons d'ici.

LA BAILLIVE.

Allons, je le veux bien; je vous pardonne.

LE GRIS.

Ce n'est pas assez; il faut encore que vous nous promettiez de nous aider à calmer monsieur le bailli.

LA BAILLIVE.

Comptez sur moi.

LE GRIS.

Le voici; il doit être furieux. Cachons-nous, et laissons-lui exhaler sa bile. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LE BAILLI, LA BAILLIVE JAVOTTE, LE GRIS.

LE BAILLI.

Ah, le coquin! le voleur! où est-il?... Il me prend quinze cents francs pour un bois.... le fripon!... il me rendra mon argent, et il sera pendu! oui pendu!... Ah, c'est moi qui devrois me pendre!... oui, oui.

LA BAILLIVE.

Eh bien, monsieur le bailli, il ne faut pas vous désespérer comme cela.

LE BAILLI.

Comment, un coquin qui... qui... Où est-il, que je l'étrangle.

LE GRIS.

Un moment, monsieur le bailli, un moment; ne vous emportez pas et expliquons-nous.

LE BAILLI.

Comment, expliquons-nous, voleur! Un voleur qui me vend quatre arpens de bois...

LE GRIS.

Il y en avoit douze dans l'acte, monsieur le bailli, et vous avez voulu me tromper en me faisant croire qu'il n'y en avoit que quatre.

LE BAILLI.

Douze, quatre... Eh bien, où sont-ils?

LE GRIS.

Ecoutez-moi.

LE BAILLI.

Il y a dans le testament : borné d'un côté par l'héritage de Jean Giroux, et de l'autre par celui de Pierre-le-Grand; et ces deux héritages se touchent, et il n'y a pas de bois dans tout ce côté-là.

LE GRIS.

C'est vrai, c'est vrai, il faut convenir du fait, cela étoit dans l'acte; mais je ne vous ai rien vendu.

LE BAILLI.

Tu ne m'as rien vendu, insigne voleur?

LE GRIS.

Non, ni ne vous ai rien pris.

LE BAILLI.

Je ne t'ai pas donné quinze cents francs.

LE GRIS.

Non, pas à moi.

LE BAILLI.

Je n'ai pas ta quittance ?

LE GRIS.

Non.

LE BAILLI.

Je vais te la montrer. (*Il cherche dans son porte-feuille.*)

LE GRIS.

Je n'en crois rien.

LE BAILLI.

La voici.

LE GRIS.

C'est celle de Javotte à qui vous avez remis les quinze cents francs que vous lui deviez, et avec qui je vais me marier.

LE BAILLI.

Quoi...

LE GRIS.

Cela est très vrai.

LE BAILLI,

Oui, voilà en effet sa quittance !

LE GRIS.

Oui ; et le testament n'étoit pas vrai : c'étoit moi qui l'avois fait ; et c'étoit moi aussi qui faisois le notaire.

LE BAILLI.

Comment !...

LA BAILLIVE.

Ainsi, mon ami, vous ne perdez rien.

LE BAILLI.

Je ne perds rien?... mais ce fripon-là s'est moqué de moi.

LE GRIS.

Je ne suis pas un fripon, monsieur le bailli; au contraire, je vous fais payer vos dettes, quand vous vouliez bien avoir douze arpens de bois, et n'en payer que quatre, vous. Voilà ce que je dirai à tout le monde, aussi-bien que le tour que je vous ai joué, si vous restez fâché contre moi.

LE BAILLI.

Allons, je te pardonne; mais à condition que tu ne feras plus le niais.

LE GRIS.

Je vous en réponds. J'obtiens Javotte; je suis trop heureux pour vouloir être un autre que moi-même.

LA COQUETTE,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. PONTEAU.
Madame PONTEAU.
Mademoiselle AGATHE, fille de M. et Mad. PONTEAU.
M. DE VOURTIL.
M. DE SAINT-OPTAT.
M. DE CLIFORT.
M. SIMON, bossu, borgne et boiteux.
SUZETTE, femme de chambre de Mlle AGATHE.
LAFLEUR, laquais de M. DE SAINT-OPTAT.
CHAMPAGNE, laquais de M. DE CLIFORT.

La scène est devant la maison de M. Ponteau, en province.

LA COQUETTE,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

M. PONTEAU, Madame PONTEAU.

M. PONTEAU.

Ne rentrons pas encore, il n'est pas nuit, et il fait ici un air frais qui fait plaisir. Je ne sais pas pourquoi vous avez voulu revenir tout de suite après souper : cela n'est pas honnête; on ne quitte pas les gens comme cela.

Madame PONTEAU.

Vous êtes bien heureux, vous! vous ne pensez à rien, vous n'avez pas la moindre inquiétude.

M. PONTEAU.

Parce que j'ai confiance en vous, et que tout ce que vous faites est toujours bien.

Madame PONTEAU.

Raisonnons un peu ici, avant de rentrer dans la maison, et de revoir Agathe.

M. PONTEAU.

N'avez-vous pas tout arrangé?

Madame PONTEAU.

Oui, avec vous; mais, avec elle, je crains que cela ne soit bien différent.

M. PONTEAU.

Moi, je l'aurois consultée pour lui donner un mari.

Madame PONTEAU.

Vous savez bien qu'elle dit qu'elle ne veut pas se marier.

M. PONTEAU.

Les filles disent toujours cela; mais quand elles sont au fait et au prendre, c'est bien différent.

Madame PONTEAU.

Nous ne l'aurions jamais déterminée.

M. PONTEAU.

Cependant monsieur de Clifort ne paroît pas trop lui déplaire.

Madame PONTEAU.

Bon! elle dit qu'il est trop beau et trop bien fait, qu'il n'aime que lui et la chasse.

M. PONTEAU.

Et monsieur de Vourtil? Il est riche, bien allié.

Madame PONTEAU.

Elle dit qu'il a trop d'esprit, qu'il ne feroit nul cas d'elle.

M. PONTEAU.

Et monsieur de Saint-Optat, qu'en dit-elle?

Madame PONTEAU.

Qu'il est trop passionné auprès de toutes les femmes.

M. PONTEAU.

Eh! bien, est-ce un défaut d'être trop passionné?

Madame PONTEAU.

Sûrement, quand on ne l'est pas auprès de sa femme uniquement.

M. PONTEAU.

Ma foi, voilà pourtant ce qu'il y a de mieux ici ; cela fait trois officiers très aimables.

Madame PONTEAU.

Oui, et sur qui elle croit qu'elle ne peut pas compter. Voilà la vraie raison qui lui fait redouter le mariage : c'est la légèreté des hommes.

M. PONTEAU.

Mais lorsqu'une femme est aimable....

Madame PONTEAU.

Vous verrez qu'on l'aime toujours.

M. PONTEAU.

Toujours?.... Mais sans doute.

Madame PONTEAU.

Tenez, ne me faites pas parler.

M. PONTEAU.

Pourquoi donc?

Madame PONTEAU.

Parce que c'est votre exemple qui autorise toutes ses craintes.

M. PONTEAU.

Mon exemple, à moi ?

Madame PONTEAU.

Oui, Monsieur.

M. PONTEAU.

Ah ! parbleu celui-là est excellent ! Je ne me croyois pas l'air d'un volage.

Madame PONTEAU.

Elle a pourtant fort bien remarqué que vous étiez plus aimable avec toutes les autres femmes qu'avec moi.

M. PONTEAU.

Elle a remarqué cela ?

Madame PONTEAU.

Oui, car elle me l'a dit.

M. PONTEAU.

Allons, allons, ne me faites donc pas de ces contes-là.

Madame PONTEAU.

Ce ne sont pas des contes, et vous ne vous souvenez plus du temps où vous me disiez que vous m'aimeriez toujours avec la même ardeur.

M. PONTEAU.

Je vous aime toujours; mais l'amour, dans la jeunesse, est exagéré dans ses expressions.

Madame PONTEAU.

Je ne chicane point sur les mots, je ne vous en fais point de reproches; je vous dis ce qui se passe dans la tête d'une jeune personne qui réfléchit, et qui, dans la crainte de prendre un engagement....

M. PONTEAU.

Et vous croyez qu'elle me trouve un air léger?

Madame PONTEAU.

Enfin, j'ai pensé que le gendre que nous lui faisons venir ne lui donneroit aucune crainte.

M. PONTEAU.

Il est sûr que peu de femmes en auront envie.

Madame PONTEAU.

Sûr, si vous voulez. On m'a dit qu'à Orléans on l'aimoit beaucoup.

M. PONTEAU.

Tenez: un homme qui est bossu, borgne et boiteux, est fort peu fait pour déterminer une fille au mariage.

Madame PONTEAU.

Laissez-moi faire: je lui ai mandé d'arriver la

nuit; il causera d'abord avec elle, et après, quand elle le verra...

M. PONTEAU.

Elle n'en voudra point.

Madame PONTEAU.

Cela pourra arriver; mais quand je lui aurai prouvé qu'avec un tel mari elle sera heureuse, elle me croira.

M. PONTEAU.

Je le souhaite. Vous allez donc lui dire que vous voulez la marier absolument.

Madame PONTEAU.

Non, ce sera vous qui lui parlerez : vous êtes son père.

M. PONTEAU.

Oh ! je vous cède tous mes droits.

Madame PONTEAU.

Eh bien ! nous nous aiderons mutuellement.

M. PONTEAU.

A la bonne heure, pourvu que vous commenciez.

Madame PONTEAU.

Tenez : la voici, parlez-lui, rien que pour la sonder.

SCÈNE II.

M. PONTEAU, Madame PONTEAU, Mademoiselle AGATHE.

Madame PONTEAU.

VENEZ, ma fille, votre père a quelque chose à vous dire : écoutez-le, vous verrez que c'est pour votre bien.

M. PONTEAU.

Où allez-vous donc, Madame ?

Madame PONTEAU.

Je vais revenir. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE III.

M. PONTEAU, Mademoiselle AGATHE.

Mademoiselle AGATHE.

Ce que vous avez à me dire est donc bien sérieux, mon cher père ?

M. PONTEAU (*embarrassé.*)

Non, ma fille.

Mademoiselle AGATHE.

Tant mieux, je ne suis pas trop gaie ce soir.

M. PONTEAU.

Tu n'as pas voulu venir souper avec nous aussi.

Mademoiselle AGATHE.

C'est que je croyois que vous rentreriez fort tard, et que j'avois à faire.

M. PONTEAU.

Bon, à faire : tu te moques de moi.

Mademoiselle AGATHE.

Qu'avez-vous donc à me dire ?

M. PONTEAU.

Ce n'est rien.

Mademoiselle AGATHE.

Rien.

M. PONTEAU.

Oui, presque rien ; mais vous autres femmes, vous ne comprenez pas qu'on parle peu.

Mademoiselle AGATHE.

Pardonnez-moi; je comprends qu'on parle trop, en parlant d'autre chose que de ce qu'on a à dire.

M. PONTEAU.

Et tu as raison; je le reproche toujours à ta mère.

Mademoiselle AGATHE.

Dites donc.

M. PONTEAU.

Ah! ce que j'ai à te dire.

Mademoiselle AGATHE.

Oui.

M. PONTEAU.

Tu le devines bien; car les filles devinent tout.

Mademoiselle AGATHE.

Je ne devine pas ceci.

M. PONTEAU.

C'est que ta mère...

Mademoiselle AGATHE.

Eh bien?

M. PONTEAU.

Et moi...

Mademoiselle AGATHE.

Ensuite?

M. PONTEAU.

Nous venons de souper en ville.

Mademoiselle AGATHE.

Mais je sais cela.

M. PONTEAU.

Et nous étions ici à causer quand tu nous as trouvés.

Mademoiselle AGATHE.

Oui; mais de quoi parliez-vous?

M. PONTEAU.

C'est ce que je veux te dire; mais j'entends ta mère, elle t'expliquera mieux cela que moi.

Mademoiselle AGATHE.

Fort bien !

SCÈNE IV.

M. PONTEAU, Madame PONTEAU, Mademoiselle AGATHE.

Madame PONTEAU.

Eh bien ! Monsieur, vous avez dit à ma fille ?...

M. PONTEAU.

Oui, oui ; vous n'avez qu'à continuer. (*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE V.

Madame PONTEAU, Mademoiselle AGATHE.

Madame PONTEAU.

Eh bien ! ma fille, comment trouvez-vous ce que vient de vous dire votre père ?

Mademoiselle AGATHE.

Il ne m'a rien dit du tout.

Madame PONTEAU.

Il ne vous a rien dit ?

Mademoiselle AGATHE.

Non, je vous le jure.

Madame PONTEAU.

Voilà comme il est ; il ne peut se déterminer à rien, non jamais : il n'y a point d'homme comme celui-là.

Mademoiselle AGATHE.

Il ne faut pas vous fâcher; il n'y a rien de si aisé à réparer.

Madame PONTEAU (*avec embarras.*)

Rien de si aisé... sans doute.

Mademoiselle AGATHE.

Vous êtes bien sûre que je serai de votre avis; je n'ai de volonté que la vôtre.

Madame PONTEAU.

Je le voudrois bien, parce que...

Mademoiselle AGATHE.

Parce que ?

Madame PONTEAU.

Quoi, votre père ne vous a rien dit du tout !

Mademoiselle AGATHE.

Non, en vérité.

Madame PONTEAU.

Cela est inconcevable.

Mademoiselle AGATHE.

Je vous en prie, parlez.

Madame PONTEAU.

C'est qu'il m'avoit promis...

Mademoiselle AGATHE.

Quoi donc?

Madame PONTEAU.

C'est une chose qu'il faut que vous sachiez, et bientôt.

Mademoiselle AGATHE.

Il faut donc me la dire.

Madame PONTEAU.

Assurément.

Mademoiselle AGATHE.

Qui vous retient ?

Madame PONTEAU.

Allons... Mais voici Suzette, je ne veux pas vous parler devant elle. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE VI.

Mademoiselle AGATHE, SUZETTE.

Mademoiselle AGATHE.

Il faut avouer qu'ils sont bien plaisans tous les deux.

SUZETTE.

Qui donc, Mademoiselle?

Mademoiselle AGATHE.

Mon père et ma mère.

SUZETTE.

Eh bien?

Mademoiselle AGATHE.

Ils sont embarrassés de me dire une chose que j'ai devinée, et qu'ils m'ont répétée déjà bien des fois.

SUZETTE.

Quoi encore?

Mademoiselle AGATHE.

Qu'ils veulent me marier.

SUZETTE.

Cela est vrai; monsieur Ponteau vient de me le dire.

Mademoiselle AGATHE.

Il te l'a dit, et il n'a jamais osé me le dire à moi, ni ma mère non plus.

SUZETTE.

Vous ne savez rien du tout?

Mademoiselle AGATHE.

Non, rien.

SUZETTE.

C'est pourtant une affaire arrangée que votre mariage.

Mademoiselle AGATHE.

Arrangée?

SUZETTE.

Oui, vraiment; mais devinez avec qui?

Mademoiselle AGATHE.

Je ne m'en soucie guère.

SUZETTE.

Ah! quand vous verrez monsieur Simon d'Orléans.

Mademoiselle AGATHE (*dédaigneusement.*)

Monsieur Simon!

SUZETTE.

Oui, qui est bossu, borgne et boiteux.

Mademoiselle AGATHE.

Et qui viendra pour m'épouser?

SUZETTE.

Incessamment.

Mademoiselle AGATHE.

Ah! je voudrois le voir.

SUZETTE.

Vous le verrez aussi.

Mademoiselle AGATHE.

Oui; mais je ne l'épouserai pas.

SUZETTE.

Eh! comment ferez-vous pour cela?

Mademoiselle AGATHE.

Je n'en sais encore rien; mais tu connois la foiblesse de mon père et de ma mère.

SUZETTE.

Oui; mais quand monsieur Simon sera ici...

Mademoiselle AGATHE.

Tu as raison, cela devient embarrassant. Laisse-moi un peu rêver au parti que je prendrai pour éviter ce mariage : la nuit, qui devient plus sombre, favorisera mon imagination.

SUZETTE.

Allons, je vous laisse.

SCÈNE VII.

Mademoiselle AGATHE (*seule.*)

QUELLE fantaisie ont les parens de vouloir vous marier ! Et pourquoi faire ? pour trouver mauvais après cela que vous n'aimiez pas le mari qu'ils vous ont choisi. Se voir réduite à ne plus intéresser qu'un seul homme ! Assurément c'est une situation bien tentante !

SCÈNE VIII.

Mademoiselle AGATHE, M. DE VOURTIL.

M. DE VOURTIL.

AH ! mademoiselle, que je suis heureux de vous trouver ici !

Mademoiselle AGATHE.

Il y a déjà du temps que j'y suis à vous attendre.

M. DE VOURTIL.

Quel bonheur est le mien !

Mademoiselle AGATHE.

Je voudrois pouvoir le croire.

M. DE VOURTIL.

En douteriez-vous?

Mademoiselle AGATHE.

Hélas!

M. DE VOURTIL.

Vous soupirez? O ciel! en quoi puis-je vous paroître coupable?

Mademoiselle AGATHE.

Je ne sais; mais je crains que vous ne soyez pas sincère quand vous me dites que vous m'aimez.

M. DE VOURTIL.

Vous doutez de mon cœur?

Mademoiselle AGATHE.

Comme je n'aime que vous, je voudrois que vous pussiez n'aimer jamais que moi.

M. DE VOURTIL.

Où trouverois-je quelqu'un qui pût seulement vous ressembler? A-t-on plus de charmes? Est-il un cœur plus sensible, plus délicat que le vôtre? Non, ma chère Agathe, non, je n'en connois point.

Mademoiselle AGATHE.

Que vous me rendez heureuse avec ces assurances!

M. DE VOURTIL.

Rien ne peut égaler mon bonheur.

Mademoiselle AGATHE.

J'espère que vous ne doutez pas de ma sincérité?

M. DE VOURTIL.

Ah! je croirois vous offenser d'en avoir seulement la pensée : mais pourquoi ne pas assurer mon bonheur? Pourquoi ne pas consentir?....

Mademoiselle AGATHE.

Attendons encore.

M. DE VOURTIL.

Mais puisque vous m'aimez, et que vous me trouvez digne de vous, pourquoi, dis-je, ne ferois-je pas auprès de vos parens tout ce qu'il faut pour vous obtenir?

Mademoiselle AGATHE.

Parce qu'il n'est pas encore temps.

M. DE VOURTIL.

Qui peut vous engager à différer encore? Je ne vous comprends point.

Mademoiselle AGATHE.

Je vous le dirai une autre fois. J'entends quelqu'un, retirez-vous, je vous prie.

M. DE VOURTIL.

Je vous obéis.

Mademoiselle AGATHE.

Allez-vous-en donc. (*Elle lui donne sa main à baiser.*)

M. DE VOURTIL.

Non, rien jamais n'égalera mon bonheur. (*Il s'en va.*)

(*Mademoiselle Agathe se retire proche de sa maison.*)

SCÈNE IX.

Mademoiselle AGATHE, M. DE SAINT-OPTAT, LAFLEUR.

LAFLEUR (*criant.*)

EH! la lanterne magique, la pièce curieuse!

M. DE SAINT-OPTAT.

En voilà assez.

LAFLEUR (*criant.*)

La charmante Catin, qui danse toute seule

M. DE SAINT-OPTAT.

Veux-tu bien te taire ?

LAFLEUR.

Mais vous voyez bien qu'on ne m'a pas entendu ; puisque personne ne vient.

M. DE SAINT-OPTAT.

Un moment, mademoiselle Agathe est trop vive, et elle m'aime trop, pour ne pas venir dès qu'elle le pourra.

LAFLEUR.

C'est à cause de cela que je m'en vais crier encore.

M. DE SAINT-OPTAT.

Je te dis que cela n'est pas nécessaire. Ecoutons : j'entends marcher; c'est elle-même. Va-t-en.

LAFLEUR.

Allons. (*Il crie.*) Eh ! qui veut voir la lanterne magique; la charmante Catin, qui danse toute seule ?

SCÈNE X.

Mademoiselle AGATHE, M. DE SAINT-OPTAT.

Mademoiselle AGATHE.

VOUS aviez bien raison; Lafleur n'avoit pas besoin de crier deux fois : je vous attendois avec la plus vive impatience.

M. DE SAINT-OPTAT.

J'osois m'en flatter.

Mademoiselle AGATHE.

Oui; mais vous ne savez pas pourquoi, c'est pour vous faire des reproches.

M. DE SAINT-OPTAT.

A moi?

Mademoiselle AGATHE.

Oui, Monsieur; j'ai été très mécontente de vous hier à l'assemblée.

M. DE SAINT-OPTAT.

Qu'ai-je donc fait qui ait pu vous déplaire?

Mademoiselle AGATHE.

Vous le savez bien.

M. DE SAINT-OPTAT.

Non, je vous le jure.

Mademoiselle AGATHE.

Lorsque j'étois assise auprès de monsieur de Clifort, et que je ne pensois qu'à vous, vous avez voulu me donner de la jalousie en ayant l'air de vous occuper de la receveuse des tailles.

M. DE SAINT-OPTAT.

Madame d'Ormailles?

Mademoiselle AGATHE.

Oui, monsieur. Vous savez que c'est une petite sotte qui est vaine de ses deux ou trois métairies, et qui croit en conséquence qu'elle doit attirer tous les hommes.

M. DE SAINT-OPTAT.

Vous croiriez?....

Mademoiselle AGATHE.

Je ne crois rien; mais je n'aime point que vous ayez l'air de vouloir me sacrifier à elle.

M. DE SAINT-OPTAT.

Pouvez-vous avoir cette pensée?

Mademoiselle AGATHE.

Je vous dis que je ne l'ai pas; vous avéz l'ame trop honnête pour pouvoir aimer une femme qui veut être aimée de tout le monde, et je me flatte que ma délicatesse, comparée avec sa conduite, vous ramènera toujours à moi.

M. DE SAINT-OPTAT.

Ah ! sûrement ; mais c'est une espèce de jalousie que vous ne devriez pas avoir.

Mademoiselle AGATHE.

Quant à ma jalousie, c'est trop me louer. La petite procureuse du Roi est bien plus jolie que je ne le serai jamais.

M. DE SAINT-OPTAT.

Vous êtes aussi trop modeste.

Mademoiselle AGATHE.

Je sens bien qu'il est ridicule de faire autant de mines qu'elle en fait, et de danser en même temps si gauchement. Il faut être naturelle.

M. DE SAINT-OPTAT.

Oui, comme vous l'êtes.

Mademoiselle AGATHE.

Ah ! ne me louez point; c'est toujours mal penser d'une femme, que de croire qu'on ne peut lui plaire qu'en la louant.

M. DE SAINT-OPTAT.

Mais pourquoi ne pas vouloir que je vous distingue des autres femmes?

Mademoiselle AGATHE.

C'est que je trouve qu'il y en a à qui je serois trop heureuse de ressembler.

M. DE SAINT-OPTAT.

Oui, à madame la lieutenante-générale, par exemple.

Mademoiselle AGATHE.

Mais si elle n'avoit pas été à Paris pour se faire faire six fausses dents, je vous assure qu'elle seroit encore très bien.

M. DE SAINT-OPTAT.

Je ne savois pas cela.

Mademoiselle AGATHE.

C'étoit pour plaire à un capitaine de dragons, qui se piquoit d'avoir les plus belles dents du monde, et qui devoit venir passer ici l'hiver, mais qui n'y est jamais venu.

M. DE SAINT-OPTAT.

Ah! la pauvre femme!

Mademoiselle AGATHE.

Vous la plaignez, et moi aussi; car elle a toujours eu des fluxions depuis ce temps-là, et personne n'a été amoureux d'elle, parce que madame d'Ormailles avoit soin d'apprendre cette histoire à tous les hommes qui arrivoient.

M. DE SAINT-OPTAT.

Cela est affreux à elle.

Mademoiselle AGATHE.

Moi, je n'en ai jamais parlé qu'à vous; voilà ce que fait la confiance.

M. DE SAINT-OPTAT.

Je suis très touché de celle que vous avez en moi; mais j'en voudrois une autre preuve.

Mademoiselle AGATHE.

Oh! je vous vois venir; vous vous lassez d'être amant.

M. DE SAINT-OPTAT.

Moi ?

Mademoiselle AGATHE.

Oui ; vous voudriez m'épouser.

M. DE SAINT-OPTAT.

Eh ! cesserois-je pour cela d'être votre amant ? Au contraire, ce nœud ne pourroit que fortifier mon amour, s'il en avoit besoin.

Mademoiselle AGATHE.

Puisque cela n'est pas nécessaire....

M. DE SAINT-OPTAT.

Il est nécessaire que je m'assure de ne point vous perdre.

Mademoiselle AGATHE.

Vous doutez de mon cœur, vous que j'aime uniquement !

M. DE SAINT-OPTAT.

Non ; mais écoutez les raisons que j'ai....

Mademoiselle AGATHE.

J'entends, je crois, ma mère qui m'appelle.

M. DE SAINT-OPTAT.

Je n'ai rien entendu.

Mademoiselle AGATHE.

Allons, laissez-moi aller. (*Elle le repousse, et il lui baise la main.*)

M. DE SAINT-OPTAT.

Il faut bien vouloir ce que vous voulez. Adieu.

Mademoiselle AGATHE.

J'ai entendu quelqu'un venir de ce côté-ci. Ecoutons.... (*Elle se retire un peu.*)

SCÈNE XI.

Mademoiselle AGATHE, M. DE CLIFORT, CHAMPAGNE (*avec un cor-de-chasse.*)

CHAMPAGNE.

MONSIEUR, est-il temps de donner du cor?

M. DE CLIFORT.

Non, attends un moment.

CHAMPAGNE.

Mais, Monsieur, si vous êtes aimé de mademoiselle Agathe, à quoi sert tout ce mystère-là?

M. DE CLIFORT.

Je dois suivre ses volontés.

CHAMPAGNE.

Je crois, moi, que monsieur Ponteau, son père, se trouveroit fort heureux de vous avoir pour gendre.

M. DE CLIFORT.

Oui, mais elle ne peut se résoudre à lui avouer qu'elle m'aime. Le mot d'amour seulement la fait rougir; c'est une ame d'une pureté, d'une candeur! Ah! Champagne, non jamais il n'y eut de femme comme elle!

CHAMPAGNE.

Comme l'amour change les hommes! Est-il possible que vous, qui n'aviez jamais cru à la vertu des femmes, vous ayez trouvé, dans une ville comme celle-ci, quelqu'un qui vous ait subjugué à ce point-là?

M. DE CLIFORT.

Tu n'en serois pas étonné, si tu connoissois la charmante Agathe.

CHAMPAGNE.

Ah! je sais tout ce que vous m'allez dire; mais je n'ai pas soupé, et je m'en vais toujours donner du cor. (*Il sonne de la trompe.*) Je crois que la voilà bien avertie; je m'en vais.

SCÈNE XII.

Mademoiselle AGATHE, M. DE CLIFORT.

M. DE CLIFORT.

VOYONS si elle sortira bientôt. (*Il rencontre mademoiselle Agathe.*) Ah ! c'est vous ! quel bonheur de vous revoir !

Mademoiselle AGATHE.

Je craignois bien de ne pas pouvoir quitter mon père et ma mère qui me retenoient depuis deux heures; je n'ai rien entendu de tout ce qu'ils m'ont dit, je ne pensois qu'à vous.

M. DE CLIFORT.

Vous ne pensiez qu'à moi?

Mademoiselle AGATHE.

Oui, vraiment; je fais toujours ce que je peux pour penser à autre chose, mais cela m'est impossible.

M. DE CLIFORT.

Et pourquoi vouloir penser à autre chose?

Mademoiselle AGATHE.

Parce qu'il me semble que c'est mal fait de penser aux hommes.

M. DE CLIFORT.

Doutez-vous de la pureté de mes sentimens?

Mademoiselle AGATHE.

Non, puisque je viens ici causer avec vous la nuit; mais je me cache de mon père, de ma mère et de tout le monde pour cela; et si je croyois bien faire, je ne me cacherois pas : donc je sais que je fais mal, et je ne puis résister à l'envie que j'en ai.

M. DE CLIFORT.

Ah ! vous êtes trop adorable !

Mademoiselle AGATHE.

Je vous en prie, aidez-moi à combattre ce desir.

M. DE CLIFORT.

Moi, que je me prive de l'unique bien, du plus grand bonheur que j'aie goûté de ma vie !

Mademoiselle AGATHE.

Pouvez-vous chercher à entretenir l'impatience où je suis de voir arriver un moment si doux ?

M. DE CLIFORT.

Eh ! croyez-vous que je ne partage pas cette impatience ?

Mademoiselle AGATHE.

Mon ame troublée jour et nuit n'est occupée que de vous : je me promets de vous le cacher toujours ; pourquoi ne puis-je donc vous le taire ?

M. DE CLIFORT.

Ah ! gardez-vous-en bien : le vrai bonheur est de s'aimer, de se le dire sans cesse.

Mademoiselle AGATHE.

Je ne le sens que trop, et je ne sais point dissimuler.

M. DE CLIFORT.

Vous me charmez. Soyez toujours la même; mais décidez de mon sort : vous connoissez ma fortune; elle est à vous.

Mademoiselle AGATHE.

Je vous crois ; mais je ne puis me résoudre encore à vous épouser : je ne sais comment vous dire ce que cette pensée me cause d'alarmes.

M. DE CLIFORT.

Des alarmes ! Ah ! ne différez plus ; laissez-moi agir auprès de vos parens....

Mademoiselle AGATHE.

O ciel ! que voulez-vous faire ?

M. DE CLIFORT.

Mais si vous m'aimiez, m'arrêteriez-vous ? Non, cruelle, vous vous plaisez à me laisser dans la plus affreuse incertitude ! Quelle est donc cette sensibilité dont je vous croyois remplie ? C'est l'homme du monde qui vous chérit le plus que vous vous plaisez à voir autant souffrir ! — Mais vous ne répondez point. — Chère Agathe ! O ciel ! (*Il la soutient dans ses bras.*)

Mademoiselle AGATHE (*feignant de revenir à elle.*)

Ingrat ! croyez-vous que je mérite ces reproches ?

M. DE CLIFORT.

Non ; mais je m'en punirai si vous l'ordonnez.

Mademoiselle AGATHE.

Ne me retenez pas davantage. (*Il lui baise la main.*) Croyez donc que je vous aime, puisque je vous pardonne. Adieu.

M. DE CLIFORT.

Ah ! qu'il m'en coûte de me séparer de vous !

Madmoiselle AGATHE.

On vient ; ne me suivez pas. (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-OPTAT, M. DE CLIFORT.

M. DE CLIFORT (*à part.*)

Pourquoi veut-elle toujours différer? Douteroit-elle de mon amour?

M. DE SAINT-OPTAT (*à part.*)

J'entends quelqu'un. Si c'étoit elle.

M. DE CLIFORT.

N'est-ce pas la voix de Saint-Optat?

M. DE SAINT-OPTAT.

C'est toi, Clifort?

M. DE CLIFORT.

C'est moi-même. Que fais-tu donc ici?

M. DE SAINT-OPTAT.

Je passois. Et toi?

M. DE CLIFORT.

Et moi?.... je passois aussi.

M. DE SAINT-OPTAT.

Tu as l'air d'un homme qui va en bonne fortune.

M. DE CLIFORT.

Mais toi?

M. DE SAINT-OPTAT.

Je ne puis te le cacher; j'aime une personne ravissante, d'une vivacité, d'un esprit! Je n'ai jamais rien connu comme cela.

M. DE CLIFORT.

Je t'avouerai que j'aime aussi, et que je me trouve le plus heureux homme du monde; c'est une façon

d'aimer si naïve, une pudeur, des craintes, une modestie!.... et une ardeur!... Aussi rien ne peut égaler mon amour.

M. DE SAINT-OPTAT.

Je suis charmé de voir que nous ne sommes pas rivaux.

M. DE CLIFORT.

Moi, j'en étois sûr avant que tu m'eusses peint celle que tu aimes.

M. DE SAINT-OPTAT.

Ainsi, nous pouvons nommer.

M. DE CLIFORT.

C'est un plaisir si doux de voir approuver son choix !

M. DE SAINT-OPTAT.

Aussi je ne crains pas de te dire que c'est mademoiselle Agathe que j'aime.

M. DE CLIFORT.

Voilà une belle plaisanterie! mais comment as-tu découvert...

M. DE SAINT-OPTAT.

Quoi donc ?

M. DE CLIFORT.

Que c'est d'elle que je suis aimé?

M. DE SAINT-OPTAT.

Tu plaisantes toi-même.

M. DE CLIFORT.

Je te jure en honneur que c'est elle seule que j'aime, et il est impossible qu'elle me trompe.

M. DE SAINT-OPTAT.

Mon ami, ne me dis-tu pas qu'elle est d'une naïveté en amour?...

M. DE CLIFORT.

Sans exemple.

M. DE SAINT-OPTAT.

Nous sommes joués tous les deux.

M. DE CLIFORT.

Je ne saurois le croire.

M. DE SAINT-OPTAT.

Eh bien, faisons-la expliquer.

M. DE CLIFORT.

Cela n'est pas aisé.

M. DE SAINT-OPTAT.

Pourquoi? je viens de l'entretenir ici, il n'y a pas long-temps.

M. DE CLIFORT.

Que dis-tu? elle me quittoit lorsque tu es arrivé.

M. DE SAINT-OPTAT.

Frappons à sa porte.

M. DE CLIFORT (*l'arrêtant.*)

Ah, je t'en prie!

M. DE SAINT-OPTAT.

Tu te moques de moi. (*Il va pour frapper.*) J'entends quelqu'un, c'est peut-être elle. Ecoutons.

SCÈNE XIV.

M. DE CLIFORT, M. DE SAINT-OPTAT, M. DE VOURTIL, Mlle AGATHE (*dans la maison.*)

M. DE VOURTIL (*frappe trois fois dans ses mains. Mademoiselle Agathe paroît à la fenêtre.*)

MADEMOISELLE, descendez un bout de corde pour attacher une lettre; c'est quelque chose de très important pour vous et pour moi.

Mademoiselle AGATHE (*à la fenêtre.*)

Tenez, en voilà une : attachez votre lettre.

M. DE VOURTIL.

C'est fait.

Mademoiselle AGATHE (*retirant la corde.*)

Je vais la lire.

M. DE VOURTIL.

J'attends votre réponse.

Mademoiselle AGATHE.

Cela est bon. (*Elle se retire.*)

M. DE CLIFORT.

De Vourtil.

M. DE VOURTIL.

Qui est-là ?

M. DE CLIFORT.

C'est Saint-Optat et moi. Tu es donc aussi amoureux de mademoiselle Agathe.

M. DE VOURTIL.

Comment aussi.

M. DE SAINT-OPTAT.

Oui : c'est que nous le sommes tous les deux, et que nous nous en croyons aimés à la fureur.

M. DE VOURTIL.

O ciel! elle me tromperoit.

M. DE SAINT-OPTAT.

Elle nous trompe bien, nous!

M. DE VOURTIL.

A qui se fiera-t-on à présent ?

M. DE CLIFORT.

Ecoute : il faut la convaincre de sa perfidie.

M. DE VOURTIL.

Et comment?

M. DE CLIFORT.

Refais le même signal, et dis-lui de descendre, qu'il faut absolument que tu lui parles.

M. DE VOURTIL.

Fort bien : laissez-moi faire. (*Il frappe trois fois dans ses mains.*)

Mademoiselle AGATHE (*à sa fenêtre.*)

Hé bien, que voulez-vous donc ? laissez-moi le temps de vous écrire.

M. DE VOURTIL.

Il est essentiel que je vous parle ; je vous en supplie, descendez.

Mademoiselle AGATHE.

C'est que mon père et ma mère entendront peut-être ouvrir la porte.

M. DE VOURTIL.

Ah ! si vous m'aimez véritablement, vous ne me refuserez pas cette grâce.

Mademoiselle AGATHE.

Vous êtes bien pressant ! il faut donc faire ce que vous voulez : je descends.

M. DE CLIFORT.

Rangeons-nous pour la laisser passer.

Mademoiselle AGATHE (*sortant de la maison.*)

Eh bien ! où êtes-vous donc ?

M. DE CLIFORT, M. DE SAINT-OPTAT et M. DE VOURTIL (*ensemble.*)

Me voilà.

Mademoiselle AGATHE.

O ciel ! qu'entends-je !

M. DE VOURTIL.

Ne craignez rien, Mademoiselle, vous êtes avec les trois hommes que vous aimez uniquement : vous n'avez rien à redouter.

Mademoiselle AGATHE.

Vous ne savez pas ce que vous faites ; laissez-moi rentrer, je vous expliquerai dans un autre temps à tous les trois les raisons de ma conduite avec vous.

M. DE SAINT-OPTAT.

Pourquoi retarder ?

M. DE VOURTIL.

Nous vous aimons tous les trois.

M. DE CLIFORT.

Et l'amitié qui est entre nous vous répond...

SCÈNE XV.

Mademoiselle AGATHE, M. DE VOURTIL, M. DE SAINT-OPTAT, M. DE CLIFORT, M. SIMON (*frappant à la porte de M. Ponteau.*)

M. SIMON.

OUVREZ, ouvrez, c'est monsieur Simon, votre gendre, qui arrive d'Orléans.

M. DE CLIFORT.

Quoi, encore un rival.

M. DE VOURTIL.

C'est l'époux qu'on destine à mademoiselle Agathe.

M. DE SAINT-OPTAT.

Il ne faut pas troubler une si belle union.

M. SIMON.

Personne ne vient ; ouvrez donc. (*Il frappe encore.*)

M. DE CLIFORT.

Voilà un amant bien impatient que vous avez là, Mademoiselle.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

Mademoiselle AGATHE, M. PONTEAU, Madame PONTEAU, M. DE CLIFORT, M. DE SAINT-OPTAT, M. SIMON, M. DE VOURTIL, SUZETTE (*ayant une lumière à la main.*)

SUZETTE (*à M. Ponteau.*)

Je vous l'avois bien dit, Monsieur, que c'étoit monsieur Simon d'Orléans.

M. PONTEAU.

Embrassez-moi, mon gendre.

M. SIMON.

Volontiers, beau-père. (*Il l'embrasse.*) Et ma belle-mère.

Madame PONTEAU.

La voici. (*Monsieur Simon embrasse madame Ponteau.*)

M. SIMON.

Et ma future.

M. DE CLIFORT.

La voici, monsieur Simon.

(*Mademoiselle Agathe veut s'en aller.*)

M. SIMON.

J'en suis très content. (*Il veut l'embrasser, elle le repousse.*)

M. PONTEAU.

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle, que faites-vous ici à l'heure qu'il est ?

M. SIMON.

Eh bien, quel mal y a-t-il à cela? Vous voyez bien qu'elle m'attendoit avec ces Messieurs ; apparemment que ce sont les témoins qui signeront mon contrat de mariage.

Madame PONTEAU.

Répondez donc, Mademoiselle.

M. SIMON.

Que voulez-vous qu'elle vous dise ? J'ai tout deviné, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

Mademoiselle AGATHE.

Laissez-moi, Monsieur.

M. SIMON (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! comme elle fait la petite bouche ! On voit bien qu'elle ne me connoît pas encore.

Mademoiselle AGATHE.

Et que je ne vous connoîtrai jamais, non, jamais, Monsieur.

M. SIMON.

Je trouve ce petit air mutin charmant.

M. PONTEAU.

Apprenez, Mademoiselle, que vous êtes trop heureuse que Monsieur veuille bien de vous.

Madame PONTEAU.

Oui, surtout dans ce moment-ci ; je n'en dis pas davantage.

M. SIMON.

Mais cela suffit, belle-mère.

Madame PONTEAU.

Consentez donc, ou...

M. DE VOURTIL.

Calmez-vous, madame Ponteau.

M. DE SAINT-OPTAT.

Oui, mademoiselle Agathe va vous obéir.

M. DE CLIFORT.

Elle a trop de raisons pour vouloir vous résister devant nous, et pour différer d'un seul moment.

M. SIMON.

Vous parlez d'or, Messieurs.

Madame PONTEAU.

Eh bien! ma fille.

M. PONTEAU.

Mademoiselle, parlez donc.

Mademoiselle AGATHE.

Eh bien! je ferai tout ce que vous voudrez. Je me meurs. (*Elle s'en va.*)

M. SIMON.

Messieurs, puisque vous avez bien voulu intercéder pour moi, je vous prie de la noce.

M. PONTEAU.

Allons, mon gendre, entrons, entrons.

(*Ils s'en vont.*)

M. DE CLIFORT (*à MM. de Saint-Optat et de Vourtil.*)

Pour nous, mes amis, je crois que nous n'avons rien à regretter, et que mademoiselle Agathe a le mari qu'il lui falloit.

L'AUTEUR INQUIET,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DANTIME.
Mademoiselle DANTIME.
Mademoiselle BERNILLE.
M. DE SAINT-ANÈME.
M. DE RIAL.
Trois Promeneurs.
Un Avocat.
Un Procureur.
Madame VALSON.
Madame DE RAISIER.
M. PARLET.
Deux Chirurgiens.
M. POUSSANT. } du parterre de la Comédie.
M. CRIANT. }

La scène est dans le jardin du Luxembourg.

L'AUTEUR INQUIET,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

Mlle BERNILLE, Mlle DANTIME.

Mademoiselle BERNILLE.

Ma cousine, il n'y a personne aujourd'hui au Luxembourg.

Mademoiselle DANTIME.

Cela peut bien être.

Mademoiselle BERNILLE.

Comment? cela peut bien être.

Mademoiselle DANTIME.

Oui.

Mademoiselle BERNILLE.

Mais vous le voyez bien.

Mademoiselle DANTIME.

Ah! je vous demande pardon, j'ai l'esprit si troublé....

Mademoiselle BERNILLE.

Si troublé! à propos de quoi?

Mademoiselle DANTIME.

A propos de ce que vous venez de me dire.

Mademoiselle BERNILLE.

Ah! que la tragédie nouvelle où nous allons est de monsieur de Saint-Anême.

Mademoiselle DANTIME.

Sûrement, avec l'inquiétude à laquelle il est sujet, il doit être en ce moment-ci dans un cruel état.

Mademoiselle BERNILLE.

Et vous le plaignez sincèrement, ma chère Dantime ?

Mademoiselle DANTIME.

En vérité, si je vous aimois moins, je crois que je vous haïrois, en vous entendant me faire une pareille question.

Mademoiselle BERNILLE.

Je ne vous comprends pas : il me semble qu'on plaisante presque toujours les auteurs sur leurs craintes, en donnant une pièce nouvelle.

Mademoiselle DANTIME.

Oui, quand on croit qu'ils en affectent, et qu'on voit à travers la feinte une confiance entière ; mais vous savez bien que monsieur de Saint-Anême est l'homme du monde le plus modeste, et c'est en quoi je le trouve très estimable.

Mademoiselle BERNILLE.

Il est permis d'être un peu vain d'un grand talent.

Mademoiselle DANTIME.

Celui qui le possède voit au-delà, et cherche toujours à augmenter le sien pour arriver au but qu'il se propose d'atteindre.

Mademoiselle BERNILLE.

Je crois, comme vous, que c'est la cause de la modestie de Saint-Anême, et cela me fait espérer que sa pièce réussira.

Mademoiselle DANTIME.

L'avez-vous entendu lire ?

Mademoiselle BERNILLE.

Plusieurs fois, et jamais sans verser des larmes.

Mademoiselle DANTIME.

Ah ! ma cousine !

Mademoiselle BERNILLE.

Eh bien?

Mademoiselle DANTIME.

Je ne puis vous cacher la cause du trouble où je suis.

Mademoiselle BERNILLE.

Je la connois.

Mademoiselle DANTIME.

Comment?

Mademoiselle BERNILLE.

Vous aimez monsieur de Saint-Anême, et je suis piquée de ce que vous n'avez pas en moi la confiance que j'ai en vous: vous saviez mon secret, il vous auroit répondu du vôtre.

Mademoiselle DANTIME.

Quelle différence! vous aimez monsieur de Rial; rien ne s'oppose à votre bonheur, il le sait; et moi je voudrois pouvoir ignorer que j'aime monsieur de Saint-Anême.

Mademoiselle BERNILLE.

Mais vous êtes sûre qu'il vous aime.

Mademoiselle DANTIME.

Ah! que trop, pour notre malheur à tous deux: mon père a d'autres desseins auxquels je ne puis m'opposer. Il faudra que je sacrifie mon amour, et en l'avouant je crains de l'augmenter.

Mademoiselle BERNILLE.

J'admire les efforts que vous avez dû faire pour le cacher à celui qui en est l'objet.

Mademoiselle DANTIME.

Ah! je vois son ami.

Mademoiselle BERNILLE.

Monsieur de Rial.

Mademoiselle DANTIME

Lui-même.

Mademoiselle BERNILLE.

Où donc?

Mademoiselle DANTIME.

Le voici: laissez-moi, je vous prie, lui faire quelques questions; mais que dis-je? parlez-lui plutôt...

Mademoiselle BERNILLE.

Pour lui demander où est monsieur de Saint-Anême.

Mademoiselle DANTIME.

Vous riez.

Mademoiselle BERNILLE.

Je ris, parce que vous craignez qu'il ne vous devine; mais il sait tout.

Mademoiselle DANTIME.

Quoi, tout?

Mademoiselle BERNILLE.

Votre amour.

Mademoiselle DANTIME.

Et qui a pu l'en instruire?

Mademoiselle BERNILLE.

Moi.

Mademoiselle DANTIME.

O ciel! que m'apprenez-vous?

Mademoiselle BERNILLE.

Ne soyez pas inquiète: je ne puis vous en dire davantage pour l'instant.

SCÈNE II.

Mademoiselle DANTIME, Mademoiselle BERNILLE, M. DE RIAL.

Mademoiselle BERNILLE.

Eh bien! monsieur de Rial, vous passez comme cela sans nous voir?

M. DE RIAL.

Ah! Mesdemoiselles, je vous demande bien pardon, et je crois que vous m'excuserez sans peine, quand vous saurez ce qui m'occupe.

Mademoiselle BERNILLE.

Si c'est monsieur de Saint-Anême...

M. DE RIAL.

Il est vrai.

Mademoiselle BERNILLE.

Ma cousine vous pardonnera, elle sait...

M. DE RIAL.

Quoi! vous lui auriez dit qu'il est l'auteur? ...

Mademoiselle BERNILLE.

Oui, vraiment, et j'en suis bien fâchée, car elle est aussi inquiète que lui du sort de sa pièce.

M. DE RIAL.

S'il apprenoit cette indiscrétion, la tête lui en tourneroit, et il ne nous le pardonneroit jamais.

Mademoiselle DANTIME.

Que dites-vous donc?

Mademoiselle BERNILLE.

Il faut qu'il nous dise en quel état est son ami.

M. DE RIAL.

C'est ce que j'ignore : il m'a donné rendez-vous ici.

Mademoiselle DANTIME.

Pour aller à la comédie ?

M. DE RIAL.

Point du tout, il n'osera seulement pas en approcher; son inquiétude sur le sort de sa pièce est trop vraie pour cela.

Mademoiselle BERNILLE.

Il n'y a que celle de ma cousine qui puisse l'égaler.

M. DE RIAL.

Qu'il est heureux !

Mademoiselle BERNILLE.

Il faut qu'il l'ignore.

M. DE RIAL.

Jugez s'il en sera instruit par moi, quand je lui cache un secret qu'il seroit charmé d'apprendre, mais que je dois lui taire.

Mademoiselle BERNILLE.

Et ce secret est le vôtre, ma chère amie.

Mademoiselle DANTIME.

Ah ! que dites-vous?

M. DE RIAL.

Oui, Mademoiselle, nous l'avons pénétré; mais il est toujours ignoré de Saint - Anême ; il gémit en croyant qu'il ne pourra jamais vous plaire, et l'engagement auquel vous destine monsieur votre père, m'a fait sentir la nécessité de lui taire son bonheur.

Mademoiselle DANTIME.

Que vous êtes un ami tendre et délicat !

M. DE RIAL.

Cependant le goût de monsieur votre père pour la tragédie, et le vrai talent que je connois à Saint-Anême, m'ont fait naître l'idée de l'engager à s'essayer dans ce genre. Il a passé mes espérances, et je compte que ce soir même il sera comblé de gloire.

Mademoiselle DANTIME.

Ah! Monsieur, s'il étoit possible!....

M. DE RIAL.

Fiez-vous-en à moi, j'ose vous le prédire.

Mademoiselle BERNILLE.

En ce cas, partons.

Mademoiselle DANTIME.

Quoi! vous croyez?....

Mademoiselle BERNILLE.

Nous perdons du temps, la pièce sera commencée.

Mademoiselle DANTIME.

Monsieur de Rial, c'est sur votre parole....

M. DE RIAL.

Allez, et ne craignez rien; aussi-bien je vois Saint-Anême, et je ne veux pas qu'il m'échappe.

Mademoiselle BERNILLE.

Nous vous le recommandons.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-ANÊME, M. DE RIAL.

M. DE RIAL.

Saint-Anême! Il ne me voit ni ne m'entend. Saint-Anême!

M. DE SAINT-ANÈME.

Ah ! c'est toi ; je te cherchois.

M. DE RIAL.

Il y a long-temps que je t'aurois rejoint, mais j'ai rencontré....

M. DE SAINT-ANÈME.

Quelqu'un, qui t'a demandé si la pièce nouvelle étoit de moi ?

M. DE RIAL.

Non.

M. DE SAINT-ANÈME.

Mais qui étoit-ce encore ?

M. DE RIAL.

Mademoiselle Dantime et mademoiselle de Bernille.

M. DE SAINT-ANÈME.

Mademoiselle Dantime ?

M. DE RIAL.

Oui : elles vont voir ta pièce.

M. DE SAINT-ANÈME.

Elles y vont ?

M. DE RIAL.

Sûrement : monsieur Dantime a une loge, et il y a plus d'une heure qu'il y est déjà placé ; je l'ai vu arriver.

M. DE SAINT-ANÈME.

Et mademoiselle Dantime sera témoin de ma chute ?

M. DE RIAL.

Que dis-tu donc ?

M. DE SAINT-ANÈME.

C'est toi, cruel ami, qui m'as fait faire....

M. DE RIAL.

Un ouvrage admirable.

M. DE SAINT-ANÈME.

Que ne puis-je à présent encore me le persuader! Tu m'as perdu!

M. DE RIAL.

Dis plutôt que je t'ai sauvé du désespoir où te réduisoit ton amour. J'ai voulu l'adoucir; il te falloit pour cela une occupation vive, et qui te plût.

M. DE SAINT-ANÈME.

Voilà comme tu m'as séduit.

M. DE RIAL.

Cette occupation a des charmes, encore mieux sentis par un cœur comme le tien; une ame honnête, tendre, élevée, est faite pour créer des héros intéressans, et c'est ce qu'on trouvera dans ton ouvrage.

M. DE SAINT-ANÈME.

Dis que c'est là l'espoir dont tu m'as flatté. Je n'ai eu que trop de penchant à te croire; tu as profité de ma foiblesse pour me faire consentir à te laisser présenter ma pièce, où je vois à présent mille défauts. Je ne comptois pas être joué, du moins de bien long-temps; mais tes soins, ton activité, ton amitié, t'ont fait trouver les moyens de hâter le moment de ma honte.

M. DE RIAL.

Quelle enfance!

M. DE SAINT-ANÈME.

Je vais être avili aux yeux de tout ce que j'aime.

M. DE RIAL.

Tu y seras couronné.

M. DE SAINT-ANÈME.

Veux-tu augmenter mes chagrins, en nourrissant cet espoir?

M. DE RIAL.

Tes succès ranimeront ton courage; de nouvelles productions t'occuperont; le bonheur ne s'éloignera plus de toi....

M. DE SAINT-ANÈME.

Le bonheur! Peux-tu songer à m'en flatter, quand je suis tout près d'être la victime de mon malheureux amour-propre.

M. DE RIAL.

Ah! si l'amour-propre n'avoit jamais d'autre victime!...

M. DE SAINT-ANÈME.

Mais si ma pièce ne réussit pas?

M. DE RIAL.

Tu en feras une autre.

M. DE SAINT-ANÈME.

Je serai réduit à me cacher toute ma vie.

M. DE RIAL.

Mais tu oublies donc que personne ne sait que cette tragédie est de toi.

M. DE SAINT-ANÈME.

Si elle tombe, on le devinera. Ne sait-on pas que je travaillois à en faire une? Le peu d'ouvrages que l'on connoît de moi...

M. DE RIAL.

Sont très bons.

M. DE SAINT-ANÈME.

S'ils l'étoient, cela suffiroit pour armer contre moi les envieux, et mon chagrin leur dévoileroit bientôt mon secret.

M. DE RIAL.

Il faut avouer que te voilà bien dans la position du Damis de la Métromanie.

M. DE SAINT-ANÈME.

Je ne croyois pas cette position si cruelle. C'étoit un bon avis dont j'aurois dû profiter.

M. DE RIAL.

Je t'avouerai que je te croyois plus de courage.

M. DE SAINT-ANÈME.

Et moi aussi; mais dans ce moment-ci où l'on me joue....

M. DE RIAL.

Dans ce moment je parie qu'on t'applaudit.

M. DE SAINT-ANÈME.

On ne peut être encore qu'au premier acte ; je crains qu'il ne soit trop long, et que le spectateur, ennuyé, ne se laisse aller à quelques plaisanteries qui jetteront du ridicule sur tout le reste de l'ouvrage.

M. DE RIAL.

Le sujet est trop intéressant pour que cela arrive.

M. DE SAINT-ANÈME.

Dès qu'on a ri une fois, tout ce qui est tragique devient facile à ridiculiser.

M. DE RIAL.

Par des gens de mauvais goût.

M. DE SAINT-ANÈME.

Je te dis que la pièce n'ira pas jusqu'à la fin : cinq actes sont bien longs !

M. DE RIAL.

Je n'ose pas te quitter, pour en savoir des nouvelles.

M. DE SAINT-ANÈME.

Ah ! je ne crains que trop d'en apprendre de mauvaises ! Mais que vois-je ?

M. DE RIAL.

Quoi donc?

M. DE SAINT-ANÈME.

Tiens, voilà des gens qui parlent avec beaucoup d'action.

M. DE RIAL.

Eh bien ! ils ont sans doute des affaires qui les occupent.

M. DE SAINT-ANÈME.

Ah ! mon ami....

M. DE RIAL.

Qu'as-tu ?

M. DE SAINT-ANÈME

Je frissonne.

M. DE RIAL.

Pourquoi ? Ces inquiétudes suffiroient pour te faire découvrir.

M. DE SAINT-ANÈME.

Tu as raison, je dois me contraindre.

M. DE RIAL.

Tiens, ils vont s'asseoir ; asseyons-nous aussi, et écoutons-les.

M. DE SAINT-ANÈME.

Je le veux bien.

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-ANÈME, M. DE RIAL, TROIS PROMENEURS (*s'asseyant.*)

Ier PROMENEUR.

MONSIEUR, Monsieur, je vous soutiens que c'est là plus mauvaise exposition que l'on ait jamais vue.

M. DE SAINT-ANÈME.

Ah ! je suis mort !

M. DE RIAL.

Un moment.

IIe PROMENEUR.

Ce que vous me dites-là me surprend bien !

IIIe PROMENEUR.

C'est qu'il n'y a pas le sens commun dans tout cela.

Ier PROMENEUR.

Je le trouve de même. D'abord c'est le plus mauvais choix que l'on puisse faire.

M. DE SAINT-ANÈME.

Tu l'entends?

IIIe PROMENEUR.

Et d'un froid !

Ier PROMENEUR.

Impossible à réchauffer.

IIIe PROMENEUR.

Celà ne peut rien produire.

M. DE SAINT-ANÈME.

Allons-nous-en.

M. DE RIAL.

Attendons.

IIIe PROMENEUR.

Des chardons, à la bonne heure.

M. DE SAINT-ANÈME.

On cherche à m'insulter.

M. DE RIAL.

Quelle idée !

IIe PROMENEUR.

Messieurs, n'en parlons plus, je vous prie.

Ier PROMENEUR.

Ma foi, nous ferons bien.

IIIe PROMENEUR.

Vous avez raison, cela impatiente.

IIe PROMENEUR.

Vous trouvez cela ?

Ier PROMENEUR.

Sûrement, quand on voit faire des choses aussi ridicules.

IIIe PROMENEUR.

Sans doute : que peut-on attendre de cet homme-là ?

M. DE SAINT-ANÊME.

Eh bien ! en est-ce assez ?

M. DE RIAL.

Tiens-toi tranquille : veux-tu te faire découvrir ?

M. DE SAINT-ANÊME.

Je vais leur parler.

M. DE RIAL.

Es-tu fou ? laisse-moi éclaircir tout cela.

M. DE SAINT-ANÊME.

Ma foi ! si tu ne le comprends pas, il y a de ta faute.

M. DE RIAL.

Pas tant que tu le crois : écoute seulement, et tu vas voir. (*Aux promeneurs.*) Messieurs, oserai-je vous demander pourquoi vous trouvez l'exposition dont vous parlez si mauvaise ?

Ier PROMENEUR.

Ah ! cela n'est pas difficile à prouver : elle est la plus froide du monde.

M. DE RIAL.

Je ne trouve pas cela.

Ier PROMENEUR.

C'est que vous ne la connoissez sûrement pas.

M. DE RIAL.

Pardonnez-moi, Monsieur, et je la crois très-bonne.

Ier PROMENEUR.

Si vous la connoissez, vous devez savoir qu'elle est au nord.

M. DE SAINT-ANÈME.

Au nord ?

M. DE RIAL.

Au nord ?

Ier PROMENEUR.

Oui, Monsieur, et que c'est une hauteur très stérile, parce qu'il n'y a que des roches.

IIIe PROMENEUR.

Et je dis propre à produire des chardons, et non pas des pêches.

M. DE RIAL.

Des pêches ?

IIIe PROMENEUR.

Sûrement : choisiriez-vous une pareille exposition et un pareil terrain pour planter un potager ?

M. DE RIAL.

Non, Messieurs.

IIIe PROMENEUR.

C'est pourtant ce que Monsieur veut faire.

IIe PROMENEUR.

Oui, Monsieur, vous verrez que j'en viendrai à bout avec du fumier et de l'eau, je n'ai pas besoin d'ailleurs qu'on fasse juger mes projets par tout le monde. Allons, allons, je suis trop bon d'écouter tout cela : je m'en vais.

Ier PROMENEUR.

Attends-moi donc.

IIIe PROMENEUR.

Il est réellement fâché.

Ier PROMENEUR.

Ah que non : s'il nous quitte, c'est pour aller lire les journaux.

IIIe PROMENEUR.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

M. DE RIAL.

Messieurs, je suis votre serviteur.

SCÈNE V.

M. DE SAINT-ANÊME, M. DE RIAL.

M. DE RIAL.

EH bien, Saint-Anême, je crois que voilà tes alarmes un peu dissipées.

M. DE SAINT-ANÊME.

Ah ! mon ami !...

M. DE RIAL.

Pour moi, je ne trouve rien que de plaisant dans cette aventure-ci, et je suis sûr que dans un autre temps, tu seras ravi d'avoir à la raconter, et que tu seras le premier à en rire de bon cœur.

M. DE SAINT-ANÊME.

Je ne me souviendrai que des cruels momens que je passe actuellement.

M. DE RIAL.

Et tu ne feras plus de tragédies, n'est-ce pas ?

M. DE SAINT-ANÊME.

Au moins, je n'en ferai plus jouer.

M. DE RIAL.

Même si celle-ci a tout le succès que j'en espère ?

M. DE SAINT-ANÊME.

Ce succès ne me feroit pas changer de résolution : mais nous n'y sommes pas.

M. DE RIAL.

Dans peu nous y serons: le temps avance, et il doit y avoir déjà deux actes de joués.

M. DE SAINT-ANÊME.

Peut-être n'en voudra-t-on pas entendre davantage.

M. DE RIAL.

Si je pouvois compter sur toi...

M. DE SAINT-ANÊME.

Eh bien?

M. DE RIAL.

Je te quitterois un instant pour aller m'informer où l'on en est, ce qu'on en pense, et je te rapporterois l'espoir le plus flatteur.

M. DE SAINT-ANÊME.

Il est vrai que les deux premiers actes sont ceux qui m'inquiètent le plus ; mais en même temps rien ne me rassure sur les autres.

M. DE RIAL.

Je vois que ma démarche seroit inutile: parlons d'autre chose; j'ai envie de te lire un petit conte que j'ai fait ce matin.

M. DE SAINT-ANÊME.

Je ne suis guère en état de l'entendre.

M. DE RIAL.

Lis toi-même, cela fixera davantage ton imagination. Tiens, le voici.

M. DE SAINT-ANÊME.

Voyons. (*Il lit.*) L'Acte de bienfaisance. (*Il rêve.*)

M. DE RIAL.

A quoi penses-tu donc ?

M. DE SAINT-ANÊME.

Ce mot d'acte me fait penser malgré moi...

M. DE RIAL.

Voici du monde, lis tout bas.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-ANÊME, M. DE RIAL, UN AVOCAT, UN PROCUREUR.

L'AVOCAT.

MONSIEUR, il n'y a pas le sens commun dans tout cela.

M. DE SAINT-ANÊME.

Qu'est-ce qu'on dit ?

M. DE RIAL.

Que t'importe? lis toujours.

LE PROCUREUR.

Plus j'y pense, plus je trouve que vous avez raison ; cet acte est embrouillé de manière qu'on ne sauroit y rien comprendre.

M. DE SAINT-ANÊME.

Allons, ma pièce n'aura pas été plus loin que le second acte.

L'AVOCAT.

Comme cela est fait !

LE PROCUREUR.

Pour moi, j'en voudrois connoître l'auteur, je lui conseillerois bien de n'en jamais faire de pareil.

M. DE SAINT-ANÊME.

Ces gens-là savent que la pièce est de moi.

M. DE RIAL.

Je te réponds que non.

L'Avocat.

Et l'on ne sait pas comment il se nomme?

Le Procureur.

On n'a jamais pu me le dire.

M. DE RIAL.

Tu vois bien que...

L'Avocat.

Parbleu! c'est un grand ignorant!

Le Procureur.

Je le lui dirois à lui-même.

M. DE RIAL.

Tu vas voir beau jeu. (*A l'avocat et au procureur.*) Messieurs, il me semble que vous disiez que vous voudriez bien me connoître; me voilà, vous n'avez qu'à me parler, je vous répondrai.

Le Procureur.

Vous plaisantez.

M. DE RIAL.

Non, Messieurs; je vous en prie, expliquez-moi pourquoi vous trouvez cet acte si mauvais?

L'Avocat.

Monsieur, vous avez l'air trop raisonnable pour que nous puissions croire qu'il soit de vous.

Le Procureur.

Oui, oui: il faut absolument qu'on vous l'ait dicté.

M. DE RIAL.

Comment dicté! apprenez que je fais moi-même mes ouvrages.

Le Procureur.

Il faut donc qu'en faisant cet acte, vous ayez pensé à autre chose.

M. DE RIAL.

Messieurs, prétendez-vous m'insulter ?

L'Avocat.

Non, Monsieur, ce n'est pas notre intention.

M. DE RIAL.

Et qui me prouvera que vous vous connoissez à ces sortes d'ouvrages? on juge souvent sans examen et l'on condamne sans raison.

Le Procureur.

Monsieur, vous ignorez sans doute qui nous sommes.

M. DE RIAL.

Je crois vous connoître assez : il y a beaucoup de gens comme vous, qui n'ayant aucun talent, font métier de dénigrer celui des autres, et de décourager tous ceux dont le mérite les offusque.

Le Procureur.

Vous ignorez, je le vois, que Monsieur est un habile avocat.

L'Avocat.

Monsieur, vous ne me cédez en rien ; mais il faut apprendre à Monsieur que nous sommes chargés d'expliquer l'intention de cet acte, qu'il dit avoir fait.

M. DE RIAL.

Je crois qu'on l'entend de reste.

Le Procureur.

Pardonnez-moi, Monsieur, un acte de donation doit être clair et précis.

M. DE RIAL.

Comment, un acte de donation?

L'Avocat.

Oui, Monsieur; est-ce pour occasionner un procès entre des héritiers, que vous l'avez ainsi rédigé? Qu'est-ce que c'est que de donner à chacun autant qu'il voudra du bien du testateur? Vous voyez bien qu'ils voudront tous deux avoir le tout, et que l'intention de celui qui donne est très difficile à interpréter.

M. DE RIAL.

Mais je n'ai point fait cet acte-là.

Le Procureur.

Ah! vous en rougissez, et vous voulez vous dédire à présent.

M. DE RIAL.

Je vous jure que je n'ai jamais rien entendu, ni au Code, ni aux lois.

L'Avocat.

Ceci le prouve assez, et vous verrez que la donation sera déclarée nulle.

M. DE RIAL.

Je ne m'en soucie guère.

Le Procureur.

On vous apprendra ce que c'est que de plaisanter sur des matières aussi sérieuses.

M. DE RIAL.

Ah! celui-là est excellent! (*A M. de Saint-Anême.*) Tu n'en ris pas, toi?

L'Avocat.

Oui, riez, riez.

Le Procureur.

Nous sommes bien bons de nous être arrêtés pour entendre de pareilles folies!

M. DE RIAL.

Je vous réponds que je n'y suis pour rien.

L'AVOCAT.

Nous saurons votre nom, et je ne crois pas qu'à l'avenir vous trouviez personne qui s'avise de vous charger de ses affaires.

M. DE RIAL.

Je m'en passerai fort bien.

L'AVOCAT.

Tout cela est bon pour le discours; mais qu'il ne vous prenne pas envie de vous faire avocat.

LE PROCUREUR.

Ni procureur.

M. DE RIAL.

Ah! ni l'un ni l'autre, je vous en donne ma parole.

L'AVOCAT.

Vous nous retrouveriez.

LE PROCUREUR.

Songez-y, Monsieur. Je vous souhaite le bonjour.

L'AVOCAT.

Et moi aussi, Monsieur.

M. DE RIAL.

Adieu, Messieurs, adieu, adieu.

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-ANÊME, M. DE RIAL.

M. DE RIAL.

MA foi, si tout cela ne te distrait pas, dis-moi donc ce que tu pourras trouver de mieux?

M. DE SAINT-ANÈME.

Ah ! rien ne peut me guérir de mes craintes.

M. DE RIAL.

En ce cas, ne restons pas toujours à la même place.

M. DE SAINT-ANÈME.

Je ne saurois m'en éloigner, il me semble que ce lieu est plus propre qu'un autre à me faire savoir des nouvelles de ma pièce; il y passe toujours quelqu'un.

M. DE RIAL.

Nous y reviendrons toujours bien; faisons un tour.

M. DE SAINT-ANÈME.

Je ne veux pas aller loin.

M. DE RIAL.

Non, non, ne restons pas là. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VIII.

Madame VALSON, Madame DE RAISIER.

Madame VALSON.

MADAME, si vous m'en croyez, nous nous asseoirons ici; il y a assez long-temps que nous nous promenons.

Madame DE RAISIER.

Je le veux bien : n'êtes-vous pas comme moi ? Je trouve que lorsqu'on parle un peu vivement, on marche une fois plus vite.

Madame VALSON.

Oui, les femmes; car les hommes s'arrêtent tou-

jours en causant : on ne peut pas se promener avec eux.

Madame DE RAISIER.

Ils m'impatientent souvent avec leur politique.

Madame VALSON.

Cela les amuse, et ils nous laissent en repos.

Madame DE RAISIER.

Il n'y a personne aujourd'hui ici.

Madame VALSON.

C'est peut-être parce qu'il y a une pièce nouvelle aujourd'hui à la comédie.

Madame DE RAISIER.

Ah! voilà ce que c'est.

Madame VALSON.

Je trouve qu'on s'ennuie ici, quand on n'y voit point de gens de sa connoissance à qui parler.

Madame DE RAISIER.

Cela est vrai. Il faut être au moins trois pour que la conversation se soutienne, quand on n'a pas de secrets à se confier, et qu'on a parlé de tout le monde que l'on connoît.

Madame VALSON.

Il me semble avoir aperçu monsieur Parlet.

Madame DE RAISIER.

Je l'ai vu aussi ; c'est avec lui que la conversation ne tombe pas.

Madame VALSON.

Je l'aime assez.

Madame DE RAISIER.

Parce que vous croyez qu'il a été amoureux de vous; mais...

Madame VALSON.

Quoi, mais?

Madame DE RAISIER.

Dans ce temps-là, c'étoit de moi qu'il l'étoit.

Madame VALSON.

Parce qu'il vous le disoit, comme à moi.

Madame DE RAISIER.

Je ne saurois vous garantir s'il vous disoit vrai; vous savez que les hommes....

Madame VALSON.

Ne mentent pas toujours; c'est selon les femmes à qui ils s'adressent. Ah! je crois que je le vois, monsieur Parlet.

Madame DE RAISIER.

Où donc?

Madame VALSON.

Tenez, à gauche.

Madame DE RAISIER.

Vous avez raison: il nous voit.

Madame VALSON.

Oui, il nous salue; bonjour, bonjour. Il nous fait signe qu'il va venir. Oui, oui, venez, venez.

Madame DE RAISIER.

J'en serai bien aise, parce qu'il est très au fait de ce que nous disions tout-à-l'heure.

Madame VALSON.

Vous le croyez?

Madame DE RAISIER.

Je vous en réponds.

Madame VALSON.

Il est vrai qu'il entend bien les affaires.

Madame DE RAISIER.

Et je suis sûre qu'il est mêlé dans tout cela.

Madame VALSON.

Ah! le voici.

SCÈNE IX.

Madame VALSON, Madame DE RAISIER, M. PARLET.

M. PARLET.

MESDAMES, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir : il y avoit long-temps que je vous avois aperçues.

Madame VALSON.

Nous vous avions bien vu aussi : asseyez-vous donc.

M. PARLET.

Je cherchois un prétexte pour quitter les personnes avec qui j'étois. Quand j'ai vu que vous me regardiez, et que vous me faisiez signe, je leur ai dit : Messieurs, je suis bien fâché de vous quitter, mais voilà de belles Dames qui m'appellent.

Madame DE RAISIER.

Cela est fort honnête à vous.

M. PARLET.

Il n'y a pas de mérite à cela : j'aurois eu l'honneur de vous joindre bien plus tôt; mais comme je vous ai vues parler avec action, j'ai craint d'être de trop.

Madame VALSON.

Point du tout.

Madame DE RAISIER.

Au contraire, nous parlions des intéressés de la manufacture...

M. PARLET.

Ah! messieurs de Belfort et madame de Vilgrai?

Madame VALSON.

C'est cela même.

Madame DE RAISIER.

Ils se sont conduits avec elle d'une manière épouvantable, à ce qu'on m'a dit.

M. PARLET.

Personne ne sait cela mieux que moi.

Madame DE RAISIER.

C'est ce que je disois tout-à-l'heure à madame Valson.

M. PARLET.

Depuis trois ans il ne se passe pas un jour que je n'entende parler d'eux.

Madame VALSON.

Je le crois bien. Ils auroient dû vous demander un peu de vos conseils.

M. PARLET.

Ils auroient pu faire plus mal.

Madame DE RAISIER.

Comme ils ont fait.

M. PARLET.

Bon! ce sont des hommes comme il n'y en a point.

SCÈNE X.

Madame VALSON, Madame DE RAISIER, M. DE SAINT-ANÈME, M. PARLET, M. DE RIAL.

M. DE SAINT-ANÈME (*à M. de Rial.*)

TIENS, je parie qu'on parle de ma pièce; elle n'aura sûrement pas été jusqu'à la fin.

M. DE RIAL.

Bon! sur quoi peux-tu le croire?

Madame VALSON.

Monsieur Parlet, je disois à madame de Raisier que la femme est une femme sans caractère.

M. PARLET.

Ce qu'on appelle une femmelette qui est dupée par deux plats sujets.

M. DE SAINT-ANÈME (*à part.*)

O ciel! c'est le ministre et l'ambassadeur.

Madame DE RAISIER.

Mais pourquoi se laisse-t-elle mener par eux?

M. PARLET.

On n'en sait rien. Remarquez qu'au lieu d'agir quand elle croit avoir à s'en plaindre; elle les craint si fort, qu'elle n'ose leur rien dire.

M. DE SAINT-ANÈME (*à part.*)

Il a raison; la reine n'use pas assez de son pouvoir.

Madame VALSON.

On dit qu'ils la traitent fort mal.

M. PARLET.

On vous a dit vrai.

Madame DE RAISIER.

Qu'ils lui disent des horreurs.

M. PARLET.

Je vous dis, ce sont continuellement des scènes du diable, d'un ton misérable, enfin qu'on ne devoit pas attendre de pareilles gens.

Madame VALSON.

Je ne conçois pas pourquoi ils se conduisent si mal.

M. PARLET.

Mais c'est qu'il n'y a pas dans tout cela plus de conduite que d'esprit : enfin, l'on n'y comprend rien.

Madame DE RAISIER.

Je croyois le contraire.

M. PARLET.

Bon ! aucun des trois n'a le sens commun.

M. DE SAINT-ANÈME (*à M. de Rial.*)

Voilà ce que j'ai craint qu'on ne trouvat.

M. DE RIAL.

Il faut savoir sur quoi ces gens-là fondent leurs critiques, et s'ils sont de bons juges. Ne dis rien; je vais leur parler. (*A M. Parlet.*) Monsieur, vous me paroissez très au fait; mais oserai-je vous demander en quoi vous trouvez que les gens dont vous parlez n'ont pas d'esprit ?

M. PARLET.

Monsieur, cela n'est pas difficile à prouver.

M. DE RIAL.

Ils parlent mal peut-être ?

M. RARLET.

Sûrement; ils ne savent très souvent ce qu'ils disent.

M. DE RIAL.

Ils ne savent ce qu'ils disent? leurs vers ne sont pas beaux à votre avis?

M. PARLET.

Un moment, Monsieur, entendons-nous; je m'explique.

M. DE RIAL.

Ah! voyons, voyons.

M. PARLET.

Il y en a de beaux et de communs.

M. DE RIAL.

De communs?

M. PARLET.

Oui, Monsieur; ceux de France, par exemple.

M. DE RIAL.

Comment, ceux de France! Que voulez-vous dire?

M. PARLET.

Je veux dire que ceux qui se font dans leur manufacture sont très communs; mais que pour ceux qu'ils font venir de Bohême, je suis de votre avis, ils sont très beaux! Ils en feront peut-être de pareils; mais ils n'y sont pas encore.

M. DE RIAL (*à M. de Saint-Anème.*)

Eh bien, crois-tu à présent que ces gens-là jugeoient ta pièce?

M. PARLET.

Je crois, Monsieur, que vous ne pouvez pas disconvenir de cela.

M. DE RIAL.

Non, Monsieur....

M. PARLET.

Et quand j'ai l'honneur de vous dire que ces deux hommes là sont des frippons qui attrapent une imbécille, je ne crois pas trop dire.

M. DE RIAL.

Vous me paroissez bien instruit.

M. PARLET.

Monsieur votre ami ne pense-t-il pas comme moi ?

M. DE SAINT-ANÈME.

Oui, Monsieur; c'est parler à merveille.

M. PARLET.

Tenez, Messieurs, faites-moi l'honneur de venir prendre une carafe d'orgeat avec ces Dames, et j'aurai l'honneur de vous mettre encore mieux au fait.

M. DE RIAL.

Monsieur, nous vous rendons mille grâces; mais nous ne pouvons pas nous éloigner d'ici, nous y attendons quelqu'un pour affaire.

M. PARLET.

Messieurs, j'en suis très fâché : en ce cas, Mesdames, voulez-vous venir?

Madame VALSON.

Madame de Raisier, qu'en dites-vous?

Madame DE RAISIER.

Allons, je le veux bien. (*Elles se lèvent, et elles font la révérence.*)

M. PARLET.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, et je vous prie de croire que je n'avance jamais rien que je ne puisse prouver.

M. DE RIAL.

Monsieur, noùs en sommes très persuadés.

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-ANÈME, M. DE RIAL.

M. DE RIAL.

Parbleu, voilà une singulière aventure et un plaisant original! Quoi! tu n'en ris pas?

M. DE SAINT-ANÈME.

C'est que tout cela a une espèce de rapport....

M. DE RIAL.

Oh! tu m'impatientes avec tes alarmes.

M. DE SAINT-ANÈME.

Tu en parles bien à ton aise. Tiens, j'entends le bruit de plusieurs personnes qui paroissent se disputer vivement. Sans doute que la pièce est finie.

M. DE RIAL.

Il me semble qu'il n'y a pas encore assez de temps pour les cinq actes.

M. DE SAINT-ANÈME.

Eh! bien, elle n'aura pas été jusqu'à la fin.

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-ANÈME, M. DE RIAL, Deux Chirurgiens.

Ier Chirurgien.

Voila donc comme cela a réussi?

IIe CHIRURGIEN.

Je vous dis, il n'y a rien de si pitoyable!

Ier CHIRURGIEN.

Cependant, à entendre tout le monde, ce devoit être une merveille.

IIe CHIRURGIEN.

On ne pouvoit pas attendre autre chose de cet homme-là.

Ier CHIRURGIEN.

Et tout Paris étoit pourtant déjà dans l'admiration.

IIe CHIRURGIEN.

Comme on est toujours. On admire sur parole, et avant d'avoir vu.

Ier CHIRURGIEN.

A présent que dira-t-on? Voilà une jolie manière de dénouer! il y a bien de l'invention à cela!

IIe CHIRURGIEN.

En faisant mourir cette malheureuse femme.

Ier CHIRURGIEN.

Qui étoit la meilleure femme du monde encore.

M. DE SAINT-ANÈME (*à M. de Rial.*)

Ils ont raison; il falloit un autre dénouement: je ne devois pas faire empoisonner la reine.

M. DE RIAL.

Et moi je soutiens qu'ils ont tort, et je parie que ce sera le sentiment général.

M. DE SAINT-ANÈME.

Et si la pièce n'a pas réussi?

M. DE RIAL.

Cela est impossible, et ces deux hommes sont de très mauvais juges, et je dis plus, deux imbécilles; et je le leur prouverai.

Ier Chirurgien.

A quoi pensez-vous donc ?

IIe Chirurgien.

Je pense qu'il faut que l'Académie fasse défendre à cet homme-là de continuer à rien faire dans un pareil genre.

M. DE RIAL (*à M. de Saint-Anême.*)

Tu vois bien que j'avois raison.

Ier Chirurgien.

Mais écoutez donc, ce seroit très bien fait, et le public lui en auroit une grande obligation.

IIe Chirurgien.

Elle feroit son devoir.

M. DE RIAL (*au deuxième Chirurgien.*)

Messieurs, l'Académie n'a pas le droit de décider sur de pareils ouvrages.

IIe Chirurgien.

Monsieur, elle s'en mêlera.

M. DE RIAL.

Je n'en crois rien.

Ier Chirurgien.

Pardonnez-moi, Monsieur ; il est trop question du bien public.

M. DE RIAL.

Du bien public !

IIe Chirurgien.

Assurément, puisque voilà déjà une douzaine de personnes qui périssent entre les mains de cet homme-là.

M. DE RIAL.

Que dites-vous donc ?

IIe CHIRURGIEN.

Ce qui est vrai; et voilà mon confrère qui vous le certifiera, et cela par des rapports qui en sont venus à l'Académie dont nous avons l'honneur tous deux d'être membres.

M. DE RIAL.

Vous êtes membres de l'Académie.

Ier CHIRURGIEN.

Oui, Monsieur, de l'Académie de chirurgie de Rouen, et nous n'y avons jamais approuvé cette machine à redresser les jambes et les bras; c'est un très-mauvais moyen de dénouer, et la femme qui vient de mourir ne l'a que trop prouvé.

M. DE RIAL (*riant.*)

Ah, ah, ah, Messieurs, je vous demande bien pardon.

IIe CHIRURGIEN.

Je ne vois pas ce qu'il y a de plaisant à cela.

M. DE RIAL.

Vous ne sauriez vous en douter.

Ier CHIRURGIEN.

Personne à présent, à Paris, ne s'intéresse au bien public.

M. DE RIAL.

Vous vous trompiez; mais c'est que... (*Il rit.*)

IIe CHIRURGIEN.

Allons, allons-nous-en.

Ier CHIRURGIEN.

Oui, oui, nous ne verrons pas rire au moins, quand il est question de soulager l'humanité.

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-ANÈME, M. DE RIAL.

M. DE RIAL.

Eh bien! que dis-tu de tout ceci?

M. DE SAINT-ANÈME.

Je dis, que je crains bien que ma manière de dénouer ma pièce n'ait pas eu meilleur succès que celle dont parloient ces deux chirurgiens.

M. DE RIAL.

Tiens, je crois que ta tragédie est finie.

M. DE SAINT-ANÈME.

Mon sort est donc décidé.

M. DE RIAL.

Voici monsieur, mademoiselle Dantime et mademoiselle Bernille.

M. DE SAINT-ANÈME.

Si ma pièce étoit tombée.

M. DE RIAL.

Ecoutons, ils en parleront sûrement, cachons-nous par ici.

M. DE SAINT-ANÈME.

Je vais donc entendre mon arrêt. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE XIV.

M. DANTIME, Mademoiselle DANTIME, Mademoiselle BERNILLE.

M. DANTIME (*s'asseyant.*)

MESDEMOISELLES, je suis bien aise que vous ne vous soyez pas souciées de voir la petite pièce.

Mademoiselle BERNILLE.

De quoi peut-on se soucier après ce que nous venons de voir? Maintenant, il vaut mieux être ici qu'au spectacle; n'est-ce pas, ma cousine?

Mademoiselle DANTIME.

Je pense comme vous. (*Bas.*) Je ne vois pas monsieur de Saint-Anême.

M. DANTIME.

Je n'ai jamais vu d'ouvrage pareil. Exposition claire, nœud bien formé, action vive, dénouement imprévu; et comme cela est écrit! A chaque instant les plus beaux vers du monde, et des vers de situation, qui ne sont pas pris hors du sujet, qui viennent naturellement: on ne voit pas là de prétention à l'esprit. Ma foi, c'est un ouvrage parfait..

Mademoiselle BERNILLE.

Aussi vous avez vu avec quels transports le public l'a reçu, avec quels applaudissemens....

M. DANTIME.

On a beau dire, le public est un très bon juge. Quand il applaudit unanimement, on est bien sûr du succès; mais je suis comme lui, je voudrois connoître l'auteur.

Mademoiselle BERNILLE.

Qu'en feriez-vous?

M. DANTIME.

Ce que j'en ferois? Mon ami, s'il vouloit bien l'être; je serois très aise d'être lié avec un homme d'un si grand mérite, qui a le talent de rendre la vertu attrayante et le vice odieux : ce doit être un très honnête homme.

Mademoiselle BERNILLE.

Je crois que cet auteur-ci seroit très flatté de tout ce que vous venez de dire. Mais s'il étoit déjà votre ami, que feriez-vous pour lui?

M. DANTIME.

Tout ce qui seroit en ma puissance. Je voudrois me l'attacher par les nœuds les plus forts.

Mademoiselle BERNILLE.

Et quels nœuds, par exemple?

M. DANTIME.

Si ma fille pouvoit lui plaire, je la lui donnerois à l'instant, avec tout mon bien.

Mademoiselle BERNILLE.

Vous dites cela parce que vous ne le pouvez pas.

M. DANTIME.

Je ne le peux pas?

Mademoiselle BERNILLE.

Sans doute. N'êtes-vous pas engagé?

M. DANTIME.

Mon engagement est rompu; mon prétendu gendre étoit un joueur, il est ruiné et sauvé. Son père m'a mandé tout cela; il est au désespoir. Moi, j'en suis bien aise, parce qu'il lui en avoit donné l'exemple.

Mademoiselle DANTIME.

Ah! ma chère cousine!

Mademoiselle BERNILLE.

Je vous entends.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

M. DANTIME, Mademoiselle DANTIME, Mademoiselle BERNILLE, M. DE SAINT-ANÈME, M. DE RIAL, M. POUSSANT, M. CRIANT.

M. DE RIAL (*à M. de Saint-Anème.*)

Eh bien, avance donc!

M. DE SAINT-ANÈME.

Je n'ose croire tout ce que je viens d'entendre.

M. DE RIAL.

Pourquoi cela?

M. DE SAINT-ANÈME.

Si monsieur Dantime m'avoit vu! s'il me persifloit!

M. DE RIAL.

Cela est impossible; sa fille, sa nièce...

M. DE SAINT-ANÈME.

Tiens, voilà des gens qui nous observent.

M. DE RIAL.

Eh bien?

M. DE SAINT-ANÈME.

Ils savent sans doute...

M. POUSSANT.

Oui, c'est lui-même. Crions.

M. POUSSANT, M. CRIANT.

L'auteur! l'auteur! l'auteur! (*M. de Saint-Anème veut fuir; ils lui barrent le chemin.*)

M. DANTIME (*se levant.*)

L'auteur ! où est-il?

M. POUSSANT.

Monsieur, le voilà.

M. DANTIME.

Quoi ! c'est lui qui vient de faire cette superbe tragédie?

M. CRIANT.

Oui, Monsieur.

M. DANTIME.

Monsieur de Saint-Anême?

M. POUSSANT.

Lui-même : son copiste, transporté de joie, vient de nous le dire.

M. DANTIME.

Ah! mon ami, que je vous embrasse.

M. CRIANT.

Allons chercher nos camarades; il faut qu'ils connoissent l'auteur.

M. DANTIME.

Quel talent! Je le disois tout-à-l'heure à ma fille et à ma nièce, je n'ai rien vu de ma vie de si beau et de si bien fait.

M. DE RIAL.

Eh bien! crois-tu toujours n'avoir pas réussi?

M. DE SAINT-ANÊME.

Je ne me sens pas de joie !

Mademoiselle BERNILLE.

Vous disiez encore autre chose, mon oncle.

M. DANTIME.

Je n'en pourrois jamais dire assez; oui, mon ami,

car je desire que vous m'aimiez autant que je vous aime.

M. DE RIAL.

Il ne le croira pas, Monsieur, on ne peut le convaincre de rien. Il ne croit pas avoir fait un bon ouvrage; comment voulez-vous qu'il croie à votre amitié?

Mademoiselle BERNILLE.

Mon oncle, il vous seroit aisé de le lui prouver.

M. DANTIME.

Il est en droit de tout exiger.

Mademoiselle BERNILLE.

Eh bien, donnez-lui ma cousine; il l'aime, il en est aimé.

M. DANTIME.

Je serois assez heureux!...

M. DE RIAL.

Il ne le croira pas non plus.

M. DANTIME.

Quoi! ma fille, tu aimes M. de Saint-Anême?

Mademoiselle DANTIME.

Il l'a toujours ignoré jusqu'à ce moment.

M. DANTIME.

Mon ami, est-il bien vrai?

Mademoiselle DANTIME.

Les projets que vous aviez formés sur moi m'ont fait renfermer mon amour, je desirois même de l'éteindre, tout en me sachant aimée de l'homme que j'aimois le plus. Voyez l'étendue du sacrifice que je vous faisois.

M. DANTIME.

Moi, je ne t'en fais aucun en prenant Saint-Anême

pour gendre, je n'aurai que des grâces à lui rendre : oui, mon ami, je serai enchanté si je puis contribuer à votre bonheur.

M. DE SAINT-ANÈME.

L'aveu de mademoiselle votre fille, l'approbation que vous donnez à notre amour, le lien que nous allons former, tant de biens réunis sont au-dessus de mes espérances.

M. DE RIAL.

Douteras-tu encore de tes talens ?

M. DE SAINT-ANÈME.

Il est vrai que ma modestie est mise à une furieuse épreuve.

M. DANTIME.

Ecoutez, mes enfans, vous devez avoir bien des choses à vous dire, et ce n'est pas ici que vous pouvez bien librement exprimer vos sentimens.

Mademoiselle DANTIME.

Les premiers seront ceux de notre reconnoissance.

M. DE SAINT-ANÈME.

Oui, Monsieur...

M. DANTIME.

Je n'écoute rien ici, venez chez moi, et ne nous quittons jamais.

M. DE RIAL.

Hâtez-vous : je crains que ceux qui ont crié l'auteur, ne reviennent encore suivis de plusieurs autres.

M. DANTIME.

Eh bien ?

M. DE RIAL.

Il ne veut pas être connu.

M. DANTIME.

Pourquoi ?

M. DE RIAL.

C'est sa fantaisie. Je les vois venir.

M. DE SAINT-ANÈME.

Par où.

M. DE RIAL.

Tiens, les voilà.

M. DE SAINT-ANÈME.

Permettez que je vous quitte, pour vous rejoindre à l'instant.

Mademoiselle DANTIME.

Allez, allez.

M. DE RIAL.

Il ne leur échappera pas; les voilà qui courent après lui.

M. DANTIME.

Allons-nous-en pour ne pas le faire attendre.

M. CRIANT, M. POUSSANT (*criant après monsieur de Saint-Anème.*)

L'auteur ! l'auteur ! l'auteur !

LE VALET DE CHAMBRE

ET LE PAYSAN,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Madame DUBREUIL, CONSTANCE, sœur de Madame DUBREUIL,	femmes de chambre.

DUBREUIL, mari de Madame DUBREUIL, valet de chambre.

GUILLAUME, paysan, ami de DUBREUIL.

LA BROCHE, garçon de cuisine.

PLUSIEURS LAQUAIS.

La scène est dans la chambre de Mad. Dubreuil.

LE VALET DE CHAMBRE
ET LE PAYSAN,
PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

DUBREUIL, GUILLAUME.

DUBREUIL.

AH! te voilà enfin, mon ami Guillaume! embrassons-nous.

GUILLAUME.

De tout mon cœur.

DUBREUIL.

Dis-moi donc pourquoi tu as tant tardé à venir me voir?

GUILLAUME.

Que veux-tu, mon ami? je travaille toute la semaine; les dimanches je m'occupe de mon amour: ainsi il ne me reste pas un jour de libre.

DUBREUIL.

Mon ami, si je t'ai engagé à venir à Paris, c'est pour te donner une preuve signalée de mon amitié.

GUILLAUME.

Je n'en ai jamais douté.

DUBREUIL.

Je veux te faire jouir d'un bonheur égal au mien.

GUILLAUME.

Ma foi, mon cher Dubreuil, je suis assez content de ma situation.

DUBREUIL.

Et comment peux-tu l'être?

GUILLAUME.

Quand on vit libre, et de son travail, que peut-on desirer de mieux?

DUBREUIL.

Premièrement, de n'être pas écrasé tout le jour d'un travail pénible.

GUILLAUME.

Pénible, si tu le veux. D'ailleurs, j'en ai l'habitude. Il me procure de l'appétit, de la santé et un bon sommeil; tout cela fait que le lendemain je retourne à mon ouvrage avec plaisir.

DUBREUIL.

Eh bien! ici, si tu le voulois, tu vivrois comme moi, sans peine, bien logé, bien vêtu et bien nourri, presque rien à faire qu'à rire, boire, chanter et se divertir.

GUILLAUME.

Cela se peut; mais je n'y aurois pas Babet qui fait tout mon bonheur, et que je dois épouser après la moisson.

DUBREUIL.

Mais Babet n'est qu'une paysanne.

GUILLAUME.

Et moi donc, qu'est-ce que je suis?

DUBREUIL.

Quand tu sauras que tu pourrois avoir une femme comme la mienne, tu oublieras bientôt ta Babet.

GUILLAUME.

Je ne crois pas cela.

DUBREUIL.

Songe donc que tu pourrois jouir facilement d'un état aussi brillant que le mien.

GUILLAUME.

Quel est donc ton état?

DUBREUIL.

Celui de valet de chambre d'un homme très riche; et j'ai songé à toi pour te faire jouir d'une fortune pareille. Tu sais lire et écrire.

GUILLAUME.

Sûrement, et très bien: tu sais que j'ai été six ans enfant de chœur de notre village.

DUBREUIL.

C'est à peu près tout ce qu'il faut savoir.

GUILLAUME.

Pour quoi faire?

DUBREUIL.

Pour faire des mémoires de tout ce qu'on achète. Ces mémoires-là, on les enfle, et cela fait un excellent revenu : ajoute de bons gages, et des profits qui sont immenses.

GUILLAUME.

Et l'on est honnête homme avec tout cela?

DUBREUIL.

Comme un autre: de plus, ma femme a une sœur charmante qu'il me seroit aisé de te faire épouser.

GUILLAUME.

Et tu crois qu'elle me feroit oublier ma Babet?

DUBREUIL.

Dès que tu la verras: c'est une grande fille fort jolie, très bien faite, comme les demoiselles

qui demeuroient à l'entrée de notre village, il y a quatre ans.

GUILLAUME.

Ah! les filles de l'auberge du Charriot-d'Or.

DUBREUIL.

Point du tout, mesdemoiselles Versin.

GUILLAUME.

Ah! les filles de ce notaire de Paris.

DUBREUIL.

Oui, que tu trouvois si jolies.

GUILLAUME.

Mon ami, elle ne voudra jamais d'un paysan comme moi.

DUBREUIL.

Mais dès que je t'aurai placé, tu ne seras plus un paysan : ai-je l'air d'un paysan, moi ?

GUILLAUME.

Non sûrement : et tu crois que je pourrai être habillé comme toi ?

DUBREUIL.

Dès que tu le voudras.

GUILLAUME.

Ecoute donc, cela mérite réflexion.

SCÈNE II.

Mad. DUBREUIL, DUBREUIL, GUILLAUME.

DUBREUIL.

TIENS, voilà ma femme; tu verras bientôt sa sœur.

GUILLAUME.

Mon ami, j'aurois embrassé ta femme, si tu étois resté un paysan comme moi.

DUBREUIL.

Bon, bon! elle ne doit pas te faire peur. Ma femme, voilà mon bon ami Guillaume dont je t'ai parlé si souvent. Embrasse-le, car il n'oseroit jamais sans ta permission.

Madame DUBREUIL.

Allons, monsieur Guillaume, vous êtes l'ami de mon mari, cela me suffit.

GUILLAUME.

Ah! mon ami, que ta femme sent bon!

DUBREUIL.

Ta Babet ne sent pas comme cela.

GUILLAUME.

Elle sent quelquefois la violette, quand je lui en ai donné un bouquet.

Madame DUBREUIL.

Votre maîtresse s'appelle donc Babet?

GUILLAUME.

Oui, Madame.

Madame DUBREUIL.

C'est un nom bien commun.

GUILLAUME.

Point du tout: il n'y a qu'elle dans tout le village qui porte ce nom-là.

Madame DUBREUIL.

A propos, Dubreuil, Monsieur te demande.

DUBREUIL.

Allons. Je reviens: je vais dire au cuisinier de nous envoyer à dîner.

Madame DUBREUIL.

Je le lui ai déjà dit.

DUBREUIL.

Ah ! bien, c'est bon. Où est ta sœur ?

Madame DUBREUIL.

Elle est chez Madame qui a une humeur épouvantable aujourd'hui.

DUBREUIL.

Allons, je m'en vais, je ne serai pas long-temps.

SCÈNE III.

Madame DUBREUIL, GUILLAUME.

Madame DUBREUIL.

Eh bien, monsieur Guillaume, comment trouvez-vous Paris ?

GUILLAUME.

Tenez, Madame, appelez-moi Guillaume tout court, j'y suis accoutumé, et je l'aime mieux.

Madame DUBREUIL.

Ce n'est pas l'usage à Paris ; d'ailleurs, en y restant, il faudra que vous preniez un autre nom. N'avez-vous que celui-là ?

GUILLAUME.

Je m'appelle Guillaume Rabot.

Madame DUBREUIL.

Rabot.

GUILLAUME.

Oui, c'est le nom de mon père.

Madame DUBREUIL.

Eh bien ! nous arrangerons tout cela. Ah ! voilà qu'on va nous faire dîner.

SCÈNE IV.

Mad. DUBREUIL, GUILLAUME, LABROCHE, SA SUITE.

GUILLAUME.

Ah ! je vais aider à mettre la nappe.

Madame DUBREUIL.

Laissez done ; c'est l'affaire du garçon de cuisine.

GUILLAUME.

Il est donc ici pour vous servir ?

Madame DUBREUIL.

Sans doute. Labroche, tu nous apporteras le pâté.

LABROCHE.

Oui, Madame, vous allez l'avoir.

GUILLAUME.

Ah ! vous aurez un pâté pour votre dîner ?

Madame DUBREUIL.

Sûrement. Il y aura bien autre chose !

GUILLAUME.

Moi, cela me suffiroit.

Madame DUBREUIL.

Tenez, voyez ce qu'on nous apporte.

GUILLAUME.

Comment ! mais c'est pis qu'à la noce de ma cousine Marie-Jeanne, où nous avions trois gigots et un dindon.

Madame DUBREUIL.

Cela faisoit une chère bien délicate !

GUILLAUME.

Est-ce que c'est un jour de fête aujourd'hui à Paris?

Madame DUBREUIL.

Non, monsieur Rabot.

GUILLAUME.

Quoi! tous les jours il faut que vous mangiez tout cela?

Madame DUBREUIL.

Mais sûrement.

GUILLAUME.

Et sans qu'il vous en coûte rien?

Madame DUBREUIL.

Ce sont les maîtres qui paient tout; ils sont obligés de nous nourrir.

GUILLAUME.

Diantre!

Madame DUBREUIL.

Voyez si mon mari reviendra! Quand son maître le tient une fois, il ne finit pas.

GUILLAUME.

Quoi! il l'empêche de dîner?

Madame DUBREUIL.

Quelquefois.

GUILLAUME.

Ah! le voilà.

SCÈNE V.

Mad. DUBREUIL, DUBREUIL, GUILLAUME.

Madame DUBREUIL.

Eh bien! Dubreuil, est-ce que ma sœur ne vient pas?

DUBREUIL.

Je n'en sais rien. Mettons-nous toujours à table. Mets-toi à côté de ma femme, Guillaume.

GUILLAUME.

Je ne demande pas mieux.

DUBREUIL.

Tu n'es pas accoutumé à dîner si tard?

GUILLAUME.

Non, vraiment; aussi j'ai bien faim.

Madame DUBREUIL.

Ah! voilà ma sœur!

SCÈNE VI.

Madame DUBREUIL, CONSTANCE, DUBREUIL, GUILLAUME.

DUBREUIL.

Allons, Constance, venez donc. Tenez, mettez-vous à côté de moi.

CONSTANCE.

Dame! je n'ai pas pu quitter plus tôt. Ma sœur, Madame demande son rouge pâle; elle dit que c'est vous qui l'avez.

Madame DUBREUIL.

Oh bien! qu'elle attende.

CONSTANCE.

Elle est de bien mauvaise humeur aujourd'hui; elle m'a bien grondée.

Madame DUBREUIL.

C'est à cause de cela que je n'irai pas.

DUBREUIL.

Oui, oui; mangeons toujours. Ma sœur, voilà mon bon ami Guillaume.

CONSTANCE.

Ah! c'est Monsieur?

GUILLAUME.

Oui, Mademoiselle, c'est moi-même.

DUBREUIL.

Regardez-le bien; c'est un gaillard de bonne santé, et qui fera un bel et bon mari.

CONSTANCE.

Ah! Monsieur va se marier dans son village?

DUBREUIL.

Non pas vraiment, c'est à Paris. Devinez à qui?

CONSTANCE.

Je ne connois pas de paysanne ici.

DUBREUIL.

Mais demain il ne sera plus un paysan; je le ferai recevoir valet de chambre de l'oncle de mon maître.

CONSTANCE.

Et vous croyez qu'il sera assez dégourdi pour cela?

GUILLAUME.

Ecoute donc, Dubreuil, est-ce qu'il faut être dégourdi pour être valet de chambre?

DUBREUIL.

Bon! c'est que ma sœur plaisante.

SCÈNE VII.

Madame DUBREUIL, CONSTANCE, GUILLAUME, DUBREUIL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME demande madame Dubreuil tout de suite, tout de suite.

Madame DUBREUIL.

J'y vais.

DUBREUIL.

Va donc, ma femme, et ne t'expose pas à te faire gronder.

Madame DUBREUIL.

Un moment.

GUILLAUME.

Comment ! on gronde une Dame comme Madame?

DUBREUIL.

Quelquefois, mon ami.

GUILLAUME.

Et on ne la laisse pas dîner en repos?

DUBREUIL.

Oh ! que si. Mais il y a des jours comme cela, et à la longue on s'y accoutume. Allons, va-t'en donc.

Madame DUBREUIL.

Je ne serai pas long-temps.

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, DUBREUIL, GUILLAUME, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR Dubreuil, Monsieur demande ses cure-dents.

DUBREUIL.

Le diable l'emporte !

GUILLAUME.

Eh bien ! tu t'en vas aussi ?

DUBREUIL.

Il le faut bien.

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

DITES-MOI donc, Mademoiselle, cela arrive-t-il souvent, qu'on vous envoie chercher comme cela l'un après l'autre?

CONSTANCE.

Hélas! que trop.

GUILLAUME.

A quoi sert-il donc d'être une belle demoiselle comme vous?

CONSTANCE.

Ah! Monsieur, à être souvent bien malheureuse.

GUILLAUME.

Les filles de notre village ne sont pas tourmentées comme cela.

CONSTANCE.

Je le crois.

GUILLAUME.

Et si vous étiez mariée, cela ne seroit-il pas différent?

CONSTANCE.

Vous voyez bien que non, puisqu'on a envoyé chercher ma sœur.

GUILLAUME.

Quoi! votre mari ne pourroit pas l'empêcher?

CONSTANCE.

Pas plus que la femme ne peut retenir son mari.

GUILLAUME.

Mais cela est fort incommode.

CONSTANCE.

Ah! voilà mon beau-frère.

SCÈNE X.

CONSTANCE, GUILLAUME, DUBREUIL.

GUILLAUME.

Eh bien! as-tu donné ton cure-dent à ton maître?

DUBREUIL.

Les siens étoient sur sa cheminée. Il vouloit me faire couper les feuillets d'un livre.

GUILLAUME.

C'étoit donc un vieux livre qu'il ne vouloit plus lire?

DUBREUIL.

Au contraire, c'est un livre nouveau; mais je lui ai dit que je n'avois pas dîné.

GUILLAUME.

Et il a entendu raison?

DUBREUIL.

Sûrement.

SCÈNE XI.

Madame DUBREUIL, CONSTANCE, GUILLAUME, DUBREUIL.

Madame DUBREUIL.

CONSTANCE, Madame veut mettre son chapeau neuf; allez-y tout de suite, et raccommodez une de ses boucles de cheveux, qui est tombée en prenant sa leçon de danse.

GUILLAUME.

Comment! elle apprend encore à danser?

Madame DUBREUIL.

Pourquoi pas, monsieur Rabot?

GUILLAUME.

C'est qu'il n'y a que les filles qui apprennent dans notre village.

Madame DUBREUIL.

Mais Paris n'est pas un village.

GUILLAUME.

Je le sais bien.

DUBREUIL.

Allons, allons, buvons un coup, Guillaume.

GUILLAUME.

Oui, car j'ai de la peine à avaler tout cela.

DUBREUIL.

Le drôle de corps ! Va, va, tu y seras bientôt fait.

SCÈNE XII.

Madame DUBREUIL, DUBREUIL, GUILLAUME, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME Dubreuil, Madame demande ses soies pour broder.

Madame DUBREUIL.

Je vais les lui donner.

GUILLAUME.

Comment ! une grande Dame comme cela travaille ?

Madame DUBREUIL.

C'est pour son plaisir.

GUILLAUME.

Et combien gagne-t-elle par jour ?

Madame DUBREUIL.

Rien. Au contraire, cela lui coûte beaucoup d'argent.

DUBREUIL.

Eh bien ! je ne comprends pas encore celui-là.

SCÈNE XIII.

DUBREUIL, GUILLAUME, LABROCHE.

LABROCHE.

MONSIEUR Dubreuil, Chambery dit que Monsieur demande son frac bleu et son gilet neuf.

DUBREUIL.

Que diable! il avoit dit qu'il ne sortiroit pas sitôt.

GUILLAUME.

Tu n'as donc jamais le temps de dîner?

DUBREUIL.

Oh! que si. Je reviens à l'instant. Après cela il me laissera peut-être en repos.

GUILLAUME.

Et y es-tu quelquefois?

DUBREUIL.

Oui, dès qu'il est sorti, ... quand il ne me donne pas de commissions.

GUILLAUME.

Cela est-il bon des commissions?

DUBREUIL.

Cela donne la peine de courir, et quelquefois inutilement.

GUILLAUME.

Moi, je ne cours jamais que pour mon plaisir.

DUBREUIL.

Tu es bien heureux!

GUILLAUME.

Je le crois.

DUBREUIL.

Ma femme et sa sœur vont sûrement revenir; je ne serai pas long-temps.

SCÈNE XIV.

GUILLAUME, LABROCHE.

GUILLAUME.

Mon ami, comment vous appelez-vous?

LABROCHE.

Labroche, Monsieur, pour vous servir.

GUILLAUME.

Vous êtes bien honnête. Et avez-vous dîné?

LABROCHE.

Non, Monsieur. Oh! nous, nous ne dînons que les derniers.

GUILLAUME.

Vous dînez donc bien tard?

LABROCHE.

Sûrement; mais cela ne nous fait rien.

GUILLAUME.

Vous n'êtes donc pas interrompus?

LABROCHE.

Non, Monsieur; et puis nous mangeons toute la journée.

GUILLAUME.

En ce cas-là vous êtes plus heureux que les autres.

LABROCHE.

Nous le serions bien, sans les coups de torchon et les coups de pied au cul qu'on nous donne souvent.

GUILLAUME.

Et qui vous les donne?

LABROCHE.

C'est monsieur le chef.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'est que monsieur le chef?

LABROCHE.

C'est le premier cuisinier.

GUILLAUME.

Il est donc votre maître?

LABROCHE.

Oui, Monsieur; et je suis toujours le premier levé et le dernier couché.

GUILLAUME.

Mais ce n'est pas là un trop bon métier.

LABROCHE.

Pas à présent; mais par la suite on devient chef à son tour, et alors on rend les coups de torchon et les coups de pied au cul à d'autres, qui ont le même emploi que j'ai à présent.

GUILLAUME.

Oui; mais il faut attendre long-temps pour cela.

LABROCHE.

Sûrement.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

DUBREUIL, GUILLAUME.

DUBREUIL.

Enfin, me voilà libre; il est sorti. Allons, mon ami, buvons. Comment trouves-tu ce vin-là?

GUILLAUME.

Pas si bon que le vin du cabaret de notre village.

DUBREUIL.

Tu te moques de moi.

GUILLAUME.

Non, par ma foi, et je vais retourner tout-à-l'heure chez nous.

DUBREUIL.

Es-tu fou?

GUILLAUME.

Je ne le crois pas.

DUBREUIL.

Mais songe donc à tout l'avantage que tu auras en restant ici.

GUILLAUME.

Cela est tout vu.

DUBREUIL.

Comment donc?

GUILLAUME.

Si je mange un morceau de pain et de fromage chez nous, je les mange tranquillement et à des heures où personne n'a le droit de m'en empêcher.

DUBREUIL.

Mais, mon ami, songe donc....

GUILLAUME.

Tout est songé, arrangé et résolu.

DUBREUIL.

Quoi! tous les avantages que je te promets....

GUILLAUME.

Ne valent pas ma liberté, que je perdrois.

DUBREUIL.

Que veux-tu dire?

GUILLAUME.

Ta belle-sœur n'a vu en moi qu'un paysan, et ta femme a méprisé Rabot. Je veux vivre avec des gens qui m'aiment, et n'avoir point de maîtres. Adieu, mon ami; je te remercie de ta fortune, et je repars dans le moment.

DUBREUIL.

Mais attends donc.

GUILLAUME.

Non, non. Allons, embrasse-moi; car je suis bien sûr que nous ne nous reverrons plus. Adieu, adieu, mon ami.

LES DEUX MARCHANDS,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Madame BOURDIN,
Madame GREMOND,
M. BOURDIN,
M. GREMOND, } marchands.
Mademoiselle QUENTIN, couturière.
LAPIERRE.

La scène est chez M. Bourdin.

LES DEUX MARCHANDS,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

Madame GREMOND, Madame BOURDIN.

Madame BOURDIN.

AH! vous voilà de bonne heure, ma voisine, cela est bien aimable à vous. Asseyez-vous donc.

Madame GREMOND.

Quand je ne vais pas au spectacle, ma voisine, j'aime assez à arriver une heure ou deux avant le souper, et surtout chez vous.

Madame BOURDIN.

Vous êtes bien honnête.

Madame GREMOND.

Le magasin une fois fermé, les hommes s'en vont chacun de leur côté; que faire à la maison toute seule? Il vaut bien mieux venir causer avec une voisine aimable et bonne comme vous.

Madame BOURDIN.

Aux complimens près, tout ce que vous dites est bien vrai. Les hommes aiment fort à courir. Depuis quelque temps, je ne vois presque plus mon mari. Autrefois nous allions ensemble à la comédie très souvent; à présent, il sort seul, et quelquefois il ne revient pas souper.

Madame GREMOND.

Le mien revient toujours : je ne lui reproche pas d'aller à la comédie tous les jours, car moi j'irois volontiers comme lui; mais l'embarras de revenir après, le mauvais temps, la cherté des voitures quand il pleut, et puis la difficulté d'en avoir....

Madame BOURDIN.

La difficulté, à la bonne heure, car la dépense ne doit rien faire.

Madame GREMOND.

Il est vrai qu'à présent tout est gain.

Madame BOURDIN.

Depuis quelque temps, le commerce va bien.

Madame GREMOND.

Depuis que nous augmentons la marchandise tant que nous voulons, c'est un plaisir! et on fait bien moins de crédit. Il faut bien jouir de tout cela. Que faire de son argent, si on ne le dépensoit pas comme il vous vient, et selon son goût?

Madame BOURDIN.

On dit que le public se plaint.

Madame GREMOND.

Celui qui se plaint a tort: s'il n'a pas de quoi, il n'a qu'à ne pas acheter; on trouve toujours assez à vendre; on ne force personne: il y a liberté d'acheter comme liberté de vendre.

Madame BOURDIN.

Tout cela est vrai, au moins; aussi je laisse dire le monde.

Madame GREMOND.

Et moi de même: je dépense à mesure que je

gagne, et je me donne du bon temps. Vous savez que j'ai une maison de campagne.

Madame BOURDIN.

Je crois bien que mon mari a envie d'en avoir une, car on m'a dit qu'il achetoit des meubles partout.

Madame GREMOND.

Et où peut-il les serrer ?

Madame BOURDIN.

Je n'en sais rien. A propos, ma voisine, vous m'aviez dit que vous me donneriez votre couturière.

Madame GREMOND.

Mademoiselle Quentin? Je ne puis pas l'avoir: toutes nos voisines l'occupent beaucoup. C'est affreux, à ce qu'on dit, tout ce qu'elles lui font faire de robes d'étoffe.

Madame BOURDIN.

Mais c'est tout simple, ma voisine: on ne peut plus porter de blanc; le savon est si cher !

Madame GREMOND.

Moi, je ne le trouve pas mauvais. Les épiciers s'enrichissent, et ils font bien; il faut saisir l'occasion quand elle se présente.

Madame BOURDIN.

C'est ce que je dis: c'est là le droit du marchand, et plus on gagne, plus on est considéré. Après avoir été marchand, on prend le titre de commerçant; et celui-ci à présent vaut bien celui de secrétaire du Roi, et il ne coûte rien.

Madame GREMOND.

L'autre ne coûtoit pas beaucoup non plus. Pour

acheter une charge, on faisoit payer le double les actes, les contrats et les marchandises, quand on étoit une fois bien achalandé.

Madame BOURDIN.

Vous avez raison, cela revenoit au même.

SCÈNE II.

Madame BOURDIN, Madame GREMOND, Mademoiselle QUENTIN, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Voila une dame qui demande madame Grémond.

Madame BOURDIN.

Faites-la entrer, ma voisine.

Madame GREMOND.

C'est mademoiselle Quentin! Arrivez donc.

Madame BOURDIN.

Allons, asseyez-vous, mademoiselle Quentin.

Mademoiselle QUENTIN.

Je n'en serai pas fâchée, Mesdames, car j'ai bien couru toute la journée. Je sors de trois maisons près d'ici, voilà pourquoi j'ai dit : puisque je suis dans le quartier, je vais aller chez madame Grémond, et l'on m'a dit que vous étiez ici, et que madame Bourdin m'avoit demandée plusieurs fois.

Madame BOURDIN.

Cela est vrai, mademoiselle Quentin, parce que j'ai toujours trouvé que la voisine étoit bien habillée; et comme je ne peux rien avoir de ma couturière, je m'adresse à vous.

Mademoiselle QUENTIN.

Ah! Madame, écoutez donc, ce n'est peut-être pas sa faute: on a bien de la peine à avoir des ouvrières, quoiqu'on les paie bien cher; et tenez, madame Grémond, vous savez bien cette petite Angélique que vous trouviez si jolie?

Madame GREMOND.

Eh bien! est-ce qu'elle est morte?

Mademoiselle QUENTIN.

Bon, morte: elle n'est que trop vivante! Il y a un Monsieur qui va la faire entrer à l'Opéra.

Madame BOURDIN.

Et sa mère y consent.

Mademoiselle QUENTIN.

Oui, Madame: elle dit que cela lui fera une ressource pour quand elle sera vieille; parçe que son mari étant mort, elle ne sauroit comment faire alors pour vivre.

Madame BOURDIN.

Ce Monsieur s'en est donc emparé.

Mademoiselle QUENTIN.

Pas encore, elle reste toujours chez sa mère, madame Brunet, jusqu'à ce que sa fille soit assez décrassée pour se présenter à l'Opéra; et ce Monsieur, en attendant, leur donne de l'argent, du linge, et il leur fait préparer une maison qu'il meuble à la barrière Blanche, où la mère dit qu'il ne manquera rien.

Madame BOURDIN.

Comment y a-t-il des hommes comme cela!

Mademoiselle QUENTIN.

C'est une amie de la mère Brunet, qui a sa fille danseuse à l'Opéra, qui le lui a procuré.

Madame GREMOND.

Et sait-on le nom de cet homme-là ?

Mademoiselle QUENTIN.

On me l'a dit : c'est un négociant qui s'appelle monsieur, monsieur.... j'oublie toujours les noms. Ah ! c'est monsieur André.

Madame BOURDIN (*alarmée.*)

André !

Mademoiselle QUENTIN.

Oui, Madame ; mais ils ne savent pas encore où il demeure : elles croient pourtant que c'est dans ce quartier-ci. Oui, oui, je me le rappelle à présent.

Madame BOURDIN.

Et vous êtes sûre qu'il s'appelle André ?

Mademoiselle QUENTIN.

Oh ! très-sûre. Ah ça, Mesdames, il se fait tard ; si vous le voulez bien, je repasserai un de ces jours.

Madame BOURDIN.

Vous me ferez plaisir, mademoiselle Quentin ; car dans ce moment je ne me trouve pas bien.

Madame GREMOND.

Qu'avez-vous donc, ma voisine ?

Madame BOURDIN.

Ah ! cela ne sera rien.

Mademoiselle QUENTIN.

Ah ! mon Dieu ! comme cela vous a pris tout d'un coup ! J'étois comme cela l'autre jour chez une

dame qui se trouva mal; eh bien, le lendemain, on vint me dire qu'elle étoit morte dans la nuit. Il est vrai qu'elle étoit très-languissante depuis long-temps: aussi ce que je dis là n'est pas pour faire peur à Madame ; c'est seulement pour dire comme les accidens arrivent comme cela tout d'un coup lorsqu'on s'y attend le moins. Voulez-vous que j'appelle quelqu'un en m'en allant ?

Madame GREMOND.

Non, non, cela n'est pas nécessaire, mademoiselle Quentin.

Mademoiselle QUENTIN.

En ce cas-là, je reviendrai mardi ou mercredi.

Madame BOURDIN.

Quand vous voudrez.

Mademoiselle QUENTIN.

Madame est-elle mieux ?

Madame BOURDIN.

Oui, oui.

Mademoiselle QUENTIN.

Mesdames, je suis bien votre servante. Madame Gremond, je vous apporterai en même temps votre redingotte.

Madame GREMOND.

Fort bien.

Mademoiselle QUENTIN.

Allons, je m'en vais. Vous ne me diriez pas l'heure qu'il est? J'ai oublié ma montre.

Madame GREMOND.

Lapierre vous le dira, il est ici.

Mademoiselle QUENTIN.

Ah! Lapierre; c'est un bien bon garçon! J'aurois

bien voulu pouvoir prendre sa fille ; mais elle est encore trop petite.

Madame GREMOND.

Eh bien ! vous lui direz cela en vous en allant.

Mademoiselle QUENTIN.

Ah ! oui, ces dames n'ont pas besoin de le savoir. Mesdames, je vous salue ; vendredi au plus tard je serai ici.

Madame GREMOND.

C'est bon, mademoiselle Quentin.

Mademoiselle QUENTIN.

A moins que je ne sois malade. Allons, je m'en vais; car mon mari seroit sûrement inquiet de moi, si je rentrois plus tard.

SCÈNE III.

Madame BOURDIN, Madame GREMOND.

Madame GREMOND.

J'AI cru qu'elle ne s'en iroit jamais ! Mais dites-moi donc, qu'est-ce que c'est qui vous a pris là tout-à-coup, ma voisine ?

Madame BOURDIN.

Ah ! ma voisine, vous ne le devineriez jamais : je suis bien malheureuse !

Madame GREMOND.

Comment donc ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

Madame BOURDIN.

Et voilà donc pourquoi il achète des meubles tous les jours.

Madame GREMOND.

Qui donc ?

Madame BOURDIN.

Mon mari.

Madame GREMOND.

Sauriez-vous ce qu'il en veut faire ?

Madame BOURDIN.

Je ne peux plus l'ignorer à présent.

Madame GREMOND.

Et cela vous chagrine ?

Madame BOURDIN.

Sûrement, moi qui l'avois épousé par amour! cela est bien dur pour une honnête femme!

Madame GREMOND.

Je ne comprends pas d'où vient le chagrin qui vous a pris comme cela tout d'un coup.

Madame BOURDIN.

Je ne m'en serois jamais douté. Voilà donc pourquoi il soupe si souvent en ville!

Madame GREMOND.

Eh bien !

Madame BOURDIN.

Quoi! vous ne comprenez pas que c'est lui qui veut entretenir cette petite Angélique?

Madame GREMOND.

Cela n'est pas vraisemblable.

Madame BOURDIN,

Mademoiselle Quentin n'a-t-elle pas dit que c'étoit un commerçant?

Madame GREMOND.

Il est vrai.

Madame BOURDIN.

Qui demeuroit dans ce quartier-ci?

Madame GREMOND.

Il y en a bien d'autres que lui.

Madame BOURDIN.

Et qui s'appelle André?

Madame GREMOND.

Je n'en connois pas.

Madame BOURDIN.

Eh bien! c'étoit le nom de mon mari, quand il étoit garçon.

Madame GREMOND.

Quoi! vous croiriez....

Madame BOURDIN.

Il aura dit ce nom-là à la petite Angélique et à sa mère, pour qu'en parlant de lui on ne le connût pas.

Madame GREMOND.

Si cela est ainsi, vous pourriez bien avoir raison, ma voisine.

Madame BOURDIN.

Autrefois il rentroit tous les jours de bonne heure.

Madame GREMOND.

Et à présent?

Madame BOURDIN.

Je suis presque toujours couchée et endormie, après l'avoir attendu très long-temps.

Madame GREMOND.

Et il a l'attention de ne pas vous réveiller?

Madame BOURDIN.

Ah! je vous en réponds bien.

Madame GREMOND.

Il n'y a plus à en douter. Cela est bien vilain à lui! Il est bien heureux que vous soyez une honnête

femme ! Si vous lui ressembliez, vous seriez bientôt ruinés tous les deux ; mais vous n'êtes pas capable de penser aussi mal que lui.

Madame BOURDIN.

Et puis je l'aime ce vilain ingrat, et je veux lui reprocher devant vous la vie qu'il s'apprête à mener, et la ruine où cela nous entraîneroit tous les deux.

Madame GREMOND.

Voilà précisément ce qu'il ne faut pas faire, ma voisine.

Madame BOURDIN.

Comment ! vous croyez que je souffrirai qu'il me délaisse, et qu'il mange tout le bien que je lui ai apporté, avec une petite créature comme celle-là ? Non, sûrement, je ne le souffrirai pas.

Madame GREMOND.

Ce n'est pas là ce que je veux vous dire. Ecoutez-moi. Les reproches qu'une femme, même celle qui est la plus raisonnable, fait à son mari, ne font que l'aigrir, et souvent l'éloignent pour toujours ; parce que, après cela, il se trouve à l'aise, il fait tout ce qu'il veut sans crainte ; il croit avoir secoué le joug, et il n'est plus possible alors de le ramener.

Madame BOURDIN.

Vous penseriez qu'il ne seroit pas encore temps de lui promettre de tout oublier, s'il vouloit rentrer dans le bon chemin ?

Madame GREMOND.

Il faudroit pouvoir le convaincre de ses torts ; mais il ne vous écoutera pas.

Madame BOURDIN.

Que faut-il donc que je fasse?

Madame GREMOND.

Rien.

Madame BOURDIN.

Rien ?

Madame GREMOND.

Il me vient une très bonne idée.

Madame BOURDIN.

Qu'est-ce que c'est?

Madame GREMOND.

Croyez-vous que votre mari vienne souper avec nous ce soir?

Madame BOURDIN.

Il me l'a promis, quand je lui ai dit que votre mari et vous y soupiez.

Madame GREMOND.

Eh bien! voici ce que je vais faire.

Madame BOURDIN.

Ah! voyons.

Madame GREMOND.

Quand il rentrera, vous me laisserez seule avec lui.

Madame BOURDIN.

Je l'entends.

Madame GREMOND.

Eh bien! allez vous-en, et vous écouterez ce que je lui dirai, si vous le voulez.

Madame BOURDIN.

J'aurois bien voulu savoir avant....

Madame GREMOND.

Le voici: faites semblant de ne vous douter de rien.

SCÈNE IV.

Madame GREMOND, Madame BOURDIN, M. BOURDIN.

M. BOURDIN.

Eh! voilà la voisine déjà ici; je suis bien aise d'être rentré de bonne heure.

Madame GREMOND.

Vous ne devez pas avoir besoin que j'y sois pour cela, mon voisin; quand on est un bon mari, comme vous l'êtes, et qu'on a une femme aussi aimable que la vôtre, on a toujours du plaisir à se retrouver avec elle.

M. BOURDIN.

Sûrement; mais votre présence n'y gâte rien : au contraire, ma voisine.

Madame GREMOND.

Votre femme est bien heureuse d'avoir un mari comme vous.

Madame BOURDIN.

Aussi je ne m'en plains pas.

M. BOURDIN.

Je l'espère bien.

Madame BOURDIN.

Et comme je compte sur lui, je lui laisse toute sa liberté; je n'en suis pas jalouse.

Madame GREMOND.

Je connois votre façon de penser.

Madame BOURDIN.

Et pour vous le prouver, je vais vous laisser seule avec lui, pendant le temps que je vais écrire à ma sœur.

SCÈNE V.

Madame GREMOND, M. BOURDIN.

Madame GREMOND.

Vous avez là une femme bien raisonnable, mon voisin.

M. BOURDIN.

Aussi je l'aime beaucoup.

Madame GREMOND.

Elle est bien heureuse, je vous le répète, d'avoir un mari comme vous !

M. BOURDIN.

Il me semble que vous êtes aussi heureuse qu'elle avec le vôtre, ma voisine.

Madame GREMOND.

Il faudroit pour cela qu'il vous ressemblât. Vous êtes son ami; mais il y a une grande différence de vous à lui.

M. BOURDIN.

Je ne le crois pas.

Madame GREMOND.

Il vous cache donc la vie qu'il mène depuis quelque-temps?

M. BOURDIN.

Quelle vie donc?

Madame GREMOND.

Si vous l'ignorez, c'est qu'il vous craint sans doute.

M. BOURDIN.

Il me craint ?

Madame GREMOND.

Oui, puisqu'il vous cache sa façon de penser, et la conduite qu'il tient depuis quelque temps.

M. BOURDIN.

Et quelle conduite ?

Madame GREMOND.

Je fais semblant de l'ignorer pour avoir la paix.

M. BOURDIN.

Et vous faites bien, ma voisine; c'est le moyen de vivre toujours heureuse avec son mari.

Madame GREMOND.

Et quelle sorte de bonheur puis-je goûter, quand je suis sûre qu'il en aime une autre ?

M. BOURDIN.

Lui !

Madame GREMOND.

J'en suis sûre, vous dis-je; et vous pourriez me rendre un grand service, mon voisin.

M. BOURDIN.

Comment ! quel service ?

Madame GREMOND.

Vous approuvez que je ne lui fasse point de reproches ?

M. BOURDIN.

Certainement.

Madame GREMOND.

Eh bien ! que ce soit vous qui lui en fassiez, d'après ce que je viens de vous apprendre. En

passant par la bouche d'un homme sensé comme vous, d'un ami, qui ne connoît d'autre bonheur que de s'occuper uniquement de sa femme, ce que vous lui direz fera plus d'effet sur lui, et il rougira de s'être égaré en voyant qu'il est si loin de vous ressembler.

M. BOURDIN.

Vous vous moquez de moi, ma voisine, de vouloir que je me donne pour exemple.

Madame GREMOND.

Je vous connois bien.

M. BOURDIN.

Je crois que vous connoissez mal votre mari.

Madame GREMOND.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis instruite de son égarement.

M. BOURDIN.

Vous me surprenez fort.

Madame GREMOND.

Enfin, parlez-lui.

M. BOURDIN.

Que voulez-vous que je lui dise ?

Madame GREMOND.

Surtout qu'il ne se doute pas que c'est de moi que vous le savez ; car je veux feindre toujours avec lui de l'ignorer.

M. BOURDIN.

Mais que lui dire ?

Madame GREMOND.

Qu'il est amoureux d'une jeune personne.

M. BOURDIN.

Quelle folie!

Madame GREMOND.

Qui doit entrer à l'Opéra, et pour laquelle il achète tous les jours des meubles.

M. BOURDIN.

Qui vous a fait de pareils contes?

Madame GREMOND.

Quelqu'un de bien instruit.

M. BOURDIN.

Cela est impossible.

Madame GREMOND.

Cela est si vrai, que c'est madame Brunet, la mère de cette fille qui s'appelle Angélique, qui l'a dit. Ah! je vois que vous êtes instruit. Eh bien, avertissez mon mari que cette mère compte tirer beaucoup d'argent de lui, et que cette folie peut lui coûter très cher et rendre sa femme très malheureuse.

M. BOURDIN.

C'est une folie, comme vous le dites.

Madame GREMOND.

Eh bien! puisque vous le savez, empêchez-le de la continuer; c'est un service bien essentiel que vous lui rendrez, ainsi qu'à moi. Il va venir, parlez-lui dès ce soir; je crois qu'en cas pareil il n'y a pas un moment à perdre.

M. BOURDIN.

Et s'il n'y a pas un mot de vrai à tout ce que vous venez de me dire?

Madame GREMOND.

Vous savez bien que je ne me trompe pas; votre

surprise me l'a bien prouvé, et les gens sages ne doivent pas prendre le parti des fous : n'est-il pas vrai ?

M. BOURDIN.

Assurément.

Madame GREMOND.

Eh bien ! je puis donc compter sur vous ? Je ne vous prie en aucune manière de me dire si vous êtes son confident ; mais je ne puis m'empêcher de le croire.

M. BOURDIN.

Je vous jure...

Madame GREMOND.

Je vous dis, je ne vous le demande pas. Je l'entends, je crois : oui, c'est lui-même.

SCÈNE VI.

Madame GREMOND, M. GREMOND, M. BOURDIN.

M. GREMOND.

Ah ! ah! vous êtes ici tous les deux sans la voisine : où est-elle donc ?

Madame GREMOND.

Elle est allée écrire à sa sœur.

M. GREMOND.

Bon! elle lui écrira une autre fois.

Madame GREMOND.

Je vais la chercher.

M. GREMOND.

A la bonne heure, ma femme, amène-nous-la.

SCÈNE VII.

M. GREMOND, M. BOURDIN.

M. GREMOND.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui, Bourdin?

M. BOURDIN.

Gremond, je suis dans un grand embarras, et toi seul peux m'en tirer.

M. GREMOND.

Moi! tu m'effraies! que t'est-il donc arrivé?

M. BOURDIN.

Ta femme se plaint de toi.

M. GREMOND.

Quelle idée! ma femme, dont je n'ai pas cessé d'être occupé un seul instant depuis que nous sommes mariés! Je n'ai d'autre plaisir que celui d'être avec elle et avec mes enfans: tu vois bien que cela est impossible.

M. BOURDIN.

Rien pourtant n'est plus vrai.

M. GREMOND.

Allons, tu plaisantes.

M. BOURDIN.

Je n'en ai point du tout d'envie.

M. GREMOND.

Et qui t'a dit cela?

M. BOURDIN.

Elle-même ; c'est de quoi nous parlions quand tu es arrivé.

M. GREMOND.

Je n'en crois pas un mot : si tu dis vrai, tu aurois dû l'en dissuader sur-le-champ.

M. BOURDIN.

Je ne le pouvois pas, puisqu'elle me citoit des faits.

M. GREMOND.

Ah! parbleu, cela est plaisant! conte-moi donc ce qu'elle te disoit?

M. BOURDIN.

Elle prétend que tu vas entretenir une fille.

M. GREMOND.

Moi!

M. BOURDIN.

Qu'elle en est sûre, et que c'est la mère de cette fille qui l'a dit.

M. GREMOND.

La mère de la fille que je vais entretenir. Ah, ah, ah.

M. BOURDIN.

Et cette mère se nomme madame Brunet.

M. GREMOND.

Je n'en ai jamais seulement entendu parler; mais tu dois la connoître, toi qui vas tous les jours dans les foyers des danseuses à l'Opéra, qui es très-faufilé avec toutes ces demoiselles : parle à cette dame Brunet, tu sauras bien que cela n'est pas vrai; mais il me vient une idée.

M. BOURDIN.

Laquelle?

M. GREMOND.

Mon ami, les femmes sont malignes; et je n'en excepte pas même la mienne.

M. BOURDIN.

Que veux-tu dire?

M. GREMOND.

N'est-ce pas de toi plutôt que cette dame Brunet auroit voulu parler?

M. BOURDIN.

Pourquoi de moi, plutôt que de toi?

M. GREMOND.

Elle t'aura soupçonné: il court des bruits sur ton compte, et elle aura voulu se divertir à tes dépens.

M. BOURDIN.

Je ne le saurois croire: elle m'a parlé très-sérieusement, en me priant de te détourner de cette fantaisie.

M. GREMOND.

Elle me rendroit assez peu de justice pour cela? Je veux la désabuser à l'instant.

M. BOURDIN.

Pas à présent.

M. GREMOND.

Non, tout-à-l'heure.

M. BOURDIN.

Ah! mon ami, je t'en prie, attends que tu sois seul avec elle.

M. GREMOND.

Voilà ce que je ne ferai pas; je n'ai aucun re-

proche à me faire, et je ne veux pas qu'elle ait la moindre inquiétude sur ma conduite.

M. BOURDIN.

Il sera toujours temps de la désabuser.

M. GREMOND.

Non, je veux que ce soit devant ta femme : elles se font ordinairement des confidences entr'elles, et je ne veux pas que toutes les deux me croient coupable.

M. BOURDIN.

Mais je t'en prie...

M. GREMOND.

Non, rien ne pourra m'arrêter.

M. BOURDIN.

Je t'en prie, mon ami, écoute-moi ?

M. GREMOND.

Que pourras-tu me dire ?

M. BOURDIN.

Que tu me perdrois vis-à-vis de ma femme.

M. GREMOND.

En leur disant à toutes deux que je ne suis pas un libertin.

M. BOURDIN.

Comment, un libertin ?

M. GREMOND.

Sûrement.

M. BOURDIN.

Ce n'est pas là ce qu'on croit dans le monde.

M. GREMOND.

Les autres croiront tout ce qu'ils voudront ; mais

ce qui m'importe véritablement, c'est l'opinion que ma femme a de moi. Ainsi...

M. BOURDIN.

Arrête donc un moment, et écoute-moi. Il est de la plus grande importance que tu ne t'expliques pas devant ma femme.

M. GREMOND.

Pourquoi cela?

M. BOURDIN.

C'est que je vois qu'on s'est trompé en lui faisant tous ces rapports.

M. GREMOND.

Comment, trompé!

M. BOURDIN.

Oui, qu'on a pris un autre pour toi.

M. GREMOND.

Ah! si tu le sais, nomme-le lui, et nous serons, elle et moi, bientôt tranquilles.

M. BOURDIN.

Je ne le peux pas aujourd'hui.

M. GREMOND.

Et par quelle raison?

M. BOURDIN.

C'est que c'est de moi qu'on aura voulu parler.

M. GREMOND.

Cette histoire est donc vraie?

M. BOURDIN.

Que trop! et je m'en repens bien sincèrement.

M. GREMOND.

Si cela te corrige, à la bonne heure; car tu conviendras bien que, pour un homme de notre

espèce, c'est une très sotte aventure; et que ma femme, si elle le croyoit, auroit le droit, même en m'aimant beaucoup, de me mépriser.

M. BOURDIN.

De te mépriser?

M. GREMOND.

Ainsi que tout le monde. On crieroit bien davantage après nous; on diroit : Voyez ces marchands, ils ne renchérissent tout que pour prendre la place des financiers et des grands seigneurs, en entretenant des filles d'Opéra.

M. BOURDIN.

Mais, je t'en prie, ne désabuse point ta femme avant de rentrer chez toi.

M. GREMOND.

Je lui dirai seulement qu'on s'est trompé, en parlant de moi; que rien n'est plus faux. C'est tout ce que je puis faire pour ton service. Voici les voisines; laisse-moi dire, et ne sois pas inquiet.

M. BOURDIN.

Où me cacher?

M. GREMOND.

Ne cherche pas à t'enfuir, ou je vais te nommer.

M. BOURDIN.

Comment me tirer de là?

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

Madame GREMOND, M. GREMOND, Madame BOURDIN, M. BOURDIN.

M. GREMOND.

Ah ! ma femme, arrivez un peu ici, que je vous gronde.

Madame GREMOND.

Moi, mon ami?

M. GREMOND.

Oui, Madame.

Madame GREMOND.

Qu'avez-vous donc?

M. BOURDIN.

Vous ne voyez pas que le voisin veut plaisanter ?

M. GREMOND.

Non, je ne plaisante pas.

Madame GREMOND.

Mais....

M. GREMOND.

Laissez-moi dire. Comment ! vous, dont je me croyois aimé et estimé plus que de tout au monde, vous avez pu me soupçonner....

Madame GREMOND.

De quoi donc?

M. GREMOND.

Vous le savez bien.

Madame GREMOND.

Achevez.

M. GREMOND.

Vous avez pu me croire capable de vous trahir ;

de vous préférer une fille, d'en entretenir une, et de me précipiter dans un abîme affreux de crapule et de libertinage, qui finiroit par engloutir notre fortune et celle de nos enfans !

Madame GREMOND.

Mais, mon ami....

M. GREMOND.

Puis-je avoir de plaisirs plus vifs, plus doux, plus durables que ceux que je goûte avec vous et avec eux ? Comment avez-vous pu imaginer que je préférerois à ce bonheur si satisfaisant pour mon cœur, une société vile, basse, mercenaire ?

Madame GREMOND.

On m'avoit dit...

M. GREMOND.

M'a-t-on nommé ?

Madame GREMOND.

Non : on a seulement dit, un voisin de monsieur Bourdin, marchand comme lui.

M. GREMOND.

Mais puisqu'on ne m'a pas nommé....

Madame GREMOND.

On a dit un monsieur André, et j'ai cru que tu avois pris ce nom-là pour n'être pas connu des gens avec qui tu voulois vivre.

M. GREMOND.

Monsieur André !

Madame BOURDIN.

Ah ! ma voisine !

Madame GREMOND.

Qu'avez-vous donc?

Madame BOURDIN.

Je suis bien malheureuse!

Madame GREMOND.

Comment! pourquoi?

Madame BOURDIN.

Eh! le voilà, monsieur André!

Madame GREMOND.

Votre mari?

Madame BOURDIN.

Lui-même : c'est son nom de garçon.

Madame GREMOND.

Est-il vrai, mon voisin?

M. BOURDIN.

Ah! que trop!

Madame GREMOND.

Vous vouliez entretenir cette petite Angélique, qui étoit chez ma couturière? vous la faisiez entrer à l'Opéra, et vous lui faisiez meubler une maison à la barrière Blanche?

M. BOURDIN.

Je ne vous avouerai ma faute que pour l'abjurer: je renonce à toutes mes erreurs, et je vous prie de me faire accorder mon pardon par ma femme.

Madame GRÉMOND.

Et qui nous répondra de la sincérité de votre repentir?

M. BOURDIN.

Ma conduite à l'avenir, qui sera réglée sur votre exemple à vous, mes voisins. Je vais rendre la

maison que j'avois louée; j'en fais rapporter ici tous les meubles. Je n'irai plus à l'Opéra; je m'occuperai essentiellement de mes affaires, et je ne veux plus chercher de plaisirs que ceux que je pourrai partager avec ma femme et avec des amis tels que vous. Je serai bien sûr alors de ne pouvoir plus m'égarer.

M. GREMOND.

Ajoute à cela, mon ami, l'espoir d'avoir des enfans; c'est un bonheur dont tu n'as pas d'idée.

M. BOURDIN.

Et dont je m'éloignois chaque jour.

Madame GREMOND.

Ma voisine, vous n'êtes plus à plaindre.

Madame BOURDIN.

Non, sûrement. Une pareille épreuve est faite pour me répondre du cœur de mon mari.

M. BOURDIN.

Pour toute ma vie, ma femme.

Madame BOURDIN.

Eh bien! ne regardons plus ceci que comme un songe funeste; rien ne vaut mieux qu'un bon ménage, pour vivre exempt de remords et d'inquiétude.

M. GREMOND.

Et l'on n'est point, comme dit Voltaire:

Sans joie à table, et la nuit sans amour.

LE VOYAGE DE ROME,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Madame la Comtesse.
M. de Francueil.
M. Delagarde, lieutenant du roi, de Pontoise.
Madame Delagarde.
Mademoiselle Delagarde.
M. l'Abbé Lepot, chanoine de Pontoise.
M. le Chevalier Pecata, neveu de l'Abbé, officier de milice.
M. de Saint-Lambert.
Le Bailli de Sanois.
La Baillive.
Le Valet de chambre.

La scène est dans le salon de Sanois, chez la Comtesse, après un concert.

LE VOYAGE DE ROME,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

LA COMTESSE et sa Compagnie (*écoutant un concert*), UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

MADAME, c'est monsieur l'abbé Lepot, chanoine de Pontoise, qui voudroit bien avoir l'honneur de vous voir.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que monsieur l'abbé Lepot? Je ne le connois pas.

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame ne se rappelle pas que c'est un vieil abbé qui est sourd?

LA COMTESSE.

Ah! oui, oui. Il est insupportable! Qu'est-ce qu'il me veut?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je crois qu'il veut avoir l'honneur de voir monsieur de Lavarenne, car il m'en a beaucoup parlé.

LA COMTESSE.

Le connoît-il?

LE VALET DE CHAMBRE.

Non, Madame; il ne l'a jamais vu.

LA COMTESSE.

Il me vient une idée, qui nous amusera peut-être. Il faut qu'un autre représente mon frère. Monsieur de Francueil, voulez-vous?

M. DE FRANCUEIL.

Si cela vous amuse, je ne demande pas mieux; mais qu'est-ce que je dirai?

M. DE SAINT-LAMBERT.

Pour répondre à un sourd, vous voilà bien embarrassé! N'avez-vous pas lu l'abbé Richard, Cochin, le Voyageur Suédois?

M. DE FRANCUEIL.

Oui.

LA COMTESSE.

Hé bien! c'est cela. Parlez à tort et à travers, mais bien hardiment surtout, de ce que vous y avez vu.

M. DE SAINT-LAMBERT.

N'êtes-vous pas enthousiaste du Guide?

M. DE FRANCUEIL.

Oui; c'est un grand peintre, dont j'aime beaucoup la manière.

LA COMTESSE.

Ne raffolez-vous pas de Vernet?

M. DE FRANCUEIL.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Dites qu'il faut aller à Rome, pour voir de beaux tableaux de lui.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Que vous passeriez votre vie à regarder un Claude Lorrain.

LA COMTESSE.

Il ne faut pas qu'il oublie le cul-de-jatte qui est allé à pied de France en Italie.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Oh ! sûrement. Il faut aussi qu'il dise à l'abbé qu'il n'y a point de carrosses à Venise.

M. DE FRANCUEIL.

Mais vous me donnez là des instructions fort utiles en vérité pour rendre compte d'un voyage d'Italie.

LA COMTESSE.

Et la description du combat du taureau ?

M. DE FRANCUEIL.

Comment est-elle ? Est-ce comme ceux de Madrid ?

M. DE SAINT-LAMBERT.

Non, c'est comme ceux de Paris, à la barrière de Sèves.

M. DE FRANCUEIL.

Vous vous moquez de moi.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Non, je vous assure.

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame, ferai-je entrer monsieur l'abbé Lepot ?

LA COMTESSE.

Oui ; n'est-ce pas, monsieur de Francueil ? Vous voilà préparé.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Ah ! de reste.

M. DE FRANCUEIL.

Pas trop, au contraire.

LE VALET DE CHAMBRE.

Il y a un Monsieur avec lui.

M. DE FRANCUEIL.

Un Monsieur! qu'est-ce que c'est?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je crois que c'est son neveu.

M. DE FRANCUEIL.

Il verra bien qu'on se moque de son oncle.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ne craignez rien; car il y a plus d'un quart d'heure qu'il est à chanter, à un limaçon qu'il a trouvé, la chanson de *Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes*, espérant que le limaçon sortira de sa coquille.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Je ne crois pas que ce neveu-là vous effraie après cela.

M. DE FRANCUEIL.

Je suis rassuré. Où sont-ils?

LE VALET DE CHAMBRE.

Dans le jardin.

LA COMTESSE.

Allons, priez-les de venir.

M. DE FRANCUEIL.

Nous n'avons pas demandé à monsieur de Lavarenne s'il trouve bon que je le représente.

LA COMTESSE.

Ah! que oui.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, M. DE SAINT-LAMBERT, M. DE FRANCUEIL, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

MONSIEUR l'abbé Lepot, monsieur le chevalier Pécata.

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé, je suis charmée de vous voir.

L'ABBÉ.

Oui, je suis venu sur le soir. Vous voulez bien, madame la Comtesse, que j'aie l'honneur de vous présenter mon neveu, monsieur le chevalier Pécata, qui est officier de milice, et que je viens de chercher à Senlis.

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé Lepot, monsieur le chevalier Pécata, voulez-vous bien passer là ?

L'ABBÉ.

Je n'entends pas. Qu'est-ce qu'on dit ?

M. DE SAINT-LAMBERT.

On vous propose de vous reposer.

L'ABBÉ.

Vous aimez à m'entendre causer, vous avez bien de la bonté. Il est vrai que c'est un talent que je voudrois bien que mon neveu eût comme moi, pour le mal que je lui souhaite ; mais il parle peu, ou beaucoup.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, ne croyez pas cela; c'est que mon oncle ne m'entend pas, car je jase toute la journée comme une pie borgne.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Il faut avoir bien de l'esprit pour cela.

LE CHEVALIER.

Oh ! point du tout. Moi, je dis ce qui me vient tout de suite sans penser.

L'ABBÉ.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il dit? C'est un drôle de corps, quand il est en train. J'ai un laquais qui ne peut pas le regarder sans rire.

LE CHEVALIER.

C'est bien vrai ce que dit mon oncle. Quand je suis avec Jean Leblanc, il me divertit bien.

L'ABBÉ.

A tout cela je dis: Il faut que jeunesse se passe. Qu'est-ce qu'on dit, mon neveu?

LE CHEVALIER.

Rien, mon oncle; on écoute ce que vous dites.

L'ABBÉ.

Oui, je parle un peu vite; mais c'est que j'ai beaucoup de choses à dire. Premièrement et d'un.

LA COMTESSE.

Monsieur le Chevalier, savez-vous ce qu'il me veut, monsieur l'Abbé?

LE CHEVALIER.

Madame, il va vous le dire; il le sait bien, et je le sais bien aussi moi; mais je ne le dirai pas.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Il est charmant, monsieur le chevalier Pécata !

L'ABBÉ.

Je n'entends pas.

LA COMTESSE.

Monsieur l'Abbé, qu'est-ce que vous avez à me dire ?

L'ABBÉ.

Il vous fait rire, mon neveu, et moi aussi très souvent.

LA COMTESSE.

Je demande ce que vous avez à me dire.

L'ABBÉ.

Que je vous laisse dire ? Ah ! madame la Comtesse, assurément.

LA COMTESSE.

Je ne peux pas me faire entendre.

LE CHEVALIER.

Je m'en vais lui parler, moi. (*Il crie bien fort.*) Mon oncle, Madame demande ce que vous avez à lui dire.

L'ABBÉ.

Ah, ah ! oui, oui : c'est que je n'entendois pas.

LE CHEVALIER.

Il va vous parler à présent, Madame ; c'est un secret que j'ai, moi ; j'en fais tout ce que je veux.

L'ABBÉ.

Madame, c'est qu'on m'a dit que monsieur votre frère, monsieur de Lavarenne, étoit revenu de Rome.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur ; le voilà.

L'Abbé.

Il n'est pas là ? On m'avoit dit qu'il étoit ici ; mais cela ne fait rien.

Le Chevalier.

On vous dit que le voilà, mon oncle.

L'Abbé.

Ah, ah ! Monsieur, je suis bien votre serviteur.

Le Chevalier.

C'est qu'il est un peu sourd ; quand on y est accoutumé, ce n'est rien.

L'Abbé.

Je disois donc, Madame... Mon neveu, personne ne parle ?

Le Chevalier.

Non, mon oncle.

L'Abbé.

Que le voyage de monsieur de la Varenne lui a donné la plus grande réputation du monde à Pontoise ; on ne parle que de lui, et chacun dit : Ah ! que je voudrois bien voir quelqu'un comme cela qui vient de Rome ! Enfin, voilà qui est bien. Nous avons monsieur Delagarde, à Pontoise, qui est lieutenant de Roi, qui est un brave homme. Monsieur Delagarde a une femme qui se nomme madame Delagarde ; c'est une femme comme il n'y a point d'homme, c'est-à-dire, qu'elle a de l'esprit comme un livre.

Le Chevalier.

Oh ! il faut que cela soit bien vrai ; car mon oncle dit qu'il y a des jours que j'ai autant d'esprit qu'elle.

L'Abbé.

Qu'est-ce qu'on dit, mon neveu ?

Le Chevalier.

On ne dit rien.

L'Abbé.

On dit que c'est bien ? Tant mieux. Pour en revenir à ce que je disois...... où en étois-je ? Ah ! m'y voilà. Madame Delagarde a une fille qui est un joli sujet et un parti excellent; cela vous sait tout ce qu'on peut savoir, et même ce qu'on ne sait pas. Mon neveu est presque de même, et cela feroit deux enfans qui se conviendroient bien ; mais nous craignons une chose.

Le Chevalier.

Oui, nous craignons une chose; c'est ce que je ne voulois pas dire.

L'Abbé.

Je n'entends pas. Voilà donc ce que je dis... Ah! c'est que j'oubliois de vous dire que monsieur, madame et mademoiselle Delagarde doivent venir aujourd'hui pour voir monsieur de Lavarenne, sur la réputation que lui a faite son voyage de Rome. Moi qui vois un peu plus loin que mon nez, j'ai pensé que madame Delagarde pourroit bien avoir envie de monsieur Delavarenne pour sa fille ; car il faut tout considérer dans cette affaire-ci.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Vous voyez très bien, monsieur l'Abbé.

L'Abbé.

Comment ! je ne sais ni A ni B ?

Le Chevalier.

On ne dit pas cela, au contraire.

L'Abbé.

Ah ! c'est différent ! prenez que je n'aie rien dit. Voici donc la grâce que je viens demander à madame la Comtesse ; c'est une petite ruse que j'ai inventée.

La Comtesse.

Expliquez-vous.

L'Abbé.

Je suis fou ? Ah ! pas si fou ; écoutez, écoutez. Je voudrois, comme les Lagârde ne connoissent pas mon neveu, que monsieur Delavarenne lui permît de passer pour lui ; il répondra bien, car il sait sa géographie sur le bout de son doigt. Monsieur et Madame le permettent-ils ?

M. DE FRANCUEIL.

Pour moi, je ne demande pas mieux.

L'Abbé.

Il vous paroît trop vieux ? il n'a pas vingt-six ans.

Le Chevalier.

Il dit qu'il y consent.

L'Abbé.

Il n'y a pas de bon sens : mais je ne sais pourquoi, et je suis très fâché qu'on me dise de ces choses-là. Allons, mon neveu, allons-nous-en, allons-nous-en. (*Il se lève.*)

Le Chevalier.

Non, non, vous vous emportez là sans savoir pourquoi.

L'Abbé.

On ne veut pas de toi ? mais...

Le Chevalier.

Je vous dis que si ; laissez-moi faire.

L'ABBÉ.

Je dois me taire? qu'est-ce que cela veut dire?

LE CHEVALIER (*criant.*)

Qu'on fera tout ce que vous voudrez.

L'ABBÉ.

Ah! c'est bon; il ne faut donc pas disputer: songe à bien jouer ton rôle.

LE CHEVALIER.

Oui, oui.

SCÈNE III.

M. DELAGARDE, Madame DELAGARDE, Mademoiselle DELAGARDE, M. DE FRANCUEIL, LA COMTESSE, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, M. DE SAINT-LAMBERT, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

MONSIEUR, madame et mademoiselle Delagarde.

LA COMTESSE.

Mais je ne les connois point.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Qu'est-ce que cela fait?

Madame DELAGARDE.

Madame la comtesse sera sans doute surprise de nous voir franchir ainsi de plein saut la barrière des usages, en nous présentant nous-mêmes à elle; mais l'aimant du mérite de monsieur son frère a le pouvoir, ainsi que la voix d'Orphée, d'attirer près de lui jusqu'aux habitans de Pontoise, ainsi que leurs chevaux; oui, nous avons retardé nos foins pour vous rendre hommage, et sans différer.

LA COMTESSE.

Madame vous avez bien de la bonté de prendre tant de peine: je voudrois pour répondre, ainsi que mon frère...

Madame DELAGARDE.

Madame, vous pouvez d'autant mieux répondre, que votre mérite a payé d'avance; et monsieur et mademoiselle Delagarde savent là-dessus ce que je leur ai dit.

Mademoiselle DELAGARDE.

Oui, ma chère mère, depuis huit jours, attendoit un beau jour sans nuage, pour vous exprimer mieux la pureté de nos sentimens.

M. DELAGARDE.

Oui, elle disoit tous les matins... comme cela quand on se lève.... vous savez bien..... parce que l'air... Enfin on voit s'il pleuvra ou non.

LA COMTESSE.

Si vous voulez bien prendre la peine de vous reposer, vous avez là des siéges, Madame.

Madame DELAGARDE.

Mon chat, prenez ce fauteuil-là, vous serez mieux.

Mademoiselle DELAGARDE.

Oui, petit papa, je vous en prie.

M. DELAGARDE.

Mais moi je prends tout, cela m'est égal; c'est-à-dire qu'il ne faut pas..... c'est comme qui diroit..... voilà placé. (*Il s'assied.*)

Madame DELAGARDE.

Madame la Comtesse, oserai-je vous demander où est Monsieur votre frère, je n'ai pas le bon-

heur d'avoir empreint encore mon imagination de ses traits.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Madame, le voici. (*Montrant le Chevalier.*)

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'ai franchi Rome et tous ses obstacles pour arriver jusqu'à Mademoiselle votre fille, et à Monsieur le lieutenant de Roi.

Madame DELAGARDE.

Monsieur, vous avez fait là un grand saut, de l'Italie jusqu'ici; et c'est un beau voyage.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'on dit ?

Madame DELAGARDE.

Ah! monsieur l'abbé Lepot est ici? Il n'est pas sourd au bruit du mérite.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Madame, voilà ce qu'on appelle de l'esprit.

LE CHEVALIER.

C'est bien vrai ; Madame nous conte cela comme en revenant de Pontoise.

Madame DELAGARDE.

Je répondrai à tout cela : dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es; mais si monsieur de Lavarenne me permettoit de lui faire quelques questions sur son voyage, je me parerois des plumes que dans sa mue il voudroit bien laisser tomber à terre.

Mademoiselle DELAGARDE.

Comme celles que je ramasse de notre perroquet, ma chère mère ?

Madame DELAGARDE.

Oui, ma fille : Monsieur, vous avez vu le Tibre à Rome?

Le Chevalier.

Le Tibre, Madame?... Non, il étoit aller dîner en ville à la campagne.

Madame DELAGARDE.

Comment! vous plaisantez, Monsieur.

M. DELAGARDE.

Pourquoi voulez-vous qu'il plaisante? Savez-vous bien que j'ai été en Italie aussi, moi... Et vous croyez parce que ce n'est pas... Dans tous les pays enfin on dîne.

Madame DELAGARDE.

Mais, la poule, je ne dispute pas cela. Monsieur, dites-moi un peu, vous avez vu l'église de Saint-Pierre?

Le Chevalier.

Bon, Madame, c'est un conte que l'on fait toujours; il n'y a point d'église de cinq pierres nulle part.

Madame DELAGARDE.

Il y en a une à Rome; vous savez bien qu'on dit Saint-Pierre de Rome.

Le Chevalier.

Oui, on dit Saint-Pierre de Rome; mais il n'y a point d'église de cinq pierres, quand même elle seroit taillée dans le roc. Je l'avois cru comme vous, mais on ne m'y a pas attrapé deux fois.

Madame DELAGARDE.

Ah! pour cela, Monsieur, vous avez un esprit vitrifié, il est transparent comme un cristal, et il

brille comme un diamant. Mais, Monsieur, ne vous êtes-vous pas trouvé bien heureux de voir comme cela la capitale du monde où il y a eu tant de grands hommes?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, et je crois que c'est de là que viennent les Patagons, en ligne directe.

Madame DELAGARDE.

Vous croyez que les Patagons étoient autrefois des Romains?

LE CHEVALIER.

Je n'en doute pas, Madame.

Madame DELAGARDE.

Mais c'est que cela me paroît difficile à prouver.

M. DELAGARDE.

Bon! vous doutez de tout; avec votre esprit, vous êtes comme votre fille. Si vous aviez été dans le pays, il n'y a pas à dire le contraire pour mille raisons, parce que tenez, ce n'est pas pour parler, car cela ne me fait rien du tout; mais je prouve, moi, voyez-vous; je dis: les édifices sont plus grands qu'ailleurs, donc les hommes étoient plus grands, et monsieur de Lavarenne a plus d'esprit que vous.

L'ABBÉ.

Je n'entends rien.

LE CHEVALIER.

Monsieur le lieutenant de Roi est bien honnête, et l'on doit bien regretter qu'il n'ait pas été du temps des Romains; il en auroit été sûrement un.

M. DELAGARDE.

Moi, non; j'aurois voulu être Français, parce que

quelque chose qu'on vous dise... il n'y a pas à aller par quatre chemins à moins que d'être de tous les pays; comme Monsieur, par exemple, qui voyage partout, et c'est comme cela qu'on peut être un homme ou un prophète, n'étant pas souvent dans son pays. Voilà mon avis à moi.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'on dit?

Madame DELAGARDE.

Mon ami, vous avez bien de l'esprit au moins: votre fille tient de vous. Monsieur de Lavarenne, vous avez vu le mont Cenis?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je ne le connois pas.

Madame DELAGARDE.

Comment! est-il possible? Il me semble pourtant qu'en Italie on le voit toujours quand on y va, ou du moins quand on en revient.

LE CHEVALIER.

C'est vrai; on m'avoit promis de me le faire voir à mon retour.

Madame DELAGARDE.

Et qui vous en a empêché?

LE CHEVALIER.

C'est que je n'ai pas eu le temps d'aller à la comédie Italienne.

Madame DELAGARDE.

Pour voir le mont Cenis?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est lui qui a fait, *On ne s'avise jamais de tout*, et j'aime fort la musique, moi.

Madame DELAGARDE.

J'en suis bien aise. Et quelle est la musique qui vous a fait le plus de plaisir en Italie?

LE CHEVALIER.

Madame, c'est celle des tambours de basque, et puis le carillon de la Samaritaine.

Madame DELAGARDE.

Est-ce qu'il y a une Samaritaine à Rome?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, tous les dimanches.

L'ABBÉ.

Je n'entends rien.

Mademoiselle DELAGARDE.

Monsieur, avez-vous vu le Pape à Rome?

LE CHEVALIER.

Oh! Mademoiselle, je le voyois tous les jours plus de cent fois.

Mademoiselle DELAGARDE.

C'est bien heureux! Et vous avez baisé sa mule?

LE CHEVALIER.

Toutes les fois que je la rencontrois, je l'embrassois et je montois dessus. Nous étions les meilleurs amis du monde; le Pape étoit bien aise de me la prêter, parce qu'elle est un peu rétive: mais il falloit voir comme je la faisois aller!

Madame DELAGARDE.

Je croyois, moi, que cette mule étoit une pantoufle.

LE CHEVALIER.

Je l'ai cru aussi, jusqu'à ce que j'aie vu le contraire.

Madame DELAGARDE.

Ecoutez-moi.

Ah, que l'amour
Est chose jolie!

Mademoiselle DELAGARDE.

Hum, hum, hum. (*Elle chante.*)

Qu'un amateur
Qui revient de Rome,
A de bonheur!
Ah! c'est un homme,
Ah! c'est un homme
Qui charme le cœur.

Le Chevalier.

Mademoiselle, je ne mérite pas qu'une si belle voix que la vôtre emploie son esprit à chanter mon voyage.

L'Abbé.

Est-ce qu'on ne chante plus?

Madame DELAGARDE.

Monsieur, vous méritez cent fois davantage: un homme d'esprit comme vous doit tout espérer.

Le Chevalier.

Je voudrois bien jeter, comme on dit, des pierres dans votre jardin, qui pussent retomber dans le mien.

Mademoiselle DELAGARDE.

Ah! ma chère mère, c'est peut-être là ce que vous vouliez dire tous ces jours-ci.

Madame DELAGARDE.

Je ne m'en souviens pas.

M. DELAGARDE.

Pour une femme d'esprit, en vérité... cela va tout de suite... Moi qui, vous savez bien... je vais toujours au fait. Voilà ma fille, je suis son père, vous êtes sa mère... tout cela est vrai, nous n'avons que cette enfant-là... Hé bien! il faudra la marier; il faut donc trouver un gendre : pourquoi ne prendrions-nous pas celui-ci, puisqu'il nous convient? Nous autres militaires nous expédions les affaires. Qu'en dites-vous monsieur de Lavarenne?

LE CHEVALIER.

Monsieur, c'est bien de l'honneur que vous me faites, et je suis trop heureux que vous m'ayez trouvé assez d'esprit pour vouloir de moi.

Madame DELAGARDE.

Et madame la Comtesse y consent-elle? Son agrément est le couvre-chef du bonheur.

LA COMTESSE.

Oui, Madame, j'y consens de tout mon cœur, puisque cela vous convient.

L'ABBÉ.

Je n'entends rien.

LE CHEVALIER.

On consent à mon mariage.

L'ABBÉ.

On vous souhaite un bon voyage : tant pis.

LE CHEVALIER.

Non, non.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'on dit?

LE CHEVALIER (*criant.*)

Que l'on consent à mon mariage.

L'Abbé.

Ah ! fort bien, fort bien.

M. DELAGARDE.

Eh bien ! il faudroit faire venir un notaire, parce que pendant que dans le moment on est convenu, on dit... Mais n'en est-ce pas là un qui entre ?

La Comtesse.

Non ; c'est monsieur le bailli et madame la baillive de Sanois.

SCÈNE IV et dernière.

Les Précédens, le Bailli, la Baillive.

Le Bailli (*s'adressant à M. de Lavarenne.*)

Permettez, Monsieur, que donnant l'essor à des sentimens trop long-temps comprimés, je vous témoigne l'inexprimable joie que votre heureux retour fait naître dans le village dont je suis en ce moment auprès de vous le représentant et l'organe. Tous les cœurs, Monsieur, suivoient vos traces : ils ont franchi les Alpes avec vous ; avec vous, ils ont parcouru l'Italie ; et lorsqu'abandonnant cette terre trop fortunée, vous avez enfin repris le chemin de votre patrie, ils auroient voulu, *ut ità dicam*, presser la vitesse de vos coursiers ; et s'attelant eux-mêmes à votre char.....

Madame DELAGARDE (*l'interrompant.*)

Mais, monsieur le Bailli, à qui donc adressez-vous votre compliment ?

LE BAILLI.

A monsieur de Lavarenne, Madame.

Madame DELAGARDE.

Mais, le voici.

LA BAILLIVE.

Non, Madame, ce n'est pas lui, nous le connoissons bien.

Madame DELAGARDE.

Quoi! ce Monsieur-là n'est pas monsieur de Lavarenne, frère de madame la Comtesse?

M. DEFRANCUEIL.

Non, Madame; c'est monsieur le chevalier Pécata, officier de milice, qui avoit le dessein de vous plaire et à toute votre famille, et qui a demandé la permission à madame la Comtesse de prendre ce nom-là pour y réussir.

Madame DELAGARDE.

Mais il a donc été à Rome aussi?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je n'ai jamais été que de Paris à Senlis et à Sanois.

Madame DELAGARDE.

Monsieur, vous êtes un furieux esprit de parler comme cela sans savoir.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Madame, qu'il ne faut pas être tout-à-fait bête; aussi je tiens bien de mon oncle.

Madame DELAGARDE.

Et quel est votre oncle, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Monsieur l'abbé Lepot, Madame.

Madame DELAGARDE.

Quoi, vous êtes neveu de monsieur l'Abbé ?

M. DELAGARDE.

Monsieur l'abbé Lepot est votre oncle ?

Le Chevalier.

Oui, Monsieur, oui, Madame.

L'Abbé.

Qu'est-ce qu'on dit ?

Le Chevalier (*criant.*)

Que vous êtes mon oncle.

L'Abbé.

Il ne faut pas dire cela.

Le Chevalier.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

Madame DELAGARDE.

Et vous aimez notre fille ?

Le Chevalier.

Ah ! Madame, je serois trop heureux de l'épouser.

Madame DELAGARDE.

Et vous, Mademoiselle, aimeriez-vous Monsieur ?

Mademoiselle DELAGARDE.

Ah ! ma chère mère, tout comme un autre.

L'Abbé.

Je n'entends rien.

M. DELAGARDE (*à l'Abbé.*)

Monsieur l'Abbé, si vous voulez nous donner votre neveu, nous serons enchantés.

L'Abbé.

Mon neveu n'a pas de quoi se vanter ?

Le Chevalier.

On ne dit pas cela, mon oncle.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'on dit ?

LE CHEVALIER (*criant.*)

Qu'on veut bien de moi.

L'ABBÉ.

Ah! tant mieux, tant mieux.

M. DELAGARDE.

Oui, oui; c'est une affaire qui.... vous comprenez. Dans un cas pareil, le plus court chemin est le meilleur, parce qu'il n'y avoit que faire..... Mais ce qui est fait est fait... N'en parlons plus que pour l'achever.

L'ABBÉ.

Je n'entends rien.

LE CHEVALIER (*criant.*)

Tout est fini.

L'ABBÉ.

Allons, c'est bon. Tu vois que j'ai bien de l'esprit d'avoir imaginé ce moyen-là.

LES TROIS MILLE LOUIS,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE FRANMONT, financier.
Madame DE FRANMONT.
Mademoiselle DE FRANMONT.
La comtesse DE NORTY.
Le duc D'ABLY.
Le chevalier DE SAINT-ILDE.
L'abbé DIÈZE, musicien.
DUMONT, valet de chambre de Madame DE FRANMONT.
UN LAQUAIS.

La scène est chez Madame de Franmont.

LES TROIS MILLE LOUIS,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

LE DUC, L'ABBÉ.

LE DUC.

AH ! c'est vous, l'abbé Dièze, vous sortez de chez madame de Franmont ?

L'ABBÉ.

Oui, monsieur le Duc ; je viens de lui donner une leçon de harpe.

LE DUC.

C'est un talent délicieux que le vôtre ! vous êtes répandu également dans la bonne compagnie et dans la mauvaise.

L'ABBÉ.

Nous sommes à peu près en cela comme les grands seigneurs. N'est-ce pas, monsieur le Duc ?

LE DUC.

A propos, l'Abbé, j'ai à vous parler. Mais madame de Franmont ne va-t-elle pas venir ?

L'ABBÉ.

Non : elle m'a chargé de vous dire qu'elle ne pouvoit pas vous voir, mais qu'elle comptoit que vous passeriez la soirée ici.

LE DUC.

Je ne sais pas encore ce que je ferai : parlons un peu de nos affaires.

L'ABBÉ.

Mais, vraiment, j'ai bien des choses à vous dire, et je comptois aller demain matin chez vous, monsieur le Duc.

LE DUC.

Dites-les-moi ici.

L'ABBÉ.

Volontiers ; parlons bas. Je sais de monsieur de Franmont lui-même, qu'il travaille à vous enlever mademoiselle Apolline.

LE DUC.

Je sais cela ; mais il ne l'aura pas.

L'ABBÉ.

Comptez-vous qu'elle vous aime assez pour ?...

LE DUC.

Oui, je crois qu'elle m'aime réellement ; elle a une façon de penser au-dessus des femmes de son état, et l'on ne sait pas assez ce qu'elle vaut : ainsi, ce n'est pas elle que je crains, mais tout ce qui l'entoure, les mauvais conseils... Vous entendez, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oui, oui, des gens qui lui répètent sans cesse que ce n'est pas une passion qu'elle doit avoir, mais beaucoup d'argent.

LE DUC.

Voilà le fait. J'ai imaginé un moyen assez plaisant pour empêcher Franmont de réussir.

L'ABBÉ.

Sans argent ?

LE DUC.

Au contraire.

L'ABBÉ.

Et comment ferez-vous pour en avoir ?

LE DUC.

C'est là ce qui rend mon projet unique.

L'ABBÉ.

Epouseriez-vous madame la comtesse de Norty ? Il y a long-temps qu'elle le désire.

LE DUC.

Je le sais bien ; mais je ne puis m'y déterminer.

L'ABBÉ.

Elle est fort riche pourtant.

LE DUC.

Non, non, pas assez à présent : et puis elle veut être trop aimée, elle est jalouse...

L'ABBÉ.

Ce n'est pas là ce qu'il vous faut.

LE DUC.

Aussi je ne l'épouserai tout au plus que quand je n'aurai plus de ressources. Mon cher abbé, il faut que vous me fassiez un plaisir, et il n'y a pas un moment à perdre.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DUC.

C'est de dire à mademoiselle Apolline... Mais non, je vais y aller moi-même; je la conjurerai de ne point prendre d'engagement avec Franmont, qu'elle n'ait de mes nouvelles. J'y cours, je ne veux pas perdre un instant.

SCÈNE II.

M. DE FRANMONT, L'ABBÉ.

M. DE FRANMONT.

L'ABBÉ, que faites-vous donc ici?

L'ABBÉ.

Je sors de chez madame de Franmont.

M. DE FRANMONT.

On m'avoit dit que le Duc étoit chez elle.

L'ABBÉ.

Il ne l'a pas vue, et il doit revenir.

M. DE FRANMONT.

Je suis fâché qu'il soit sorti, j'ai à lui parler : il m'est venu une très bonne idée pour l'engager à me céder mademoiselle Apolline.

L'ABBÉ.

Il faut vous presser, et si vous faites bien, vous lui enverrez, pendant qu'elle sera à l'Opéra, un petit présent de mille louis; une annonce aussi magnifique l'engagera facilement à vous préférer au Duc, qui n'a pas le sou, et beaucoup de créanciers.

M. DE FRANMONT.

Eh bien! faites-moi le plaisir de lui dire que vous avez pénétré que c'étoit mon intention; et, comme vous dites, pendant qu'elle sera à l'Opéra, j'irai porter mes mille louis à sa mère, qui me paroît être déjà fort dans mes intérêts.

L'ABBÉ.

Je vais y aller de ce pas.

M. DE FRANMONT.

Je vous en serai obligé, l'Abbé. Vous sentez bien que nous irons souvent souper ensemble chez elle, si tout cela s'arrange.

L'ABBÉ.

Cela s'arrangera, n'en soyez pas inquiet, je vous en réponds. Je ne perds pas un moment; mais soyez exact.

M. DE FRANMONT.

Parbleu, je n'ai garde d'y manquer. J'entends ma femme, elle pourroit vous retenir, allez-vous-en.

SCÈNE III.

M. DE FRANMONT, Madame DE FRANMONT.

Madame DE FRANMONT.

MONSIEUR, je suis bien aise de vous trouver.

M. DE FRANMONT.

Cela n'est pas difficile, je crois.

Madame DE FRANMONT.

Je dis de vous trouver seul; il me semble que cela est assez rare, puisque je ne vous vois jamais que quand il y a du monde chez moi.

M. DE FRANMONT.

Voilà comme vous êtes injuste, car j'allois vous voir.

Madame DE FRANMONT.

Je ne me plaindrai pas si c'est pour me donner ce que je vous demande depuis trois mois.

M. DE FRANMONT.

Quoi donc ?

Madame DE FRANMONT.

Vous faites semblant de l'avoir oublié; je vous avoue que je ne sais plus comment faire, et que je me suis déterminée à vous envoyer les marchands.

M. DE FRANMONT.

Mais il me semble qu'on vous a donné de l'argent il n'y a pas long-temps...

Madame DE FRANMONT.

Eh non, Monsieur, vous le savez bien; je dois pour moi, pour ma fille, ses maîtres, et toutes les dépenses qu'une jeune personne.... Enfin, Monsieur, je n'ai que faire de vous redire ce que je vous ai dit déjà cent fois.

M. DE FRANMONT.

Mais, Madame, s'il vous est fort aisé de gronder, il n'est pas si aisé de faire ce que vous voulez.

Madame DE FRANMONT.

Eh bien ! donnez-moi seulement deux mille écus.

M. DE FRANMONT.

Cela ne se peut pas.

Madame DE FRANMONT.

Il est impossible, avec le revenu que vous avez, qu'il n'y ait pas de la mauvaise volonté de votre part.

M. DE FRANMONT.

Vous croyez donc que les affaires produisent toujours autant qu'on le dit.

Madame DE FRANMONT.

Vos dépenses le prouvent. Au reste, Monsieur, je ne vous en parlerai plus : mariez votre fille, cela est aisé avec le bien qu'elle aura, et nous n'aurons plus de ces querelles qui en vérité devroient vous faire rougir, et que vous pourriez éviter.

M. DE FRANMONT.

Je marierai ma fille, ne vous inquiétez pas.

Madame DE FRANMONT.

Je ne m'inquiète pas; je sais combien vous êtes raisonnable quand vous le voulez, et c'est ce qui me fait espérer que le parti que j'ai à vous proposer vous conviendra.

M. DE FRANMONT.

Si c'est un homme titré, j'écouterai volontiers vos propositions: il restera ensuite à examiner cependant.....

Madame DE FRANMONT.

Non, Monsieur, ce n'est point un homme titré.

M. DE FRANMONT.

En ce cas.....

Madame DE FRANMONT.

C'est un homme de qualité, un très bon sujet, qui a un régiment.

M. DE FRANMONT.

Oh! mais des gens de qualité, des colonels, on m'en jette à la tête tous les jours; il n'y a rien de si commun quand on a une fille riche à marier.

Madame DE FRANMONT.

Vous connoissez celui-ci.

M. DE FRANMONT.

Et tous ces Messieurs-là, avec leur qualité, n'ont rien.

Madame DE FRANMONT.

Celui-ci a trente mille livres de rente.

M. DE FRANMONT.

Mais il n'est pas titré ?

Madame DE FRANMONT.

Non; mais.....

M. DE FRANMONT.

Je n'en veux pas entendre parler.

Madame DE FRANMONT.

Vous aimeriez peut-être mieux.....

M. DE FRANMONT.

Un homme titré, je vous l'ai dit.

Madame DE FRANMONT.

C'est être bien déraisonnable!

M. DE FRANMONT.

Vous voyez bien que c'est vous qui l'êtes; vous dites toute la journée à votre fille que vous l'aimez, et vous ne voulez pas la bien marier.

Madame DE FRANMONT.

Le titre fera-t-il qu'elle sera heureuse?

M. DE FRANMONT.

Eh! je vous le demande? Ce n'est donc rien que d'être une grande dame? Vous ne faites pas de cas de la considération dont on jouit dans le monde, apparemment?

Madame DE FRANMONT.

La considération ne fait pas le bonheur.

M. DE FRANMONT.

Ah, ah ! et où avez-vous vu cela ? Mais je ne veux pas disputer davantage ; ma fille n'épousera jamais qu'un homme titré : voilà mon dernier mot.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

Mad. DE FRANMONT, Mlle DE FRANMONT.

Madame DE FRANMONT.

Quel entêtement !

Mademoiselle DE FRANMONT.

Eh bien ! ma chère maman..... Mais, que vois-je? Est-ce que mon père ne voudroit pas consentir?....

Madame DE FRANMONT.

Il n'est que trop vrai.

Mademoiselle DE FRANMONT.

Que peut-il avoir à reprocher au Chevalier?

Madame DE FRANMONT.

Je ne l'ai pas seulement nommé.

Mademoiselle DE FRANMONT.

Je ne comprends pas...

Madame DE FRANMONT.

Le voici.

SCÈNE V.

Mad. DE FRANMONT, Mlle DE FRANMONT, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MADEMOISELLE, dans quel état je vous trouve! Madame, expliquez-moi donc.....

Mademoiselle DE FRANMONT.

Monsieur le Chevalier..... mon père..... je ne puis vous dire.....

LE CHEVALIER.

Quoi! me refuseroit-il?

Madame DE FRANMONT.

Ce n'est point vous précisément qu'il refuse : il ignore le nom de celui que je voulois lui proposer.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

Madame DE FRANMONT.

Il m'a assuré que ma fille n'épouseroit jamais qu'un homme titré.

LE CHEVALIER.

Quoi!...

Madame DE FRANMONT.

J'ai été d'autant plus surprise de cette résolution, que jusqu'à ce moment je ne lui avois jamais soupçonné de projet pareil.

Mademoiselle DE FRANMONT.

Vous voyez bien que nous n'avons plus d'espoir.

LE CHEVALIER (*rêvant.*)

Nous n'avons plus d'espoir?

Mademoiselle DE FRANMONT.

Ah! tout est perdu pour nous.

LE CHEVALIER.

Attendez, Mademoiselle. Madame, donnez-moi votre parole de ne consentir à rien que je ne sois de retour.

Mademoiselle DE FRANMONT.

Comment?

LE CHEVALIER.

Le ciel m'inspire un moyen.

Mademoiselle DE FRANMONT.

Achevez donc.

LE CHEVALIER.

Je n'ose me flatter..... mais les services de mon oncle peuvent me faire espérer que j'aurai la promesse.....

Madame DE FRANMONT.

Je vous entends : ne perdez pas de temps, courez chez lui.

LE CHEVALIER.

J'y vole. (*Il sort.*)

Mademoiselle DE FRANMONT.

O ciel! secondez-nous.

Madame DE FRANMONT.

J'entends quelqu'un. Ma fille, rentrez chez vous; j'irai vous retrouver dès que je serai libre.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, Madame DE FRANMONT, DUMONT.

DUMONT.

MADAME la comtesse de Norty.

Madame DE FRANMONT.

Madame, il y a bien long-temps que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

LA COMTESSE.

C'est que j'ai eu beaucoup de choses qui m'ont tracassée; et je viens vous prier d'engager monsieur de Franmont à me faire un très grand plaisir.

Madame DE FRANMONT.

J'ai fort peu de crédit auprès de lui.

LA COMTESSE.

Je vais vous dire ce que c'est : vous n'ignorez pas que j'aime le duc d'Ably, et que je compte l'épouser. Ainsi, je regarde déjà ses affaires comme les miennes propres; mais sa manière d'aimer est très délicate: il veut me cacher les inquiétudes que lui donne un procès considérable, et son chagrin m'afflige réellement; je sens qu'il a besoin de secours, et secourir ce que l'on aime est une jouissance délicieuse. Je suis persuadée qu'avec mille louis son embarras cesseroit. Si mes affaires étoient terminées, je les aurois de reste; mais...

Madame DE FRANMONT.

Et vous voudriez que monsieur de Franmont vous les prêtât ?

LA COMTESSE.

Oui, Madame; voilà de quoi je désirerois que vous voulussiez bien lui parler.

Madame DE FRANMONT.

Je ne doute pas qu'il ne vous fasse ce plaisir.

LA COMTESSE.

Vous croyez ?

Madame DE FRANMONT.

Il aime à obliger les gens de qualité, et vous pouvez lui en parler vous-même, Madame.

LA COMTESSE.

Ah! vous êtes délicieuse. Vous sentez bien que je ne lui confierai point l'emploi que je veux faire de cet argent; il ne le croiroit pas: les hommes ne nous supposent pas assez capables d'amitié, pour avoir des procédés de ce genre.

Madame DE FRANMONT.

Vous avez bien raison, Madame; ils n'estiment et n'aiment qu'eux.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, Madame DE FRANMONT, LE DUC, DUMONT.

DUMONT.

MONSIEUR le duc d'Ably.

Madame DE FRANMONT.

Ma fille ne se porte pas bien; permettez que je vous laisse un moment.

LA COMTESSE.

Qu'a-t-elle donc?

Madame DE FRANMONT.

Ce n'est presque rien. Je reviens dans l'instant.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE DUC.

LA COMTESSE.

PAR quel hasard vous trouvé-je enfin?

LE DUC.

Ce n'est point un hasard; j'ai su que vous étiez ici, et je viens vous y chercher.

LA COMTESSE.

Quand vous ne venez pas chez moi. Mais je suis bien loin de vous faire des reproches: j'ai deviné ce qui vous occupe...

LE DUC.

Quoi donc, Madame?

LA COMTESSE.

Je vous ai pénétré, vous dis-je.

LE DUC.

Je ne devine pas...

LA COMTESSE.

Votre délicatesse vous fait me cacher l'embarras où vous êtes depuis quelques jours.

LE DUC.

Moi ?

LA COMTESSE.

Oui ; et vous voyez bien qu'il augmente dans ce moment-ci ; mais rassurez-vous, si je fais une indiscrétion, ce n'est que pour vous tirer de peine, et dans peu j'espère y réussir.

LE DUC (*à part.*)

Me persifleroit-elle ?

LA COMTESSE.

Vous êtes tout troublé ; voilà un beau mystère que vous me faisiezlà ! convenez-en.

LE DUC.

Je vous dis en honneur...

LA COMTESSE.

J'attends monsieur de Franmont : ne parlons de rien devant lui ; mais venez chez moi en sortant d'ici.

LE DUC.

Comme vous voudrez, Madame.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE DUC, Madame DE FRANMONT.

Madame DE FRANMONT.

JE vous demande bien pardon, madame la Comtesse. Monsieur le Duc, j'ai été désespérée tantôt de ne pouvoir pas vous recevoir. L'Abbé vous a-t-il dit ?...

LE DUC.

Oui, Madame.

Madame DE FRANMONT.

Eh bien ?

LE DUC.

Je ferai ce que je pourrai pour me dégager, je vous en réponds.

Madame DE FRANMONT.

Madame la Comtesse viendra, et ce seroit très mal fait à vous de nous manquer de parole.

LE DUC.

C'est un reproche de ce que cela m'est arrivé plusieurs fois, sans doute ?

Madame DE FRANMONT.

Non, vraiment.

LE DUC.

Vous n'ignorez pas combien nous sommes contrariés nous autres : des voyages, des... Ah ! voilà monsieur de Franmont.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE DUC, Madame DE FRANMONT, M. DE FRANMONT.

M. DE FRANMONT.

MADAME la Comtesse, on m'a dit que vous m'aviez fait l'honneur de me demander.

LA COMTESSE.

Sûrement, car vous ne venez plus me voir ; il faut bien que je vous vienne chercher.

LE DUC.

Voilà comme il est, monsieur de Franmont; tout le monde se l'arrache.

M. DE FRANMONT.

C'est que j'ai été à la campagne.

LE DUC.

Je parie que c'est à Moulinval?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que Moulinval?

LE DUC.

C'est la terre du marquis de Valisier, que monsieur de Franmont a achetée.

LA COMTESSE.

Ah! je sais ce que c'est.

LE DUC.

Monsieur de Franmont, vous y avez fait travailler?

M. DE FRANMONT.

J'y ai un peu bâti; cela me coûte cher.

LE DUC.

Un peu bâti! mais vous avez tout renversé, à ce qu'on m'a dit.

M. DE FRANMONT.

Oui, monsieur le Duc, parce que la cascade n'étoit pas vis-à-vis du château.

LA COMTESSE.

Quoi! vous avez une cascade, monsieur de Franmont?

M. DE FRANMONT.

Oui, Madame.

LE DUC.

Bon! il y a cinq ou six rivières: n'est-ce pas?

M. DE FRANMONT.

Oui, monsieur le Duc; mais il n'y en a qu'une qui passe par la cascade, celle du Val.

LE DUC.

Et les moulins?

M. DE FRANMONT.

Je les ai tous détruits.

LE DUC.

Peste! cela diminue le revenu, monsieur de Franmont.

M. DE FRANMONT.

Un peu.

LA COMTESSE.

J'en suis fâchée, moi, monsieur le Duc; j'aime les moulins à vent.

LE DUC.

Mais sur une rivière ce sont des moulins à eau. Voilà bien comme sont les femmes.

LA COMTESSE.

Ah! oui, cela est vrai; c'est que... Et combien cela vous coûte-t-il, monsieur de Franmont?

M. DE FRANMONT.

Mais, Madame, environ treize cent onze mille cinq cent soixante livres; je ne peux pas vous dire bien au juste.

LA COMTESSE (*à M. De Franmont.*)

A propos, j'ai à vous parler. (*Elle lui parle bas.*)

LE DUC (*à Madame de Franmont.*)

Aimez-vous Moulinval, Madame?

Madame DE FRANMONT.

Non, vraiment, je n'y vais jamais.

LE DUC.

Comment donc! mais c'est un lieu superbe.

Madame DE FRANMONT.

Superbe, tant que vous voudrez; mais on y est mangé des cousins.

LE DUC.

Vous avez raison, cela est très incommode.

Madame DE FRANMONT.

Et puis, cela est à trente-cinq lieues de Paris.

LE DUC.

Ah! il est vrai que pour une femme, c'est une journée un peu rude.

LA COMTESSE (*à M. De Franmont.*)

Je suis bien aise de ce que vous me dites là.

M. DE FRANMONT.

Comptez, Madame, que la préférence me flatte infiniment; avant une heure cela sera chez vous.

LA COMTESSE.

Vous êtes le plus honnête du monde. Allons je m'enfuis. Je reviendrai. Eh bien, Madame, qu'est-ce que vous voulez faire? Mademoiselle votre fille peut avoir besoin de vous. Monsieur de Franmont aussi; laissez-moi donc aller.

(*Elle sort; madame de Franmont rentre chez elle.*)

SCÈNE XI.

LE DUC, M. DE FRANMONT.

M. DE FRANMONT.

Vous ne vous en allez pas, monsieur le Duc?

LE DUC.

Non, vraiment ; j'ai une grande affaire à vous..:

M. DE FRANMONT.

Et moi de même.

LE DUC.

Tant mieux. Si vous avez besoin que je m'emploie pour vous, mon cher Franmont, vous n'avez qu'à dire.

M. DE FRANMONT.

Non, non ; c'est une proposition que... Mais, dites-moi votre affaire.

LE DUC.

Je vous dois déjà un peu, et je me trouve dans le plus grand embarras : des coquins de créanciers me persécutent pour une misère...

M. DE FRANMONT.

De quoi s'agit-il ?

LE DUC.

De mille louis.

M. DE FRANMONT.

Vous les aurez sur-le-champ.

LE DUC.

Vous êtes un homme divin ! Voilà ce qu'on appelle un ami.

M. DE FRANMONT.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler. Voici à présent ce que j'ai à vous proposer. A tout autre qu'à vous, ceci pourroit paroître un peu extraordinaire.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est ?

M. DE FRANMONT.

Je dis, vous et moi nous sommes trop au-dessus des préjugés pour que....

LE DUC.

Parlez donc.

M. DE FRANMONT.

Vous avez mademoiselle Apolline.

LE DUC.

Oui.

M. DE FRANMONT.

Eh bien! j'en suis fou, puisqu'il faut vous le dire.

LE DUC.

Et vous voulez que je vous la cède? Voilà ce que je ne saurois faire, mon ami, et j'en suis très fâché.

M. DE FRANMONT.

Ecoutez-moi : vous avez un beau nom, vous êtes un grand seigneur; mais avec votre nom et de très belles terres, vos affaires sont en si mauvais ordre, que vous êtes très souvent sans le sou.

LE DUC.

Rien n'est plus vrai, malheureusement.

M. DE FRANMONT.

Eh bien ! voici ma proposition : Je me mets à la tête de vos affaires; je vous donne ma fille, qui est fille unique, avec huit cent mille francs, et les espérances, si vous consentez....

LE DUC.

A vous céder mademoiselle Apolline?

M. DE FRANMONT.

Voilà le fait.

LE DUC.

Cela mérite d'y penser; mais votre femme ne m'aime pas trop.

M. DE FRANMONT.

A vous dire vrai, je le crois comme vous; mais

vous avez un ami qui peut nous aider auprès d'elle.

LE DUC.

Qui donc?

M. DE FRANMONT.

Le chevalier de Saint-Ilde.

LE DUC.

Le Chevalier? mais êtes-vous bien sûr?...

M. DE FRANMONT.

Que diable! entre nous, je ne suis pas jaloux, moi, et vous m'entendez...:

LE DUC (*rêvant.*)

Quoi! le Chevalier et madame de Franmont?....

M. DE FRANMONT.

Oui: cela est-il clair?

LE DUC.

Mais vous avez raison, il fera tout pour moi.

M. DE FRANMONT.

Vous me donnez donc votre parole?

LE DUC.

Assurément.

M. DE FRANMONT.

Et vous ne verrez plus mademoiselle Apolline?

LE DUC.

Non, non.

M. DE FRANMONT.

Voici le Chevalier; parlez-lui, et en sortant passez chez moi, je vous donnerai vos mille louis.

LE DUC.

Et je vous dirai ce qu'il m'aura promis.

M. DE FRANMONT.

Allons, je vous attendrai. (*Il salue le Chevalier qui entre.*)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LE DUC.

LE DUC.

TE voilà bien alarmé de ce que monsieur de Franmont ne te dit rien, Chevalier; je vais te rassurer : tes affaires iront toujours le mieux du monde.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE DUC.

Je te réponds qu'il n'est pas jaloux.

LE CHEVALIER.

Jaloux! et de qui?

LE DUC.

De toi.

LE CHEVALIER.

A quel propos?

LE DUC.

A propos de sa femme, madame de Franmont. Eh bien! pourquoi ce mystère avec moi?

LE CHEVALIER.

Tu crois que je suis très bien avec madame de Franmont?

LE DUC.

Je fais plus: j'en suis sûr.

LE CHEVALIER.

Mais qui a pu te donner une idée pareille?

LE DUC.

C'est Franmont.

LE CHEVALIER.

Franmont ! il pense aussi mal de sa femme !

LE DUC.

Aussi mal, aussi mal : voilà de grands mots ! Je te dis que cela ne lui fait rien du tout, au contraire; car c'est lui qui a imaginé de me conseiller de m'adresser à toi, pour une affaire que nous avons à négocier tous les deux auprès d'elle.

LE CHEVALIER.

Et vous êtes sûrs....

LE DUC.

Sûrs ou non. Ecoute-moi : c'est une chose essentielle où il faut absolument que tu me serves.

LE CHEVALIER.

C'est que je ne comprendrai jamais qu'un mari...

LE DUC.

Ceci te paroîtra bien plus extraordinaire. Voici le fait : c'est un marché qui va sans doute te révolter, avec tes grands principes. Franmont me donne sa fille !

LE CHEVALIER.

Sa fille.

LE DUC.

Oui : et rien ne peut mieux arranger mes affaires. Mais c'est à condition que je lui céderai mademoiselle Apolline dont il est amoureux.

LE CHEVALIER.

Quelle horreur !

LE DUC.

Oui, oui, horreur ; tu sens bien que ce sera la première chose à quoi je manquerai; mais ce que je ne veux pas manquer, c'est d'épouser made-

moiselle de Franmont ; et comme je ne crois pas que sa mère consente facilement à ce mariage, je l'ai dit à Franmont, qui m'a conseillé de m'adresser à toi pour lui faire entendre raison à ce sujet : ainsi j'y compte absolument.

LE CHEVALIER.

Toujours d'après l'idée que je puis tout auprès d'elle?

LE DUC.

Sans doute. Ah ça! tu me le promets, cela est dit. Je vais trouver Franmont qui m'attend pour une autre affaire. Ce soir je soupe ici, et tu me diras ce que tu auras fait. Adieu.

SCENE XIII.

Madame DE FRANMONT, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (*rêvant.*)

EST-IL bien possible!... je n'en reviens pas!... Quels hommes!

Madame DE FRANMONT.

Ce sont des monstres.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, Madame?

Madame DE FRANMONT.

J'ai entendu toute votre conversation avec le Duc: quelles mœurs, Chevalier! Voyez jusqu'où peut entraîner le vice. Parce qu'on est coupable, on soupçonne tout ce qui nous environne de l'être:

on fait plus, on l'assure; et c'est un mari qui ose attaquer la vertu de sa femme, qui veut tirer parti d'une prétendue infidélité pour s'assurer la possession la plus méprisable! Mais que dis-je? comment puis-je réfléchir un moment sur de pareilles horreurs! Je ne reviens pas de l'étonnement où elles m'ont jetée.

LE CHEVALIER.

Madame, il me semble que nous sommes trop heureux de pouvoir être instruits des sentimens de ces deux hommes-là; nous aurons sur eux l'avantage que doivent avoir les ames honnêtes sur celles qui ne sont que vicieuses.

Madame DE FRANMONT.

N'en parlons plus, Chevalier; je vous réponds que vous n'avez rien à craindre du Duc. Voilà donc le gendre que mon mari vouloit me donner! O ciel! à qui ma fille, sans moi, seroit-elle livrée!

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, puisque vous êtes toujours dans l'intention de m'être favorable, apprenez que mon oncle vient de m'assurer que tout étoit arrangé depuis long-temps poûr faire passer sur ma tête le duché dont il est en possession, et qu'il s'étoit réservé de me l'apprendre lorsqu'il seroit question pour moi d'un mariage qu'il pourroit approuver.

Madame DE FRANMONT.

Et celui-ci lui convient?

LE CHEVALIER.

On ne sauroit davantage; il viendra lui-même vous en assurer.

Madame DE FRANMONT.

Cela suffit. Passez chez ma fille; elle est avec ma sœur, qui fait son possible pour calmer son inquiétude; vous y réussirez sûrement mieux qu'elle.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, Madame DE FRANMONT.

LA COMTESSE.

VOUS voyez, Madame, que je viens de bonne heure.

Madame DE FRANMONT.

Cela est le plus honnête du monde, Madame. Eh bien! avez-vous eu les mille louis que vous desiriez?

LA COMTESSE.

Oui, Madame; vous me l'aviez bien dit, monsieur de Franmont est charmant! Mais ce qui vous auroit fait le plus grand plaisir, c'est l'étonnement et la joie de ce pauvre Duc, en se voyant possesseur de cet argent. Il falloit qu'il fût dans le besoin le plus pressant; aussi n'a-t-il pas perdu un instant pour en faire l'usage qu'il desiroit. Il va venir ici, et je sens qu'il sera bien doux pour moi de le revoir dans ce moment-ci. On s'enchaîne encore davantage en obligeant ce qu'on aime.

Madame DE FRANMONT.

En vérité, Madame, vous l'aimez trop.

LA COMTESSE.

Eh! peut-on trop aimer? Non, je me reproche

15.

les momens que j'ai passés sans le lui prouver autant que je le devois.

Madame DE FRANMONT.

Je ne vous conçois pas.

LA COMTESSE.

Je ne sais pourquoi je me reproche bien encore autre chose.

Madame DE FRANMONT.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Je suis bien sûre que vous penserez comme moi, Madame. Vous êtes sensible, délicate, généreuse enfin; et quand vous saurez que, pour éprouver le Duc, je lui ai caché des biens considérables dont je viens d'hériter depuis peu, vous me trouverez barbare de ne l'avoir pas épousé, et de l'avoir exposé à tous les chagrins que cause toujours le dérangement des affaires.

Madame DE FRANMONT.

Quel cœur est le vôtre! et que vous mériteriez d'être heureuse!

LA COMTESSE.

Je le serai, Madame; je ne veux plus différer davantage.

Madame DE FRANMONT.

J'entends monsieur de Franmont; ne décidez rien, je vous prie, sans que j'aie pu avoir un moment d'entretien avec vous.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?

Madame DE FRANMONT.

J'ai mes raisons.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, Madame DE FRANMONT, M. DE FRANMONT.

LA COMTESSE.

MADAME, je vous en prie, aidez-moi à faire de nouveaux remercîmens à monsieur de Franmont.

M. DE FRANMONT.

Ne parlez donc pas de cela, Madame.

LA COMTESSE.

Comment, je ne saurois trop...

M. DE FRANMONT (*bas à la Comtesse.*)

Je vous en supplie. (*Haut, à madame de Franmont.*) Madame, j'ai envoyé dire à l'Abbé de venir souper avec nous; je crois que madame la Comtesse ne sera pas fâchée de l'entendre chanter.

LA COMTESSE.

Au contraire, il y a mille ans que j'en meurs d'envie.

M. DE FRANMONT.

Ah! le voici.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, Madame DE FRANMONT, M. DE FRANMONT, L'ABBÉ.

LA COMTESSE.

MONSIEUR l'Abbé, je disois à monsieur de Fran-

mont combien je serai charmée de vous entendre chanter.

L'Abbé.

Madame la Comtesse me fait bien de l'honneur.

M. DE FRANMONT.

L'Abbé... (*Il le tire à part.*)

La Comtesse (*à madame de Franmont.*)

On dit réellement qu'il chante à ravir.

Madame DE FRANMONT (*rêvant.*)

Mais, oui, fort bien.

M. DE FRANMONT (*bas.*)

L'Abbé, mes mille louis ont été bien reçus de la mère.

L'Abbé.

Je le crois; je l'avois préparée à les recevoir.

La Comtesse.

Qu'est-ce que vous lui dites donc, monsieur de Franmont? Je vous en prie, ne le tourmentez point pour lui faire chanter une chose plutôt qu'une autre; il chantera ce qu'il aimera le mieux. Entendez-vous, monsieur l'Abbé?

L'Abbé.

Madame, monsieur de Franmont ne me parloit pas de cela.

La Comtesse.

Tant mieux. Ah! voilà le Duc.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, Madame DE FRANMONT, M. DE FRANMONT, LE DUC, L'ABBÉ.

LA COMTESSE.

MONSIEUR le Duc, êtes-vous tranquille enfin?

LE DUC.

Oui, Madame; et vous savez bien pourquoi.

LA COMTESSE.

Je vous assure que j'en suis charmée.

LE DUC.

Je vous reconnois bien là. A propos, où est donc le Chevalier? Il m'avoit dit qu'il souperoit ici.

Madame DE FRANMONT.

Il vous tiendra parole.

LE DUC (*bas.*)

Eh bien! monsieur de Franmont, savez-vous ce qu'il a fait? a-t-il parlé?

M. DE FRANMONT.

Je ne l'ai point vu depuis vous.

LE DUC (*bas à M. de Franmont.*)

Quand il viendra nous saurons tout cela. L'Abbé, un mot. (*Bas à l'Abbé.*) Au lieu de mille louis, j'en ai donné deux mille, et l'on m'a promis que Franmont seroit renvoyé. Il en avoit donné déjà mille, lui.

L'ABBÉ (*bas.*)

Réellement?

LE DUC (*bas.*)

Oui : ne trouvez-vous pas cela délicieux? (*Il rit.*)

L'ABBÉ (*riant.*)

Cela est unique!

LA COMTESSE.

Tout le monde a affaire à l'Abbé ; voilà ce que c'est que d'être aimable.

L'ABBÉ.

Madame la Comtesse a bien de la bonté.

LA COMTESSE.

Et d'être un homme de bonne compagnie.

LE DUC.

Je lui disois cela précisément tantôt.

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur le Duc, vous devriez faire quelque chose pour lui.

LE DUC.

Croyez-vous donc que je ne m'en occupe pas très sérieusement?

LA COMTESSE.

Ah, bien! à la bonne heure.

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, Madame DE FRANMONT, M. DE FRANMONT, LE DUC, L'ABBÉ, DUMONT, UN LAQUAIS.

DUMONT (*à Madame de Franmont.*)

ON demande à parler à Madame.

Madame DE FRANMONT.

Savez-vous ce que c'est?

DUMONT.

C'est une lettre et un paquet qu'on ne peut remettre qu'à Madame.

LA COMTESSE.

Faites entrer.

Madame DE FRANMONT.

Vous permettez, madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Quelle enfance!

DUMONT (*au Laquais.*)

Tenez : parlez à Madame.

LE LAQUAIS.

Voilà ce qu'on m'a chargé de rendre en main propre à Madame. (*Il donne la lettre, met le paquet sur une table, et sort. Madame de Franmont lit la lettre, et le Chevalier entre.*)

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, Madame DE FRANMONT, M. DE FRANMONT, LE DUC, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

LE DUC.

AH! voilà le Chevalier; il étoit ici, vous aviez raison.

M. DE FRANMONT.

Vous voyez que je savois ce que je vous disois.

LA COMTESSE (*à Madame de Franmont, qui se laisse tomber dans un fauteuil.*)

Qu'avez-vous donc, Madame?

M. DE FRANMONT.

Qu'est-ce que c'est?

L'Abbé (*au Duc et à M. de Franmont.*)

Ce laquais, je me le rappelle, est à mademoiselle Apolline.

M. DE FRANMONT.

O ciel !

Le Duc.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

La Comtesse (*à Madame de Franmont.*)

Vous ne répondez point.

Madame DE FRANMONT.

Je n'en ai pas la force. Lisez haut, Madame, cela vous intéresse comme moi.

La Comtesse (*lit.*)

« Madame, pardonnez la liberté que je prends » de vous écrire. Ma femme de chambre, qui » vous a servie, m'a dit que, malgré le bien que » vous aviez apporté en mariage à monsieur de » Franmont, il vous refusoit souvent le nécessaire. » Je vous envoie mille louis qu'il m'avoit offerts » pour m'engager à lui sacrifier monsieur le duc » d'Ably; mais comme j'aime mieux celui-ci, et » qu'il m'en a donné deux mille, je lui dois la » préférence. Je suis avec respect, Madame... »

Apolline.

Monstre ! c'est donc là l'emploi !... Mais je ne m'abaisserai point à te faire des reproches ; je ne veux te revoir de ma vie.

Le Duc.

L'Abbé, je crois que ce sera moi qui vous donnerai à souper. Monsieur de Franmont, ceci va déranger nos projets. Je vous rendrai votre argent.

(*Il sort avec l'Abbé.*)

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

M. DE FRANMONT, Madame DE FRANMONT, LE CHEVALIER.

M. DE FRANMONT.

MADAME, je conviens de mes torts; mais je vous réponds que celui-ci sera le dernier de ma vie.

Madame DE FRANMONT.

Il en est que vous ne sauriez réparer.

M. DE FRANMONT.

Je vous promets...

Madame DE FRANMONT.

Il n'est point d'indignité pareille. Vous avez eu la bassesse de confier au Duc une imputation qui me déshonore : par où ai-je mérité une pareille offense ? Si l'odieux marché que vous projetiez de faire, vous avoit permis d'écouter mes propositions au sujet du mariage de ma fille, cette coupable pensée seroit sortie de votre esprit, et un homme aussi corrompu que le Duc n'en auroit pas été le confident : vous auriez appris que c'étoit monsieur le chevalier de Saint-Ilde que je vous proposois, et vous ne vous seriez pas opposé au bonheur de votre fille ; mais il vous plaisoit davantage d'être un époux indigne, et un père inhumain.

M. DE FRANMONT.

Où fuir ? (*Il veut sortir.*)

Madame DE FRANMONT.

Arrêtez. Monsieur; pour satisfaire votre vanité; que nous croyions votre seule erreur, le Chevalier a confié son amour à son oncle, qui l'approuve, et qui lui a appris qu'il seroit titré après sa mort.

M. DE FRANMONT.

Eh! Madame, que me fait à présent ce titre? Je sens que la pureté des mœurs est préférable à tout, et je prie monsieur le Chevalier de ne point changer de sentimens; je serai trop heureux encore qu'il veuille bien épouser la fille d'un homme aussi coupable.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur, tout ce que je desire, c'est de pouvoir vous faire oublier des erreurs que votre cœur désapprouve.

Madame DE FRANMONT.

Venez donc apprendre à votre fille que vous consentez à faire son bonheur.

M. DE FRANMONT.

Le vôtre à toutes les deux va m'occuper uniquement. Puissé-je détruire par-là les torts que j'ai eu le malheur d'avoir envers vous, et anéantir l'impression cruelle que le public pourroit avoir, si le Duc osoit répandre l'affreuse confidence que je lui ai faite.

LES VIEUX ÉPOUX,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. VALVIEUX.
Madame VALVIEUX.
Madame DELVIRE.
SAINT-LEGER.
VALFORT.

La scène est à la campagne, dans un jardin, chez Valfort.

LES VIEUX ÉPOUX,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

VALVIEUX, SAINT-LEGER.

SAINT-LEGER.

AH! mon oncle, je suis charmé de vous voir enfin des nôtres! Malgré votre goût pour la retraite, je suis sûr que vous vous amuserez ici; nous y aurons la meilleure compagnie.

M. VALVIEUX.

C'est-à-dire bien du monde; mais pour la meilleure compagnie!..

SAINT-LEGER.

Vous connoissez le goût, l'esprit et le ton de Valfort, le maître de la maison?

M. VALVIEUX.

Depuis long-temps, et je sais qu'il n'est pas difficile sur le choix; pourvu qu'il ait beaucoup de monde chez lui, cela lui est égal.

SAINT-LEGER.

Eh bien! qu'importe, si l'on s'amuse? Nous sommes d'abord sûrs d'avoir une excellente chère, de la musique et du jeu.

M. VALVIEUX.

Ajoutez-y, un bruit continuel à ne pas s'entendre.

On n'y parle que de soi, et l'on n'y écoute personne.

SAINT-LEGER.

Ah ! cela est vrai.

M. VALVIEUX.

Il me paroît que vous n'êtes pas difficile sur ce qu'on appelle la bonne compagnie.

SAINT-LEGER.

Mais il me semble avoir entendu dire que c'étoit le ton qui régnoit autrefois dans la meilleure.

M. VALVIEUX.

Pas absolument. Premièrement, on y étoit plus réellement gai, moins bruyant, plus décemment mis, plus poli, plus rempli d'égards et plus spirituel.

SAINT-LEGER.

En quoi donc consistoit la gaité ?

M. VALVIEUX.

Dans une sorte de persiflage et de plaisanterie très agréable.

SAINT-LEGER.

Y régnoit-il de la confiance ?

M. VALVIEUX.

Pas absolument ; car on s'y faisoit mille tracasseries.

SAINT-LEGER.

Pour se divertir ?

M. VALVIEUX.

Assez souvent.

SAINT-LEGER.

On dit qu'on y étoit méchant ?

M. VALVIEUX.

Pas mal.

SAINT-LEGER.

Que les maris étoient tourmentés par les coquetteries de leurs femmes.

M. VALVIEUX.

Ils s'y étoient accoutumés.

SAINT-LEGER.

Que les femmes à leur tour étoient désolées par les perfidies de leurs amies et celles de leurs amans.

M. VALVIEUX.

Cela arrivoit très souvent. On ne pouvoit s'amuser davantage! C'étoit ordinairement à l'Opéra que l'on méditoit les plus piquantes tracasseries, et que l'on apprenoit les meilleures aventures; on couroit après, et l'on n'avoit pas le temps de les écouter.

SAINT-LEGER.

Tant elles se succédoient rapidement.

M. VALVIEUX.

Comme tout finit, les philosophes se sont introduits dans la société, et tout y a changé : les femmes sont devenues précieuses, savantes et sentimentales. Alors les hommes les ont abandonnées pour les filles, les chevaux, la politique et les clubs; et beaucoup de femmes, voulant ramener les hommes, ont abandonné la décence pour imiter parfaitement les filles : de là sont venues ces dépenses énormes dans tous les genres, sans réflexion, sans goût et sans vrais plaisirs, et qui n'ont servi qu'à ruiner tout le monde.

SAINT-LEGER.

Eh bien ! mon oncle, c'est encore tout de même. Rien n'a changé, et vous trouverez partout la bonne compagnie que vous regrettez. Nous avons ici des amateurs des talens, de la musique, par exemple.

M. VALVIEUX.

Qui admirent sur parole sans y rien connoître ?

SAINT-LEGER.

Très-souvent. Des amateurs du théâtre qui jouent la comédie..

M. VALVIEUX.

En singeant les comédiens?

SAINT-LEGER.

Assez souvent, et qui se font des tracasseries au sujet des rôles, surtout les femmes qui sont comme celles d'autrefois, dont vous me parliez tout-à-l'heure; d'autres qui ne veulent jouer que des opéras comiques, qui chantent à l'italienne, et qui n'ont pas la prononciation nécessaire pour faire entendre les paroles; d'autres qui ne veulent que monter à cheval ou danser : c'est une confusion de projets, de disputes, de sauts, de chant et de déclamation, à faire mourir de rire.

M. VALVIEUX.

Et par conséquent de gens très mal assortis.

SAINT-LEGER.

Voilà ce qui divertit le plus Valfort.

M. VALVIEUX.

Tout cela n'est guère de mon âge, mon ami; mais

j'aurai la ressource de ma chambre, où je pourrai me retirer si je m'ennuie.

SAINT-LEGER.

Il ne vous y laissera pas.

M. VALVIEUX.

Eh bien ! je m'en irai.

SAINT-LEGER.

Il ne le souffrira pas non plus : tenez, le voici qui nous cherche.

SCÈNE II.

VALFORT, VALVIEUX, SAINT-LEGER.

VALFORT.

Mes amis, je viens vous dire une bonne chose qui nous arrive, et qui pourra fort nous divertir.

M. VALVIEUX.

De quoi est-il donc question ?

VALFORT.

C'est qu'il nous vient ici une de ces femmes d'autrefois, qui a eu mille aventures, qui est séparée de son mari depuis long-temps, et que l'âge a rendue philosophe. Son mari, vieux aussi, qui a été un des plus grands libertins de Paris, se trouvera vis-à-vis d'elle, et nous nous préparons le plus grand plaisir, en les mettant à portée de faire une reconnoissance tout-à-fait pathétique.

SAINT-LEGER.

Comme celle de Cléanthis et de Strabon.

VALFORT.

Précisément : je ne sais pas encore qui ce peut être; mais voici madame Delvire qui va nous le dire.

M. VALVIEUX.

Comme je ne veux pas participer à cette sorte de plaisanterie, je vais en chercher d'autres.

VALFORT.

Mais un moment donc, Valvieux.

M. VALVIEUX.

Non, non, je vais me promener.

SCÈNE III.

Mad. DELVIRE, VALFORT, SAINT-LEGER.

Madame DELVIRE.

Qu'avez-vous donc fait, messieurs les étourdis ?

VALFORT.

Comment ? que voulez-vous dire ?

Madame DELVIRE.

N'avez-vous pas appris à monsieur Valvieux que sa femme est ici ?

SAINT-LEGER.

Sa femme !

Madame DELVIRE.

Oui; ce sont là les deux tendres époux que nous voulons réunir pour nous amuser.

VALFORT.

Est-il possible ?

Madame DELVIRE.

Si vous lui avez dit qu'elle est ici, notre projet est manqué.

SAINT-LEGER.

Nous ne l'avons pas nommée.

Madame DELVIRE.

A la bonne heure.

VALFORT.

Et il ne paroît pas même se douter que ce soit elle.

Madame DELVIRE

Eh bien! moi, je vais me charger de la femme; vous, chargez-vous du mari, et faisons en sorte de les amener vis-à-vis l'un de l'autre. Voici madame Valvieux qui vient par ici.

VALFORT.

Moi, je vais chercher son mari.

SAINT-LEGER.

Et nous nous réunirons derrière ces arbres pour les entendre.

Madame DELVIRE.

Fort bien! nous verrons quel sera l'effet de cette entrevue: je crois que cela nous divertira infiniment. Allez-vous-en, madame Valvieux s'approche.

SCÈNE IV.

Madame VALVIEUX, Madame DELVIRE.

Madame VALVIEUX.

MADAME, je cherchois quelqu'un ici que j'y con-

nusse, et je vois que vous êtes la seule à qui je puisse m'adresser.

Madame DELVIRE.

Vous devez être sûre, Madame, que j'en serai charmée.

Madame VALVIEUX.

Vous êtes bien jeune, Madame, pour consentir à vous occuper d'une femme de mon âge.

Madame DELVIRE.

Il n'y a point d'âge, Madame, avec une personne aussi aimable que vous l'êtes, et que vous l'avez toujours été.

Madame VALVIEUX.

Je voudrois fort que cela fût. C'est une si grande nécessité dans tous les âges d'avoir le talent de plaire, que je voudrois encore le posséder.

Madame DELVIRE.

Voilà ce que n'imaginent pas nos plus belles dames, en faisant les dédaigneuses; elles semblent ignorer qu'elles ne seront pas toujours belles.

Madame VALVIEUX.

Cela est d'autant plus maladroit à elles, que les hommes à présent aiment les conquêtes faciles, et s'occupent peu de ce qu'on appelle les honnêtes femmes.

Madame DELVIRE.

On dit qu'autrefois cela étoit bien différent; et je crois que vous ne deviez être embarrassée que du choix.

Madame VALVIEUX.

Vous ne dites jamais que des choses obligeantes, Madame.

Madame DELVIRE.

Je répète ce que j'ai entendu dire à beaucoup de gens, qui vous comparent aux femmes de ce moment-ci.

Madame VALVIEUX.

Il est vrai que je ne trouve pas que les femmes d'à présent sachent jouir de tous les avantages de notre sexe. Elles n'ont nul ton, nulle coquetterie ; elles sont d'une liberté en public, qui empêche de desirer d'être avec elles en tête-à-tête.

Madame DELVIRE.

Cela est vrai, au moins.

Madame VALVIEUX.

Si vous voulez que je vous le dise, je trouve qu'elles se sont trop faites hommes, et les jeunes gens ont l'air de ne les regarder que comme de jeunes polissons regardent leurs camarades.

Madame DELVIRE.

C'est là ce qui m'a le plus étonnée en entrant dans le monde.

Madame VALVIEUX.

C'est la faute des mères : elles donnent à leurs filles une éducation très soignée, que nous n'avions pas autrefois ; mais elles ne leur prescrivent pas une conduite assez réservée. Dans les bals, aux petits jeux, elles les abandonnent aux libertés des jeunes gens, que leur présence ne retient pas, puisqu'elles applaudissent à tout cela.

Madame DELVIRE.

Vous croyez que c'est là le principe de la manière dont les hommes....

Madame VALVIEUX.

J'en suis très sûre. De mon temps, les hommes, en public, nous regardoient comme des divinités; ils n'osoient manquer au respect que nous exigions, que lorsque nous leur en avions donné la permission.

Madame DELVIRE.

Et vous la leur donniez quelquefois?

Madame VALVIEUX.

Mais quand on aime véritablement, il est bien difficile de tenir l'objet qui plaît toujours loin de soi.

Madame DELVIRE.

Et puis chacun a sa manière de manquer de respect, que l'on est bien aise de connoître.

Madame VALVIEUX.

Aussi tous les hommes étoient très aimables. Les soins, les prévenances, les empressemens, tout cela vous arrivoit sur les ailes du desir.

Madame DELVIRE.

Tout cela étoit de peu de durée, dit-on.

Madame VALVIEUX.

C'étoit selon l'adresse qu'on avoit. Enfin, rien ne ressemble plus à tout cela, à ce qu'on dit; et c'est ce qui me fait peu regretter de n'être plus jeune.

Madame DELVIRE.

Il est des occupations agréables de tous les âges, surtout quand on a votre esprit, votre goût, vos connoissances, Madame. Mais du temps dont vous parlez, comment se conduisoient les maris?

Madame VALVIEUX.

A peu près comme se conduisoient les femmes.

Madame DELVIRE.

Etoient-ils jaloux ?

Madame VALVIEUX.

Quelquefois, dans les commencemens; mais quand ils avoient eu un enfant de leurs femmes, ils s'occupoient des autres, de celles de leurs amis, par exemple : tout cela se rendoit; et puis, à un certain âge, ils se laissoient ruiner par des filles.

Madame DELVIRE.

Et les femmes devenoient alors fort à plaindre?

Madame VALVIEUX.

Bon ! souvent elles n'y pensoient pas. Mais leurs parens, voyant dissiper leur fortune, y pensoient pour elles, et les faisoient séparer de biens.

Madame DELVIRE.

Et n'étoient-elles pas obligées alors d'aller au couvent ?

Madame VALVIEUX.

Pas toujours; mais il se passoit bien du temps avant qu'on en vînt à cette séparation, et les charmes de la jeunesse étoient souvent alors bien affoiblis.

Madame DELVIRE.

Vous avez été séparée de votre mari, vous, Madame, à ce qu'on m'a dit?

Madame VALVIEUX.

Il y a vingt ans, et nous ne nous sommes pas revus depuis; mais il s'est contenté de me laisser vivre avec une vieille tante assez riche, qui m'aimoit beaucoup, et qui ne m'a obligée de rien changer à mon genre de vie. Elle est morte il y a dix ans; et mon âge, sa perte, et mes réflexions, m'ont fait

vivre avec des femmes sensées, sans trop diminuer mon goût pour les plaisirs que procurent les talens.

Madame DELVIRE.

Ainsi, vous êtes toujours heureuse ?

Madame VALVIEUX.

Autant qu'on peut l'être, quand on ne tient plus à rien.

Madame DELVIRE.

Vous devez aimer à causer avec les hommes qui pensent ?

Madame VALVIEUX.

Beaucoup.

Madame DELVIRE.

Nous en avons justement un ici qui pourra vous convenir.

Madame VALVIEUX.

J'en serois charmée.

Madame DELVIRE.

Je le vois venir; je vous laisse avec lui. (*A part.*) Je vais avertir nos amis.

SCÈNE V.

Madame VALVIEUX, M. VALVIEUX.

Madame VALVIEUX.

QUE dit-elle donc? Mais c'est mon mari! Il est un peu changé. Quoi! Monsieur, c'est vous?

M. VALVIEUX.

Quelle voix! Madame...

Madame VALVIEUX.

Vous ne me reconnoissez pas?

M. VALVIEUX.

Pardonnez-moi; mais c'est que je ne m'attendois guère, Madame, à vous retrouver ici.

Madame VALVIEUX.

Asseyez-vous donc, et dites-moi un peu de vos nouvelles? On dit que vous êtes devenu philosophe; cela est-il vrai?

M. VALVIEUX.

Si vous appelez philosophe celui qui réfléchit sur le temps passé qu'il a si mal employé, je le suis réellement.

Madame VALVIEUX.

Comment mal employé?

M. VALVIEUX.

Mais à peu près comme vous.

Madame VALVIEUX.

Comment donc! sont-ce des reproches que vous voulez me faire?

M. VALVIEUX.

J'en suis bien éloigné; puisque, si vous avez eu des torts avec moi, j'en ai seul été la première cause.

Madame VALVIEUX.

Tenez, mon ami, ne nous rappelons pas le passé.

M. VALVIEUX.

Je crois que vous avez raison, quoiqu'on dise que c'est jouir encore des plaisirs, que de s'en rapprocher par les souvenirs.

Madame VALVIEUX.

S'ils nous avoient mérité l'estime de ceux qui en ont été les témoins et qui y ont participé, encore

à la bonne heure. Croyez-vous, par exemple, que ces dames de la cour à qui vous prêtiez de l'argent pour aller jouer, la veille de leurs semaines, avec leurs maîtresses, ne se soient pas bien moquées de vous?

M. VALVIEUX.

Je ne vous dis pas...

Madame VALVIEUX.

Qu'elles vous l'aient rendu?

M. VALVIEUX.

En espèces? non.

Madame VALVIEUX.

Vous tiriez vanité de cela.

M. VALVIEUX.

Et vous, vos chevaliers, vos marquis, vos comtes et vos ducs, sans vos bons soupers et sans d'autres choses que je ne veux pas vous rappeler, croyez-vous qu'ils n'auroient pas ri de la vanité que vous tiriez de leurs soins?

Madame VALVIEUX.

Mais n'étiez-vous pas aussi flatté de les avoir chez vous, quand ils y venoient dîner, et vous emprunter de l'argent pour acheter un régiment?

M. VALVIEUX.

Que beaucoup me doivent encore.

Madame VALVIEUX.

Voilà ce que nous ne voyions pas alors, ainsi que toutes les femmes à qui vous m'avez sacrifiée.

M. VALVIEUX.

Elles valoient bien les hommes dont vous étiez si fort engouée.

Madame VALVIEUX.

Oui: les filles par où vous avez fini, et que vous avez peut-être encore la sottise de bien payer.

M. VALVIEUX.

Non; j'ai renoncé à toutes ces folies-là : à mon âge, j'ai senti qu'il falloit songer à sa santé.

Madame VALVIEUX.

Mais, vous vous portez bien.

M. VALVIEUX.

Et vous, vous avez l'air assez frais.

Madame VALVIEUX.

Je n'ose plus me regarder dans mon miroir.

M. VALVIEUX.

Moi, je n'ai plus de liaison intime: on vient bien dîner chez moi, mais à l'heure des spectacles tout le monde me quitte. Je ne donne point à souper; par conséquent je me trouve seul toutes mes soirées, et je m'ennuie à la mort. Après y avoir joui autrefois de tous les plaisirs, je vous demande ce que c'est que la vie, dans une pareille situation.

Madame VALVIEUX.

Un fardeau, sans doute; mais encore plus grand pour une femme qui a vu long-temps la cour et la ville à ses pieds.

M. VALVIEUX.

Il faut avouer que nous avons été de grands fous! Si nous avions vécu comme nous aurions dû

vivre, nous ne nous trouverions pas isolés comme nous le sommes à présent.

Madame VALVIEUX.

Ce qui est un grand malheur à notre âge!

M. VALVIEUX.

Sûrement : il n'y en a pas de plus grand que de ne tenir à rien.

Madame VALVIEUX.

De n'intéresser réellement personne.

M. VALVIEUX.

D'être comme des célibataires.

Madame VALVIEUX.

Précisément.

M. VALVIEUX.

Au lieu que nous aurions pu avoir des enfans, qui nous seroient chers.

Madame VALVIEUX.

Dont nous serions continuellement occupés.

M. VALVIEUX.

Et des petits-enfans, qui sembleroient étendre notre existence.

Madame VALVIEUX.

Et qui nous dédommageroient d'une froideur qu'ont quelquefois pour vous leurs pères et leurs mères.

M. VALVIEUX.

Au lieu que nous sommes réduits à la dure nécessité d'avoir recours à nos domestiques, que l'intérêt seul oblige de s'attacher à nous.

Madame VALVIEUX.

Et qu'il faut récompenser souvent, pour qu'ils

puissent supporter notre humeur, dont ils ne sont pas la cause.

M. VALVIEUX.

Aussi, quoique nous puissions faire, notre situation, chaque jour, ne peut qu'empirer.

Madame VALVIEUX.

Sans que nous puissions en espérer une meilleure.

M. VALVIEUX.

Notre fardeau est donc le même?

Madame VALVIEUX.

Certainement, il n'y a point de différence.

M. VALVIEUX.

Madame?

Madame VALVIEUX.

Monsieur.

M. VALVIEUX.

Il faut nous aider l'un l'autre à le supporter.

Madame VALVIEUX.

Et comment?

M. VALVIEUX.

Puisque nous nous retrouvons...

Madame VALVIEUX.

Plus sages...

M. VALVIEUX.

Oublions le passé.

Madame VALVIEUX.

Regardons tous nos torts comme des foiblesses...

M. VALVIEUX.

Qui tiennent à l'humanité.

Madame VALVIEUX.

Rendons-nous à l'avenir dignes de l'estime l'un de l'autre.

M. VALVIEUX.

Par nos soins, nos attentions, et une tendresse que nous aurions toujours dû avoir.

Madame VALVIEUX.

Et ne voyons toutes les folies dont nous avons été capables, que comme des songes dont le grand jour efface le souvenir.

M. VALVIEUX.

Rions-en comme si elles étoient arrivées à d'autres qu'à nous.

Madame VALVIEUX.

Que la plus grande confiance enfin nous réunisse...

M. VALVIEUX.

Et nous lie de la plus sincère amitié.

Madame VALVIEUX.

Elle seule pourra réparer les égaremens où l'amour et les grands plaisirs nous ont entraînés.

M. VALVIEUX

Nous ne craindrons plus de nous laisser lire entièrement dans nos cœurs.

Madame VALVIEUX.

Le bonheur de nous voir réunis s'accroîtra chaque jour.

M. VALVIEUX.

Réunissons aussi nos biens, n'ayons qu'une seule maison.

Madame VALVIEUX.

Peut-être recouvrerons-nous d'anciens amis...

M. VALVIEUX.

Oui, que la société des femmes peut seule attirer.

Madame VALVIEUX.

Eh bien ! retournons promptement ensemble à Paris.

M. VALVIEUX.

J'y consens de grand cœur : notre réunion fera rire les jeunes gens; mais je suis sûr que les gens sensés nous applaudiront.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Mad. VALVIEUX, VALVIEUX, VALFORT, SAINT-LEGER, Mad. DELVIRE.

VALFORT.

Oui, mes amis; vous dites bien. Nous avons cru plaisant de vous réunir ici, et vous avez tiré de cette plaisanterie un parti très sage: votre exemple, s'il étoit plus suivi, adouciroit le sort de bien des gens qui meurent d'ennui de se voir entièrement isolés, ne sachant pas pardonner aux autres les égaremens dont ils ont été coupables.

L'ERREUR FAVORABLE,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE RONCEVAL, banquier.
Mademoiselle ADELAIDE, fille de M. DE RONCEVAL.
M. DE SAINT-FIRMIN, négociant de Nantes.
M. DE SAINT-FIRMIN, le fils.
M. BROUSSIN, notaire.

La scène est à Paris, chez M. de Ronceval, dans un salon.

L'ERREUR FAVORABLE,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

Mlle ADELAIDE, M. DE SAINT-FIRMIN.

M. DE SAINT-FIRMIN.

MADEMOISELLE, je vous en supplie, écoutez-moi.

Mademoiselle ADELAIDE.

Prenez-donc garde, je vous l'ai répété cent fois, mon père pourroit nous entendre.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Nous n'avons plus rien à craindre de sa part.

Mademoiselle ADELAIDE.

Comment, que voulez-vous dire? d'où vous vient cette confiance?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Elle est très fondée. Il sait que nous nous aimons.

Mademoiselle ADELAIDE.

O ciel! est-il possible?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Loin de vous alarmer, vous devez partager ma joie, si vous m'aimez.

Mademoiselle ADELAIDE.

Si je vous aime! En pouvez-vous douter? Mais quel espoir peut causer votre joie?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je vais vous l'apprendre, si vous voulez bien me laisser vous l'expliquer.

Mademoiselle ADELAIDE.

Je crains que vous ne vous abusiez trop facilement.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah! dissipez cette crainte, puisque dans ce moment tout nous favorise.

Mademoiselle ADELAIDE.

Auriez-vous eu l'imprudence de dévoiler vos sentimens à mon père?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Point du tout.

Mademoiselle ADELAIDE.

Je vous avois tant recommandé la plus grande circonspection.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je vous ai obéi, et très exactement; mais sa tendresse pour vous, sans doute, l'aura éclairé sur les moyens de vous rendre heureuse.

Mademoiselle ADELAIDE.

Vous savez combien je l'aime.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Et vous l'aimerez encore davantage, quand vous saurez ce qu'il veut faire pour favoriser notre amour, et pour combler nos vœux.

Mademoiselle ADELAIDE.

Mon père?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui, Mademoiselle. Lié avec le mien dès leur

enfance, leur amitié s'est accrue, par la correspondance continuelle qu'ont établie entre eux leurs affaires, au point que Monsieur votre père a bien voulu me prendre chez lui, afin de m'instruire; ce qu'on ne peut faire que pour le fils de son ami.

Mademoiselle ADELAIDE.

Eh bien?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Leur amitié leur a fait former le projet de nous unir.

Mademoiselle ADELAIDE.

Il seroit possible?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Mon père vient d'arriver, il m'a envoyé chercher; et je viens d'avoir avec lui la plus délicieuse conversation! enfin il n'a été question que de vous, Mademoiselle, de vos talens, de vos vertus, de votre esprit, de vos grâces et de vos charmes. Il vous connoît comme s'il vous avoit vu depuis long-temps.

Mademoiselle ADELAIDE.

Vous me surprenez fort.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Il m'a fait mille questions, auxquelles j'ai été enchanté de pouvoir répondre, et je l'ai assuré qu'on ne l'avoit pas trompé en lui rendant un pareil compte de tout ce que l'on peut admirer en vous.

Mademoiselle ADELAIDE.

Rien ne me rassure encore.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Laissez-moi donc achever. Mon fils, m'a-t-il dit,

tout me prouve combien vous et moi nous allons être heureux. Monsieur de Ronceval m'a fait une proposition qui va faire le charme de ma vie, et je suis bien aise que sa tendresse pour sa fille n'en ait pas exagéré le mérite; voilà pourquoi j'ai voulu n'être instruit que par vous. Charmé de ce que venoit de me dire mon père, j'ai voulu lui faire mille remercîmens; mais il n'a pas voulu m'entendre davantage, et il m'a chargé de venir ici, dans l'instant, savoir quand il pourroit voir monsieur de Ronceval.

Mademoiselle ADELAIDE.

Je crois l'entendre. Oui; c'est lui-même.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Mais dites-moi donc que vous partagez ma joie, et...

Mademoiselle ADELAIDE.

Cet espoir est si flatteur, que je crains de m'y trop livrer.

SCÈNE II.

Mademoiselle ADELAIDE, M. DE RONCEVAL, M. DE SAINT-FIRMIN.

M. DE RONCEVAL.

Eh bien, mon cher Saint-Firmin, avez-vous fait les commissions dont je vous avois chargé?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui, Monsieur; mais...

M. DE RONCEVAL.

Quoi ! ces lettres de change ne sont-elles pas acquittées ?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Pardonnez-moi, Monsieur.

M. DE RONCEVAL.

Les autres ne sont pas pressées; votre père s'en chargera quand il sera ici.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Il est arrivé.

M. DE RONCEVAL.

J'en suis charmé : je vais aller le voir.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Il va venir ici. Il attend le moment où je lui pourrai annoncer que vous êtes rentré.

M. DE RONCEVAL.

Il est exact; je le suis aussi : je sors de chez mon notaire, et rien ne retardera nos arrangemens.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je cours le lui dire; je n'y perdrai pas un instant, vous pouvez en être bien sûr.

SCÈNE III.

Mademoiselle ADELAIDE, M. DE RONCEVAL.

M. DE RONCEVAL.

TE souviens-tu, ma fille, d'avoir vu, ici, le père de Saint-Firmin ?

Mademoiselle ADELAIDE.

Non, mon père.

M. DE RONCEVAL.

Il est vrai que tu étois bien jeune, lorsqu'il fit son dernier voyage à Paris. Je suis sûr qu'il te plaira.

Mademoiselle ADELAIDE.

Puisqu'il est votre ami, cela n'est pas douteux.

M. DE RONCEVAL.

C'est un homme de mon âge à-peu-près; mais qui a l'air bien plus jeune et bien plus frais que moi, et que tu ne pourras te défendre d'aimer dès que tu le connoîtras.

Mademoiselle ADELAIDE.

S'il peut vous ressembler, vous devez en être sûr.

M. DE RONCEVAL.

Je ne dis pas qu'il me ressemble, et cela n'est pas nécessaire quand il est question d'une affaire comme celle qui l'amène. Son fils ne t'en a-t-il pas parlé quelquefois?

Mademoiselle ADELAIDE.

Il m'a souvent entretenu de la tendresse de son père pour lui, et il y est très sensible.

M. DE RONCEVAL.

Sa société est douce, aimable, égale, et il n'est point exigeant.

Mademoiselle ADELAIDE.

C'est un homme qui ne veut que le bonheur de son fils, à ce qu'il m'a dit.

M. DE RONCEVAL.

Il en est très occupé. Sa femme en mourant lui avoit recommandé de le marier de bonne heure. Il me l'avoit confié pour le former et le mettre à

portée d'acquérir les connoissances nécessaires à un homme de son état, pour augmenter une fortune déjà considérable.

Mademoiselle ADELAIDE.

Il me semble que vous avez trouvé qu'il remplissoit les vûes de son père.

M. DE RONCEVAL.

J'ai trouvé qu'il joignoit à une ame très honnête, une sorte d'application qui n'est pas commune parmi les jeunes gens. Aussi, loin de me défier de lui, je lui ai laissé une liberté entière auprès de toi, pensant que sa conversation pourroit te plaire, qu'elle te seroit utile, que tu profiterois des lumières qu'il a acquises, beaucoup mieux qu'avec des maîtres, qui ne sont occupés que du soin de remplir l'heure qu'ils doivent vous donner; sans compter qu'il est plus agréable de s'instruire avec quelqu'un de son âge, que de recevoir des leçons sèches, sérieuses et précipitées, qui finissent par devenir plus ennuyeuses que profitables.

Mademoiselle ADELAIDE.

Il est vrai que sa conversation m'a été extrêmement utile.

M. DE RONCEVAL.

Et agréable, n'est-ce pas?

Mademoiselle ADELAIDE.

Oui, mon père.

M. DE RONCEVAL.

En conséquence, comme son père doit l'emmener avec lui à Nantes, j'ai pensé que tu consentirois volontiers à y aller rester avec eux. A ton âge, je

ne peux pas te garder toujours seule avec moi, je n'ai point de parente à Paris; et j'ai compté que le lieu que j'ai à te proposer ne te déplairoit pas. J'ai écrit à mon ami Saint-Firmin qui a accepté la proposition, et dès aujourd'hui même ce sera une chose terminée. Si je me suis trompé, ma chère fille, n'hésite pas à me le dire; je n'ai d'autre vue que de te rendre parfaitement heureuse; il en est encore temps, et tu peux me parler avec confiance.

Mademoiselle ADELAIDE.

Puis-je avoir d'autres volontés que les vôtres?

M. DE RONCEVAL.

J'ai pensé que cela te conviendroit, ainsi qu'au fils de Saint-Firmin.

Mademoiselle ADELAIDE.

Lui! tout ce que vous ferez, ainsi que son père, ne pourra que combler ses desirs.

M. DE RONCEVAL.

Je suis bien aise que rien ne s'oppose à nos arrangemens. Voici, sans doute, Saint-Firmin et son fils.

SCÈNE IV.

Mlle ADELAIDE, M. DE SAINT-FIRMIN, M. DE SAINT-FIRMIN Père, M. DE RONCEVAL.

M. DE RONCEVAL.

Mon ami, je goûte le plus grand plaisir à te revoir. Embrassons-nous.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Très volontiers.

M. DE RONCEVAL.

Voilà ma fille.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Sa beauté, m'a dit mon fils, est égale à ses vertus : je vois qu'il ne m'a pas trompé. Oui, Mademoiselle, je n'ai jamais rien vu de plus aimable, de plus séduisant et de plus parfait que tout ce que je trouve en vous.

Mademoiselle ADELAIDE.

Je crains bien, Monsieur, qu'il n'y ait un peu trop de prévention de votre part, et que, lorsque vous me connoîtrez davantage....

M. DE RONCEVAL.

Il ne t'en aimera que plus vivement : elle est très modeste, comme tu le vois, mon ami.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

C'est un mérite de plus.

M. DE RONCEVAL.

Il me paroît qu'elle trouvera en toi tout ce qu'on peut desirer de mieux, et que rien ne s'opposera aux liens que nous voulons former.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Je voudrois fort pouvoir hâter le moment qui va nous rendre tous heureux, et tous mes desirs sont que Mademoiselle y consente.

Mademoiselle ADELAIDE.

La volonté de mon père est une loi pour moi.

M. DE RONCEVAL.

Cela est fort bien, ma fille : en ce cas, dès ce soir

nous signerons le contrat. Je vais retourner chez mon notaire qui demeure ici près, et je l'amenerai tout de suite; mais je veux te parler avant. Laissez-nous, mes enfans. Ah! Saint-Firmin, examinez un peu ces papiers dont j'avois oublié de vous parler, et une lettre que j'ai laissée sur mon bureau; vous connoissez mieux que moi l'affaire dont il est question : vous me ferez signer ce soir, afin que je n'aie point d'autre affaire demain que de jouir du plaisir que va me procurer une alliance aussi délicieuse.

SCÈNE V.

M. DE RONCEVAL, M. DE S.-FIRMIN Père.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

MON ami, voilà le plus beau jour de ma vie! Non, je n'ai rien vu de si charmant que ta fille Adélaide.

M. DE RONCEVAL.

Je suis ravi que tu en sois content.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Je crains seulement de lui paroître un peu vieux; elle est si jeune, si fraîche et si jolie! et les filles à Paris ont toujours un peu de coquetterie : ma conquête ne doit pas lui paroître bien flatteuse.

M. DE RONCEVAL.

Ma fille n'a jamais eu d'idées romanesques; et je suis sûr qu'en t'épousant, elle ne sera occupée que de remplir ses devoirs, et de faire ton bonheur.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai d'autre desir que de faire le sien. D'ailleurs, j'ai un projet qui, je l'espère, lui conviendra fort.

M. DE RONCEVAL.

Quel est-il?

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

C'est de marier mon fils à une jeune personne de notre ville, qui est vive, gaie, raisonnable et d'une figure charmante.

M. DE RONCEVAL.

Je savois bien que c'étoit le desir de sa mère qu'il fût marié jeune.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

J'ai toujours pensé comme elle, et je ne veux pas attendre qu'il ait pris un goût trop vif, une passion déraisonnable peut-être, pour quelqu'un qui ne lui conviendroit nullement, qui pourroit contrarier mes vues, et m'obliger de le contraindre à épouser une personne qui ne seroit pas de son goût.

M. DE RONCEVAL.

Tu peux être tranquille de ce côté-là; c'est un garçon fort appliqué, qui n'est sujet à aucune distraction; enfin, je le trouve toujours ici, et il n'en sort jamais que pour nos affaires.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Tu me fais un grand plaisir en m'assurant de sa bonne conduite. En te le confiant, j'avois craint pour lui tout ce qu'on peut redouter à Paris pour un jeune homme qui s'y trouve libre, c'est-à-dire

les femmes, le jeu, la mauvaise compagnie; enfin tout ce qui peut entraîner la jeunesse dans les plus grands malheurs.

M. DE RONCEVAL.

Je te réponds qu'il a évité tous les piéges que tu redoutois.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Ce qui le prouveroit assez, c'est la joie qu'il a eue en me voyant à Paris, et surtout quand il a su que je le ramenerois à Nantes avec ta fille. A l'éloge qu'il m'en a fait, j'ai bien vu qu'il soupçonnoit l'objet de mon voyage.

M. DE RONCEVAL.

Tu peux compter sur cet éloge, il la connoît bien. Ils étudient souvent ensemble, et il règne entr'eux un accord qui m'a toujours charmé.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Tant mieux, il n'en sera pas de lui comme de tous les jeunes gens qui ont de l'aversion pour la belle-mère que leur père leur donne.

M. DE RONCEVAL.

Je te réponds bien que ton fils ne leur ressemblera pas.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Voilà ce que fait l'éducation; j'ai présidé à celle de mon fils, et je vois que je n'aurai qu'à me louer des soins que j'ai pris de lui.

SCÈNE VI.

M. DE RONCEVAL, M. DE SAINT FIRMIN, M. DE SAINT-FIRMIN Père.

M. DE SAINT-FIRMIN.

MONSIEUR, il n'y a rien à desirer à votre lettre, et je vous l'apporte à signer, afin que je puisse la faire partir.

M. DE RONCEVAL.

Fort bien. (*Il signe.*) Tenez compagnie à votre père pendant que je vais sortir; je ne serai pas long-temps, et j'amenerai le notaire. Ah! faites avertir ma fille, mon ami Saint-Firmin sera bien aise de causer avec elle pour la mieux connoître.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Elle a le même desir de revoir mon père, et elle va se rendre ici.

M. DE RONCEVAL.

A merveilles! Voilà qui est bien. Je reviens tout de suite.

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-FIRMIN Père, M. DE SAINT-FIRMIN.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

JE suis bien aise, mon fils, de vous instruire du sujet qui m'amène ici.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Il me paroît, mon père, que c'est une chose qui vous convient très fort.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Oui, si vous n'y mettez point d'obstacle.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Tout ce que vous pouvez projeter, mon père, sera toujours pour moi la chose du monde la plus agréable.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Voilà, je vous l'avouerai, sur quoi j'ai conté.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je suis accoutumé à vous voir prévenir mes desirs, et je suis plus charmé qu'étonné de ce que vous voulez bien faire pour moi.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Je vous marie donc. Vous connoissez la personne que je vous destine?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Sûrement, beaucoup.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Figure, esprit, grâces, talent; tout se trouve réuni en elle.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Vous la peignez comme je la vois, et vous pouvez être sûr que vous allez me rendre le plus heureux des hommes.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

C'est tout mon desir, mon enfant. J'ai promis à ta mère de m'en occuper uniquement dès que je le

pourrois; l'occasion se présente, et je la saisis avec empressement.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah ! mon père, je ne sais comment vous exprimer ma reconnoissance.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Ne t'en mets pas en peine; ce n'est pas un mérite pour un père de faire le bonheur de son fils : son cœur lui en fait une loi, et il n'en est pas de plus douce pour lui.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je vous reconnois bien là : voilà le langage du père le plus tendre ! Voici mademoiselle Adélaïde.

SCÈNE VIII.

Mademoiselle ADELAIDE, M. DE SAINT-FIRMIN Père, M. DE SAINT-FIRMIN.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

VENEZ, Mademoiselle, et partagez la joie d'un père qui retrouve un fils selon ses desirs; j'aime à croire que l'exemple de la tendresse que vous avez pour mon ami Ronceval, n'a pas peu contribué aux sentimens qu'il vient de me témoigner.

Mademoiselle ADELAIDE.

Je suis sûre qu'ils étoient dans son cœur, Monsieur; il ne m'a jamais parlé de vous qu'avec les expressions de la plus vive reconnoissance.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Et vous l'avez sûrement approuvé. Nos cœurs s'entendront facilement, mes enfans. J'emmène avec vous, Mademoiselle, mon fils à Nantes. Nous ne nous quitterons jamais. Les nœuds que je vais lui faire former nous réuniront pour la vie, si vous y consentez.

Mademoiselle ADELAIDE.

Je n'ai point d'autres desirs : il me sera trop doux de vivre avec vous, et je ne crois pas devoir dissimuler la joie que j'en ressens.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Je craignois que vous n'eussiez quelque répugnance à vous établir en province, étant accoutumée à vivre à Paris, séjour que les femmes ordinairement préfèrent à tout autre lieu.

Mademoiselle ADELAIDE.

On suit facilement la pente qui nous mène dans un séjour où l'on ne peut espérer que du bonheur.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Si cette loi peut vous être dictée par votre cœur, Mademoiselle, rien ne pourra égaler la satisfaction que j'en ressentirai. Je vous avouerai que je n'osois m'en flatter; mon âge, si différent du vôtre, me faisoit craindre que vous n'eussiez de la répugnance...

Mademoiselle ADELAIDE.

De la répugnance à vous suivre ! Moi, Monsieur, après tout ce que Monsieur votre fils m'a dit de vous !

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Il vous a donc parlé en ma faveur?

Mademoiselle ADELAIDE.

Vous n'en aviez pas besoin, Monsieur; et votre présence m'a bientôt confirmé tout ce qu'il m'en avoit appris.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

Mlle ADELAIDE, M. DE SAINT-FIRMIN Père, M. DE RONCEVAL, M. DE SAINT-FIRMIN, M. BROUSSIN.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

AH ! mon ami, je suis trop heureux ! L'aimable Adélaide consent à me suivre à Nantes avec mon fils.

M. DE RONCEVAL.

J'étois bien sûr que tu l'y déterminerois facilement.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

C'étoit précisément tout ce que je desirois.

M. DE RONCEVAL.

Allons, asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*) Monsieur Broussin, voulez-vous bien lire?

M. BROUSSIN.

Très-volontiers. (*Il lit.*) « Par-devant, etc., furent » présens Antoine de Saint-Firmin et Adélaide » de Ronceval. »

M. DE SAINT-FIRMIN.

Arrêtez, Monsieur, je vous prie.

M. BROUSSIN.

Pourquoi donc ?

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Que veux-tu dire, mon fils?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Que monsieur Broussin s'est trompé.

M. BROUSSIN.

Moi, Monsieur?

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Mais, mon fils, en quoi donc?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Cela est aisé à rectifier.

M. BROUSSIN.

Comment?

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Quoi donc rectifier?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Le nom.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Le nom?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Certainement; ce n'est pas Antoine de Saint-Firmin qu'il faut mettre.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Et quoi donc?

M. DE SAINT-FIRMIN.

C'est Philippe.

M. DE RONCEVAL.

Que veut-il dire? Ne vous appelez-vous pas Antoine?

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Certainement; c'est mon nom.

M. DE RONCEVAL.

En ce cas, il a donc bien mis en mettant Antoine.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Un moment, s'il vous plaît. Mon fils, qui, de vous ou de moi, épouse mademoiselle Adélaïde ?

M. DE SAINT-FIRMIN.

C'est moi, mon père.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Vous ?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Très-certainement. N'y avez-vous pas consenti ?

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Quoi ! vous l'avez cru ?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je n'en ai pas douté un instant.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Et vous, Mademoiselle ?

Mademoiselle ADELAIDE.

J'ai cru, comme monsieur votre fils, que monsieur Broussin s'étoit trompé.

M. DE SAINT-FIRMIN Père

Mon ami, que pensez-vous de tout ceci ?

M. DE RONCEVAL.

Mon ami, je crois que nous nous sommes trompés tous les deux.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Cela me paroît assez clair, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de prier monsieur Broussin de refaire le contrat.

M. DE RONCEVAL.

Il n'y a pas à hésiter.

M. BROUSSIN.

En mettant le nom de Philippe à la place de celui d'Antoine ?

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah ! mon père !

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Tu seras heureux, et je le serai aussi de votre bonheur à tous deux, si mon ami Ronceval y consent.

M. DE RONCEVAL.

C'est tout ce que je desire.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Quel bonheur pour nous, Mademoiselle !

Mademoiselle ADELAIDE.

Il n'y a sûrement pas de pères au monde comme les nôtres.

M. DE RONCEVAL.

Mon ami, nous leur donnons un exemple bon à suivre.

M. DE SAINT-FIRMIN Père.

Quel est-il ?

M. DE RONCEVAL.

C'est que si une erreur n'est pas une faute, elle peut en devenir une quand on la prolonge.

LES AMANS CHIENS,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE SOURDAN.
Mademoiselle DE SOURDAN, fille de M. DE SOURDAN.
Madame DE SAINT-OUEN.
M. DE SAINT-OUEN, fils de Mad. DE SAINT-OUEN.
M. DESAIRS.
AGATHE, femme de chambre de Mlle DE SOURDAN.

La scène est devant la maison de M. de Sourdan, sur le Boulevard.

LES AMANS CHIENS,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

M. DESAIRS, AGATHE.

AGATHE.

MONSIEUR Desairs, où allez-vous donc?

M. DESAIRS.

Ah! bonjour, Agathe, je ne vous voyois pas.

AGATHE.

Lorsque je vous attends, vous passez tout de suite.

M. DESAIRS.

C'est que je cherche des dames qui m'ont dit qu'elles se promèneroient ce soir sur le boulevard.

AGATHE.

En vérité, vous ne méritez guère d'être aimé comme vous l'êtes de mademoiselle de Sourdan!

M. DESAIRS.

Pourquoi donc cela?

AGATHE.

C'est que vous êtes occupé de plaire à mille autres.

M. DESAIRS.

En vérité, c'est sans y penser.

AGATHE.

C'est ce que je dis: c'est par habitude. Vous avez la bonté de vous laisser aimer.

M. DESAIRS.

Mais, puis-je rebuter durement les femmes qui me trouvent charmant?

AGATHE.

Monsieur, quand on est aimé d'une personne aimable comme ma maîtresse, on ne doit pas s'occuper d'autre chose.

M. DESAIRS.

Mais je n'aime que mademoiselle de Sourdan : elle le sait bien.

AGATHE.

Sûrement, elle ne le croit que trop ; mais au lieu de faire tout ce qui pourroit favoriser votre amour, vous vous avisez de plaisanter son père : y a-t-il rien de si mal imaginé!

M. DESAIRS.

Pourquoi est-il vieux et ridicule?

AGATHE.

Cela fait que vous ne pouvez avoir d'accès chez lui, et que vous ne pouvez espérer d'épouser mademoiselle de Sourdan.

M. DESAIRS.

Pourquoi donc? Elle m'a dit que dans peu elle l'y feroit consentir. Ainsi, je compte là-dessus.

AGATHE.

Sans vous en inquiéter davantage : et vous l'avez confié à tout le monde.

M. DESAIRS.

Oui : parce que personne ne se mettra sur les rangs, quand on saura notre projet.

AGATHE.

Cette conduite est fort adroite.

M. DESAIRS.

Voilà ce que je pense.

AGATHE.

Cependant, ce soir, Mademoiselle est fort triste. Elle n'a pas la même confiance que vous.

M. DESAIRS.

Voilà ce que je lui reproche toutes les fois que je puis lui parler.

AGATHE.

Et vous ne me demandez pas seulement ce qui peut l'inquiéter?

M. DESAIRS.

Elle me le dira.

AGATHE.

En vérité, vous ne méritez pas votre bonheur; et si je faisois bien, je ne vous remettrois pas la lettre que j'ai à vous donner de sa part.

M. DESAIRS.

Allons donc! cela seroit joli de faire aussi mal ses commissions. Voyons cette lettre.

AGATHE (*donnant la lettre.*)

La voici.

M. DESAIRS (*lisant.*)

Ah, ah! elle veut me parler ici ce soir! Diable! cela me dérange; mais.... Allons, il faut bien faire ce qu'elle veut. Je vais lui écrire un mot pour la tranquilliser. Je reviens dans l'instant, pour vous remettre ma réponse. Je vous retrouverai ici?

(*Il s'en va.*)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-OUEN, AGATHE.

M. DE SAINT-OUEN.

MADEMOISELLE Agathe, un moment, je vous prie.

AGATHE.

Quoi! c'est vous, monsieur de Saint-Ouen? Depuis quand êtes-vous à Paris?

M. DE SAINT-OUEN.

D'aujourd'hui. Comment se porte mademoiselle de Sourdan?

AGATHE.

Très bien, Monsieur.

M. DE SAINT-OUEN.

Et toujours aussi belle?

AGATHE.

Beaucoup plus que lorsque vous êtes parti.

M. DE SAINT-OUEN.

Que je suis malheureux!

AGATHE.

Pourquoi donc?

M. DE SAINT-OUEN.

C'est le désespoir où j'étois de ne pouvoir me flatter de toucher son cœur qui m'avoit fait éloigner de Paris; mais l'absence, loin de diminuer mon amour, n'a fait que l'augmenter.

AGATHE.

Elle l'ignoroit donc?

M. DE SAINT-OUEN.

Je l'ai assurée plusieurs fois que je ne cesserois jamais de l'adorer; mais vainement: je l'ai toujours trouvée insensible à tant d'amour.

AGATHE.

C'est que le moment n'étoit pas venu, sans doute.

M. DE SAINT-OUEN.

Comment, le moment?

AGATHE.

Eh! oui; celui où elle aimeroit.

M. DE SAINT-OUEN.

Que dites-vous? Quelqu'un seroit-il assez heureux?..

AGATHE.

Sûrement: mais je suis bien fâchée que ce ne soit pas vous. Etes-vous à Paris pour long-temps?

M. DE SAINT-OUEN.

Je ne sais. Ma mère m'a fait revenir pour une affaire très importante, à ce qu'elle me mandoit; et quand je suis arrivé, elle m'a dit qu'elle vouloit me marier, qu'elle avoit donné sa parole, et qu'on n'attendoit que moi pour conclure. Je n'ai seulement pas voulu savoir qui elle vouloit me faire épouser, et sa tendresse pour moi l'a fait consentir à retirer sa parole.

AGATHE.

Puisqu'elle est si raisonnable, rien ne doit vous engager à partir. Demeurez.

M. DE SAINT-OUEN.

Pourquoi?

AGATHE.

Je voudrois que la comparaison que pourra faire

mademoiselle de Sourdan de vous avec votre rival, pût le bannir de son cœur.

M. DE SAINT-OUEN.

Et quel est ce rival ?

AGATHE.

Je ne puis vous le nommer; mais vous le saurez facilement, car il est fort indiscret.

M. DE SAINT-OUEN.

Et vous me promettez de parler en ma faveur ?

AGATHE.

Laissez-moi faire; je desire trop de réussir, pour n'y pas faire tous mes efforts.

M. DE SAINT-OUEN.

Que d'obligations je vous aurai !

AGATHE.

Cherchez, de votre côté, les occasions de voir Mademoiselle, et de lui parler; je la disposerai à vous entendre. On vient; je crois que c'est elle. Eloignez-vous.

M. DE SAINT-OUEN.

Allons. Puisse l'espoir que vous me donnez n'être point trahi !

SCÈNE III.

Mademoiselle DE SOURDAN, AGATHE.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Eh bien ! Agathe, as-tu donné ma lettre à monsieur Desairs ?

AGATHE.

Oui, Mademoiselle.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Fera-t-il ce que je lui demande?

AGATHE.

Mais, je crois que oui.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Comment! tu crois?...

AGATHE.

Que voulez-vous que je vous dise?

Mademoiselle DE SOURDAN.

Est-ce qu'il n'a pas été fort aise?

AGATHE.

Il a dit que cela le contrarioit beaucoup; à la fin il s'est décidé, et il est allé vous écrire. Il va me rapporter sa réponse.

Mademoiselle DE SOURDAN.

L'ingrat! Quand je ne suis occupée que de lui, que je veux lui parler pour concerter ensemble les moyens de faire consentir mon père à notre mariage! Il m'aimeroit si peu!

AGATHE.

C'est qu'il a beaucoup d'affaires. Il dit que toutes les femmes l'aiment. Oh! c'est un homme d'un grand mérite! Il a la bonté de se laisser aimer par vous; il semble que vous devez lui avoir beaucoup d'obligations de la préférence qu'il veut bien vous donner.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je connois l'excès de son amour-propre; c'est son

seul défaut, et j'espère que le mariage l'en corrigera.

AGATHE.

Ma foi! Mademoiselle, je ne crois pas que le mariage corrige les hommes; ils croient n'avoir plus besoin de plaire, et les soins qu'ils avoient étant amans, diminuent promptement lorsqu'ils sont maris.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je me le suis dit mille fois; mais mon amour est plus fort que toutes mes réflexions.

AGATHE.

En ce cas-là vous êtes bien foible! Mais vous ne pouvez disconvenir que l'ingratitude rend bien malheureux.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Hélas! que trop!

AGATHE.

Si vous êtes malheureuse, vous faites souffrir à votre tour un homme qui vous aime beaucoup.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Et qui te l'a dit?

AGATHE.

Lui-même, car il est ici. Désespéré de ne pouvoir vous toucher, il s'étoit éloigné de Paris; mais son amour n'en est devenu que plus fort.

Mademoiselle DE SOURDAN.

C'est monsieur de Saint-Ouen?

AGATHE.

Il est vrai.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Lorsqu'il est parti, peut-être allois-je l'aimer; je

commençois à sentir qu'il me plaisoit; mais monsieur Desairs s'est emparé de mon cœur, je n'ai plus aimé que lui.

AGATHE.

Sa mère l'a fait revenir pour le marier.

Mademoiselle DE SOURDAN (*vivement.*)

Monsieur Desairs.

AGATHE.

Eh! non, Mademoiselle! c'est monsieur de Saint-Ouen dont je vous parle.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Il va se marier?

AGATHE.

C'est-à-dire, sa mère le vouloit; mais il a obtenu qu'elle retireroit sa parole.

Mademoiselle DE SOURDAN.

A la bonne heure.

AGATHE.

Oui; mais le désespoir où il est va le faire repartir.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Tu le crois?

AGATHE.

Il vient de me le dire. Ah! si monsieur Desairs vous aimoit aussi vivement, je vous trouverois bien heureuse! Mais quand on aime véritablement, on est tendre, discret....

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je compte aussi sur sa discrétion. Il m'offenseroit sensiblement s'il n'étoit pas discret; et je ne le reverrois de ma vie.

AGATHE.

Il s'est pourtant vanté partout que vous l'aimiez.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Lui? Cela ne se peut pas.

AGATHE.

Il vient de me le dire ; et il a ajouté que c'étoit pour détourner ceux qui voudroient vous épouser. Il compte par ce moyen que monsieur votre père sera forcé de consentir à votre mariage avec lui.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Eh bien! je ne veux plus le voir; tu peux le lui dire quand il t'apportera sa réponse.

AGATHE.

Voilà ce qui s'appelle du courage.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Attends.

AGATHE.

Oh! laissez-moi faire!

Mademoiselle DE SOURDAN.

Non, je veux lui parler; mais pour la dernière fois. Ne lui dis rien.

AGATHE.

Comme vous foiblissez tout de suite!

Mademoiselle DE SOURDAN.

Oh! ne crains rien; son indiscrétion m'affecte trop vivement pour que je la lui pardonne jamais. J'entends quelqu'un, retirons-nous.

AGATHE.

C'est monsieur votre père.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je suis désespérée! allons-nous-en.

SCÈNE IV.

M. DE SOURDAN, Mademoiselle DE SOURDAN.

M. DE SOURDAN.

Ma fille, où allez-vous donc ?

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je rentre, papa, à cause du serein.

M. DE SOURDAN.

Voici la nuit, le serein est tombé il y a long-temps, cela va le mieux du monde. Asseyons-nous ici.

Mademoiselle DE SOURDAN.

C'est que j'ai affaire chez moi; je ne me porte pas bien.

M. DE SOURDAN.

Allons, voilà qui va le mieux du monde: asseyez-vous, vous dis-je. (*Ils s'asseyent.*) Tel que vous me voyez, je m'occupe de vos affaires, quoique je ne les aime pas; ainsi voilà qui est bien, cela va le mieux du monde; j'ai dit: ma fille est jolie, mais cela ne suffit pas, je ne suis pas jeune, et je dois penser à la marier.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je vous prie, mon papa....

M. DE SOURDAN.

Laissez-moi dire. Je n'ai pas besoin que vous me priiez de vous marier, puisque j'y pense; voilà qui va le mieux du monde.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Mais je ne veux pas me marier.

M. DE SOURDAN.

Fort bien, je vous entends: les filles disent toujours cela; voilà qui va le mieux du monde.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je veux toujours rester avec vous, ou bien, si vous me forcez à me marier, je me ferai religieuse.

M. DE SOURDAN.

Eh bien! voilà qui va le mieux du monde. J'avois un parti excellent, un jeune homme fort riche; mais il est mort. Voilà qui va le mieux du monde.

Mademoiselle DE SOURDAN.

En ce cas-là, j'en suis bien aise, parce que je suis persuadée que les hommes, même ceux qu'on aime le plus, sont de très mauvais maris.

M. DE SOURDAN.

Cela peut arriver quelquefois; ainsi voilà qui va le mieux du monde. Il n'est pas nécessaire d'aimer celui qu'on épouse avant le mariage, tu as raison; aussi celui que je veux te donner, à peine le connois-tu.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Et je ne veux pas le connoître, jamais, jamais!

M. DE SOURDAN.

Allons, voilà qui va le mieux du monde; quand on se connoît trop, on se trouve mille défauts; tu penses à merveilles; mais il faut au moins que tu saches son nom.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Cela est inutile.

M. DE SOURDAN.

Voilà qui va le mieux du monde ; je ferai tout ce que tu voudras, et ce mariage-là sera fait d'ici à huit jours.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Il ne sera jamais fait, je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas me marier, et je ne changerai point de sentiment. (*Elle s'en va.*)

M. DE SOURDAN.

Allons, voilà qui va le mieux du monde. Je suis très embarrassé. Comment ferai-je avec madame de Saint-Ouen! La voici justement.

SCÈNE V.

Madame DE SAINT-OUEN, M. DE SOURDAN.

Madame DE SAINT-OUEN.

AH! monsieur de Sourdan, c'est vous que je cherchois, je suis au désespoir...

M. DE SOURDAN.

Eh bien, voilà qui va le mieux du monde. Je suis aussi très fâché.

Madame DE SAINT-OUEN.

Avez-vous parlé à votre fille?

M. DE SOURDAN.

Oui, vraiment ; tout va le mieux du monde.

Madame DE SAINT-OUEN.

Elle a accepté le mariage?

M. DE SOURDAN.

Non : elle dit qu'elle veut toujours rester fille : cela va le mieux du monde; je crois que j'en mourrai de chagrin.

Madame DE SAINT-OUEN.

Mon fils pense de même, et je viens vous redemander ma parole.

M. DE SOURDAN.

Il faut bien vous la rendre, quelque peine que cela me fasse; voilà qui va le mieux du monde. Comment ferons-nous donc pour les marier ensemble?

Madame DE SAINT-OUEN.

Je ne crois pas que cela se puisse : j'imagine que mon fils a une passion dans le cœur, qui nous en empêche.

M. DE SOURDAN.

Eh bien! je pense que ma fille est de même; voilà qui va le mieux du monde. Tous nos projets sont dérangés, et je ne m'en consolerai jamais.

Madame DE SAINT-OUEN.

Vous êtes bien honnête. Je crois voir mon fils, je vais le tranquilliser à mon grand regret.

M. DE SOURDAN.

Voilà qui va le mieux du monde. Je vous donne le bonjour.

SCÈNE VI.

Mad. DE SAINT-OUEN, M. DE SAINT-OUEN.

Madame DE SAINT-OUEN.

SOYEZ content, mon fils, je viens de vous dégager.

M. DE SAINT-OUEN.

Dans l'instant ?

Madame DE SAINT-OUEN.

Dans l'instant même.

M. DE SAINT-OUEN.

Je frissonne ! mais vous étiez, il me semble, avec monsieur de Sourdan ?

Madame DE SAINT-OUEN.

Oui : il vient de me rendre ma parole.

M. DE SAINT-OUEN.

Quoi ! c'étoit sa fille que vous vouliez me faire épouser ?

Madame DE SAINT-OUEN.

Sûrement ; qu'avez-vous donc ?

M. DE SAINT-OUEN.

O ciel ! qu'ai-je fait ?

Madame DE SAINT-OUEN.

Comment ! l'aimeriez-vous ?

M. DE SAINT-OUEN.

Il y a deux ans que je ne respire que pour elle.

Madame DE SAINT-OUEN.

Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit ? ou

plutôt pourquoi n'avez-vous pas voulu savoir le nom de celle à qui je vous destinois ?

M. DE SAINT-OUEN.

Parce que je n'osois me flatter... Mais dites-moi, je vous prie, croyez-vous qu'elle eût consenti à m'épouser ?

Madame DE SAINT-OUEN.

Son père m'a assuré qu'elle ne vouloit pas se marier.

M. DE SAINT-OUEN.

Cependant je sais qu'elle aime quelqu'un.

Madame DE SAINT-OUEN.

Si vous voulez, je reparlerai à son père.

M. DE SAINT-OUEN.

Ah! son cœur est prévenu pour un autre; elle ne consentira jamais...

Madame DE SAINT-OUEN.

Mais quel est cet amant que vous croyez qu'elle vous préfère ?

M. DE SAINT-OUEN.

Agathe n'a jamais voulu me le nommer. Elle m'a bien promis de parler en ma faveur à sa maîtresse; mais je n'ose rien espérer.

Madame DE SAINT-OUEN.

J'entends quelqu'un. Retirez-vous; je vais savoir si je puis parler à monsieur de Sourdan; nous prendrons ensemble des mesures qui pourront peut-être réussir.

M. DE SAINT-OUEN.

Je serois bien sûr d'être heureux si mon bonheur pouvoit ne dépendre que de vous.

SCÈNE VII.

Madame DE SAINT-OUEN, AGATHE.

AGATHE (*parlant à elle-même.*)

CELA vaut bien la peine de s'impatienter! Eh bien, il n'est pas là, monsieur Désairs.

Madame DE SAINT-OUEN.

Je crois que c'est Agathe?

AGATHE.

Oui, Madame. Comme on ne voit plus guère clair, je ne vous avois pas reconnue.

Madame DE SAINT-OUEN.

Je voudrois bien parler à monsieur de Sourdan.

AGATHE.

Cela ne se peut pas pour aujourd'hui.

Madame DE SAINT-OUEN.

Pourquoi donc?

AGATHE.

C'est qu'il est déshabillé et prêt à se coucher, et qu'il vous priera sûrement d'attendre jusqu'à demain.

Madame DE SAINT-OUEN.

J'en suis très fâchée : j'ai quelque chose de fort intéressant à lui dire. Mon fils avoit refusé d'épouser mademoiselle de Sourdan...

AGATHE.

Quoi! c'étoit à elle que vouliez le marier?

Madame DE SAINT-OUEN.

Oui, vraiment, et monsieur de Sourdan m'avoit donné sa parole.

AGATHE.

Cela n'auroit pas fait grand'chose; mais vous ferez bien de lui parler.

Madame DE SAINT-OUEN.

Vous le croyez?

AGATHE.

J'ai des idées....

Madame DE SAINT-OUEN.

Mais c'est qu'on m'a dit que votre maîtresse aimoit quelqu'un.

AGATHE.

Sûrement, et qui ne vaut pas monsieur votre fils.

Madame DE SAINT-OUEN.

Sur quoi donc espérez-vous?

AGATHE.

Demain je serai plus certaine de mes conjectures.

Madame DE SAINT-OUEN.

Vous ne voulez pas m'en dire davantage, Agathe, pour tranquilliser mon fils?

AGATHE.

Je ne le peux pas. Il passe tant de choses par la tête d'une jeune fille qui a de l'amour, qu'on ne peut compter sur rien; il ne faut qu'un moment pour détruire tous ses projets, ou pour les fortifier.

SCÈNE VIII.

Madame DE SAINT-OUEN, M. DESAIRS, AGATHE.

M. DESAIRS (*bas*).

Si je ne me trompe, c'est la voix d'Agathe.

AGATHE.

J'entends, je crois, quelqu'un. Laissez-moi voir.

M. DESAIRS (*à Agathe.*)

Ah! c'est vous que je cherchois. Tenez, voilà ma lettre.

AGATHE.

Vous avez été bien long-temps à l'écrire.

M. DESAIRS.

Ah dame! c'est qu'avant j'ai été voir la pantomime d'Audinot, qui a fini bien tard. J'avois donné parole à ces Dames de tantôt.

AGATHE.

Mais si Mademoiselle savoit cela?

M. DESAIRS.

Oh! elle m'aime trop pour être fâchée contre moi.

AGATHE.

Vous le croyez?

M. DESAIRS.

Sans doute. D'ailleurs, où trouveroit-elle un amant comme moi? Je crois, sans vanité....

AGATHE.

Vous n'en avez pas, vous.

M. DESAIRS.

Du tout. Ah ça ! je vais me promener par ici, en attendant que je puisse lui parler.

AGATHE.

Allez, allez.

SCÈNE IX.

Madame DE SAINT-OUEN, AGATHE.

Madame DE SAINT-OUEN.

A qui donc parliez-vous là ?

AGATHE.

Vous le saurez demain.

Madame DE SAINT-OUEN.

Me promettez-vous aussi de me dire si mon fils pourra espérer ?

AGATHE.

Oui, Madame ; qu'il compte sur moi, je ferai de mon mieux.

SCÈNE X.

Mademoiselle DE SOURDAN (*dans la maison*), Madame DE SAINT-OUEN, AGATHE.

Mademoiselle DE SOURDAN (*appelant.*)

AGATHE ?

AGATHE.

Voilà ma maîtresse qui m'appelle.

Madame DE SAINT-OUEN.

Ne la faites pas attendre. Je vais calmer un peu mon fils, en lui disant ce que vous me promettez.

(*Elle s'en va par la gauche.*)

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-OUEN (*arrivant par la droite.*)

Je crois avoir entendu la voix de mademoiselle de Sourdan. Si c'étoit elle ! Si je pouvois lui parler un moment !... Ah ! je serois trop heureux, après l'avoir assurée de mon amour, de pouvoir expirer à ses pieds. (*Il écoute.*) Je n'entends rien ; mais je suis près du lieu qu'elle habite, c'est tout ce que je venois chercher ici. Eloigné de Paris, mes pensées erroient sans cesse autour de cette maison ! Quel plaisir je goûtois à me rappeler tous les lieux où je l'avois vue ! Je les parcours à présent, mais sans elle, sans l'espoir de la posséder ; mon amour ne s'accroît que pour augmenter mon tourment !

SCÈNE XII.

M. DESAIRS, M. DE SAINT-OUEN.

M. DESAIRS.

Il n'y a personne sur le rempart, cela est ennuyeux ; mais je crois que voici bientôt l'heure.

M. DE SAINT-OUEN.

Qu'est-ce que j'entends ?

M. DESAIRS.

Je crois que c'est Saint-Ouen ?

M. DE SAINT-OUEN.

Oui, c'est moi-même : que fais-tu ici ?

M. DESAIRS.

Je me promène ; et toi aussi sans doute ? Bonsoir.

M. DE SAINT-OUEN.

Tu t'en vas donc ?

M. DESAIRS.

Non, je reste là.

M. DE SAINT-OUEN.

Comment, tout seul ?

M. DESAIRS.

Tout seul à présent ; mais dans un moment avec quelqu'un.

M. DE SAINT-OUEN (*à part.*)

Que dit-il ? seroit-il possible ?....

M. DESAIRS.

Allons, va-t-en !

M. DE SAINT-OUEN.

Un moment.

M. DESAIRS.

Je n'en ai pas à perdre.

M. DE SAINT-OUEN.

Je voudrois te demander....

M. DESAIRS.

Quoi ?

M. DE SAINT-OUEN.

Si ce n'est pas là la maison de monsieur de Sourdan ?

M. DESAIRS.

Oui, c'est elle.

M. DE SAINT-OUEN.

Tu connois mademoiselle de Sourdan ?

M. DESAIRS.

Beaucoup.

M. DE SAINT-OUEN.

On dit qu'elle va se marier ?

M. DESAIRS.

Il est vrai.

M. DE SAINT-OUEN.

Que celui qui l'épousera sera heureux !

M. DESAIRS.

Tu la trouves donc jolie ?

M. DE SAINT-OUEN.

Je ne connois rien qui puisse l'égaler.

M. DESAIRS.

En vérité, je pense comme toi.

M. DE SAINT-OUEN.

Elle doit avoir l'ame la plus sensible !...

M. DESAIRS.

Mais pas mal.

M. DE SAINT-OUEN.

Qui te l'a dit ?

M. DESAIRS.

Celui qu'elle doit épouser.

M. DE SAINT-OUEN.

Tu le connois donc ?

M. DESAIRS.

Allons, tu fais semblant de l'ignorer ; voilà une belle finesse ! tu veux me faire faire une indiscrétion.

M. DE SAINT-OUEN.

Tu n'en es pas capable.

M. DESAIRS.

Aussi je ne te l'ai pas dit ; mais à présent que tu le sais, va-t'en.

M. DE SAINT-OUEN.

Pourquoi ?

M. DESAIRS.

C'est que j'ai un rendez-vous avec elle.

M. DE SAINT-OUEN.

Cela ne se peut pas.

M. DESAIRS.

Quand je te prie de t'en aller, ce n'est pas pour le plaisir de rester seul apparemment.

M. DE SAINT-OUEN.

Et tu crois qu'elle va venir ?

M. DESAIRS.

Quand je lui aurai fait un signal.

M. DE SAINT-OUEN.

Tu lui parles donc ici souvent ?

M. DESAIRS.

Non, voilà la première fois ; mais elle a quelque chose de très important à me dire, à ce qu'elle m'a mandé.

M. DE SAINT-OUEN.

De très important !

M. DESAIRS.

Oui : et comme j'ai un talent... Tu ne me connois pas ce talent-là ?

M. DE SAINT-OUEN.

Non : quel est-il ?

M. DESAIRS.

Celui de contrefaire le petit chien qui aboie, à s'y tromper.

M. DE SAINT-OUEN.

C'est donc là ton signal ?

M. DESAIRS.

Oui: allons, va-t-en, voici l'heure.

M. DE SAINT-OUEN.

Je te laisse. (*A part.*) Il me vient une idée.
(*Il s'approche de la maison.*)

M. DESAIRS.

Il est parti. Je crains que mademoiselle de Sourdan ne se soit impatientée. (*Il contrefait le chien.*) Ouac, ouac, ouac, ouac.

M. DE SAINT-OUEN (*contrefaisant le gros chien.*)

Hou, hou, hou, hou.

M. DESAIRS.

Le diable emporte le chien !

M. DE SAINT-OUEN (*le poursuivant.*)

Hou, hou, hou, hou.

M. DESAIRS.

Il me mordroit, sauvons-nous ! je reviendrai quand il n'y sera plus. (*Il s'enfuit.*)

M. DE SAINT-OUEN (*le poursuivant.*)

Hou, hou, hou, hou.

SCÈNE XIII.

Mademoiselle DE SOURDAN, M. DE SAINT-OUEN, AGATHE.

Mademoiselle DE SOURDAN.

AGATHE, où est-il donc ?

AGATHE.

Le voilà, Mademoiselle.

M. DE SAINT-OUEN.

Vous vous trompez; je ne suis pas assez heureux pour être celui que vous venez chercher ici.

AGATHE (*à Mademoiselle de Sourdan.*)

C'est monsieur de Saint-Ouen.

M. DE SAINT-OUEN.

Oui, Mademoiselle, c'est moi-même. Pardonnez-moi la ruse que j'ai employée pour éloigner celui à qui je porte envie. Je l'ai défié de vous aimer autant que je vous aime; j'ai desiré le moment de vous en assurer, il s'est offert: pardonnez-moi si j'ose en profiter.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je ne comprends pas comment vous avez pu être instruit... Agathe?

M. DE SAINT-OUEN.

Non, Mademoiselle; ce n'est point d'elle que j'ai appris l'entretien que vous deviez avoir avec Desairs. Le hasard me l'a fait rencontrer ici; le mystère qu'il m'a fait m'a donné de la curiosité; la jalousie inséparable d'un violent amour, m'a fait craindre de trouver en lui un rival...

Mademoiselle DE SOURDAN.

Et il vous a confié que je l'aimois?

M. DE SAINT-OUEN.

On peut bien être vain d'un pareil bonheur; c'est selon la façon de penser.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Poursuivez, Monsieur.

M. DE SAINT-OUEN.

Comme je me suis opiniâtré à rester ici, il m'a avoué qu'il vous y attendoit; le signal m'a fait naître l'idée de l'en chasser en me servant d'un pareil moyen ; je l'ai poursuivi, et la crainte d'être mordu l'a fait fuir.

AGATHE.

Je trouve qu'il est payé comme il le doit de sa confidence.

M. DE SAINT-OUEN.

Eh ! que me sert de l'avoir éloigné pour un instant de Mademoiselle, s'il règne toujours dans son cœur ?

Mademoiselle DE SOURDAN.

Cette indiscrétion...

AGATHE.

Devroit l'en bannir pour toujours.

M. DE SAINT-OUEN.

Mademoiselle...

SCÈNE XIV.

Mademoiselle DE SOURDAN, M. DE SAINT-OUEN, AGATHE, Madame DE SAINT-OUEN, M. DESAIRS (*venant d'un autre côté.*)

M. DESAIRS (*aboyant.*)

OUAC, ouac, ouac, ouac.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Retirons-nous par-ici. (*Ils s'éloignent dans le fond.*)

M. DESAIRS.

Ouac, ouac, ouac, ouac.

Madame DE SAINT-OUEN (*rencontrant M. Desairs.*)

Je vous cherchois, mon fils.

M. DE SAINT-OUEN (*à Mademoiselle de Sourdan.*)

C'est ma mère.

M. DESAIRS.

Mon fils, quel mot tendre ! pardonnez-moi, Mademoiselle, si vous ne m'avez pas trouvé d'abord; mais c'est qu'un gros chien m'a poursuivi, et j'ai été obligé d'attendre qu'il se fût éloigné pour venir vous retrouver.

Madame DE SAINT-OUEN.

A qui croyez-vous donc parler ?

M. DESAIRS.

A mademoiselle de Sourdan ; vous ne m'avez pas donné rendez-vous ici pour que je ne vous dise rien apparemment.

Madame DE SAINT-OUEN.

Quoi, mademoiselle de Sourdan vous aime ?

M. DESAIRS.

Oui vraiment : mais n'êtes-vous pas madame de Saint-Ouen ?

Madame DE SAINT-OUEN.

Oui, Monsieur ; et je suis étonnée que vous vous vantiez ainsi d'être aimé d'une personne respectable.

M. DESAIRS.

Mais quand on doit s'épouser...

Mademoiselle DE SOURDAN (*s'avançant.*)

Voilà ce qui n'arrivera jamais. Vos indiscrétions

m'éclairent ; je ne vous connoissois pas quand vous avez pu croire que je vous aimois : je ne serai jamais qu'à qui saura me respecter.

M. DESAIRS.

Mais est-ce manquer de respect que d'aimer?

Mademoiselle DE SOURDAN.

Non ; mais se vanter d'être aimé !... Retirez-vous, Monsieur.

M. DESAIRS.

Eh bien ! supposons que j'aie tort ; il n'y a point de tort qu'on ne doive pardonner quand on aime.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Je ne vous aime point, et ne vous aimerai jamais.

M. DESAIRS.

Mais, Mademoiselle, songez donc que vous serez fâchée de m'avoir dit des choses aussi désagréables.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Vous les méritez trop, pour que je puisse m'en repentir. Eloignez-vous.

M. DESAIRS.

Vous ne direz pas toujours cela. Adieu, adieu.

AGATHE (*contrefaisant le chien.*)

Ouac, ouac, ouac, ouac.

SCÈNE XV.

Mademoiselle DE SOURDAN, Madame DE SAINT-OUEN, M. SAINT-OUEN, AGATHE.

Mademoiselle DE SOURDAN.

MADAME, si après une aventure faite pour me couvrir de confusion, par le mauvais choix que j'avois fait, vous consentez à me recevoir pour votre belle-fille, monsieur votre fils est le seul homme qui puisse faire mon bonheur; son silence et son respect pouvoient seuls détruire un égarement que j'espère qu'il me fera oublier.

M. DE SAINT-OUEN.

Ah! Mademoiselle... ah! ma mère!... rien n'égale mon bonheur!

Madame DE SAINT-OUEN.

J'avois eu le consentement de monsieur votre père, je compte l'obtenir encore.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

Mademoiselle DE SOURDAN, Madame DE SAINT-OUEN, M. DE SOURDAN, M. DE SAINT-OUEN, AGATHE.

M. DE SOURDAN (*en robe de chambre, une lanterne à la main.*)

QU'EST-CE que c'est donc que tout ce tintamare-là? Voilà qui va le mieux du monde, je n'ai jamais entendu aboyer tant de chiens.

Madame DE SAINT-OUEN.

Venez, venez, monsieur de Sourdan.

M. DE SOURDAN.

Quoi ! c'est vous, madame de Saint-Ouen ? voilà qui va le mieux du monde. Je suis très en colère ; ma fille, qu'est-ce que vous faites donc ici la nuit ?

Madame DE SAINT-OUEN.

Nous venons de conclure un mariage.

M. DE SOURDAN.

Quoi ! de votre fils et de ma fille, sans mon aveu ? celui-là est singulier ! voilà qui va le mieux du monde.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Mais, mon père...

M. DE SAINT-OUEN.

Monsieur...

Madame DE SAINT-OUEN.

Songez donc, monsieur de Sourdan, que vous me l'aviez accordé tantôt votre aveu.

M. DE SOURDAN.

Mais je vous avois rendu votre parole ; voilà qui va le mieux du monde ; je ne comptois pas là-dessus.

Madame DE SAINT-OUEN.

Eh bien ! les mêmes raisons doivent vous déterminer.

M. DE SOURDAN.

Je sens bien cela ; mais je meurs de froid ici : voilà qui va le mieux du monde. Entrez chez moi, nous allons arranger tout cela.

Mademoiselle DE SOURDAN.

Mon père, que je vous embrasse.

M. DE SAINT-OUEN.

Monsieur, permettez... (*Il l'embrasse.*)

M. DE SOURDAN.

Eh bien! voilà qui va le mieux du monde: pour me remercier ils vont m'étoufier. Venez, venez.

AGATHE.

Voilà comme un rival est quelquefois bon à quelque chose.

LA VEUVE RIDICULE,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Madame DERSON, veuve.
M. DERSON, fils de Madame Derson.
M. DUROCHER, voisin de Madame Derson.
Le Commissaire.
LENOIR, clerc du Commissaire.

La scène est chez le Commissaire.

LA VEUVE RIDICULE,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

LE COMMISSAIRE, LENOIR.

LENOIR (*écrivant.*)

MONSIEUR le Commissaire, serez-vous long-temps?

LE COMMISSAIRE.

Long-temps, long-temps! Je serai le temps qu'il me faudra.

LENOIR.

C'est que madame Derson a envoyé savoir à quelle heure elle pourroit vous voir.

LE COMMISSAIRE.

Madame Derson? Quoi! cette vieille folle qui demeure ici près?

LENOIR.

Oui, Monsieur, elle veut vous parler.

LE COMMISSAIRE.

Ah! qu'elle s'aille promener. Vous ne la connoissez pas, vous?

LENOIR.

Non, Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Elle m'a ennuyé pendant trois ans de ses amans; elle croit que tout le monde est amoureux d'elle:

enfin c'étoient tous les jours des plaintes qui m'impatientoient; je lui ai dit que je ne l'écouterois plus, elle m'a voulu soutenir que je l'aimois, et que j'étois jaloux de tous ceux qui alloient chez elle. Si elle va recommencer, nous ne finirons pas.

LENOIR.

Et payoit-elle ses plaintes?

LE COMMISSAIRE.

Presque jamais.

LENOIR.

Laissez-moi lui parler, je la ferai payer cher, pourvu que vous l'écoutiez quelquefois.

LE COMMISSAIRE.

A la bonne heure.

LENOIR.

Ce sera toujours autant de gagné.

LE COMMISSAIRE.

A propos de gagner, finissons l'expédition de ce scellé, de cet inventaire.

LENOIR.

Vous serez content: j'ai inventé des abrégés pour de certains articles, dont chaque mot tient une ligne.

LE COMMISSAIRE.

Oui; mais....

LENOIR.

Cela ne paroît pas.

LE COMMISSAIRE.

C'est fort bien: à mon retour vous me montrerez...

LENOIR.

Vous verrez que vous serez content.

SCÈNE II.

Madame DERSON, le Commissaire, LENOIR.

Le Commissaire.

Bon, vous m'avez arrêté, et vous êtes cause que je ne puis éviter cette diable de folle; c'est justement elle.

Madame DERSON.

Ah ! monsieur le Commissaire, je suis bien heureuse de vous trouver.

Le Commissaire.

Moi, je suis très fâché d'être obligé de sortir; mais parlez à mon clerc.

Madame DERSON.

A votre clerc?

Le Commissaire.

Oui : je m'en vais.

Madame DERSON.

Mais votre clerc est bien jeune, monsieur le commissaire, et rester comme cela en tête à tête.... Je reviendrai, je reviendrai. Quand serez-vous ici?

Le Commissaire.

Mais, Madame....

Madame DERSON.

Je vous dis que je reviendrai. Ah ! tenez : voilà mon fils qui vient me chercher.

SCÈNE III.

Madame DERSON, M. DERSON, LENOIR.

Madame DERSON (*à monsieur Derson.*)
Tu m'as vue entrer ici, n'est-ce pas?

M. DERSON.
Ma mère....

Madame DERSON.
Tu viens fort à propos; monsieur le Commissaire vient de sortir.

M. DERSON.
Oui : je l'ai rencontré.

Madame DERSON.
Eh bien! il faut que tu attendes qu'il soit de retour, et tu viendras m'avertir : ne vas pas t'en aller.

M. DERSON.
Non, non, ma mère; ne soyez pas inquiète.

Madame DERSON (*à Lenoir.*)
Adieu, Monsieur, je vous reverrai tantôt, car ceci est sérieux, cela vous donnera de la besogne.

SCÈNE IV.

M. DERSON, LENOIR.

M. DERSON.
Est-ce que ma mère n'a pas parlé à monsieur le Commissaire?

LENOIR.

Non, Monsieur, il n'avoit pas le temps de l'écouter.

M. DERSON.

Je m'en vais vous dire quel est l'objet de sa plainte, et ce que je crains.

LENOIR.

Asseyez-vous donc, Monsieur.

M. DERSON.

Nous avons pour voisin monsieur Durocher, qui a une fille charmante : je voudrois bien l'épouser ; mais comme elle n'est pas assez riche, ma mère n'y voudra jamais consentir, et elle pourroit me déshériter si je me passois de son consentement. Mademoiselle Durocher aime passionnément la musique, et fort souvent, avec d'excellens musiciens, je lui donne la nuit de petits concerts sous ses fenêtres. Mais ma mère, que ces concerts importunent, veut s'en plaindre ; elle m'a dit qu'elle savoit d'où cela venoit. Je souhaite fort qu'elle se trompe ; car si elle croyoit que j'eusse de l'amour pour mademoiselle Durocher, nous serions perdus, et je ne pourrois plus la voir. Cependant je ne peux, ni ne veux jamais cesser de l'aimer. Ce qui m'importe le plus de savoir, c'est si ses soupçons tombent sur moi au sujet de cette musique.

LENOIR.

Mais elle n'a pas été fâchée de vous trouver ici, et il est vraisemblable que ce n'est pas contre vous qu'elle voudroit faire ici une plainte.

M. DERSON.

Il ne le paroît pas, non ; cependant elle a dit

qu'elle savoit qui c'étoit. Je voudrois savoir quelles sont ses idées là-dessus.

LENOIR.

Nous verrons la plainte qu'elle fera.

M. DERSON.

Peut-être qu'elle ne voudra pas parler devant moi.

LENOIR.

Nous vous montrerons la plainte.

M. DERSON.

Vous me la montrerez?

LENOIR.

Oui : pas monsieur le Commissaire, mais moi; en payant s'entend.

M. DERSON.

Cela est juste ; et si vous voulez d'avance....

LENOIR.

Non, non, Monsieur: pour qui me prenez-vous?

M. DERSON.

Je vous demande bien pardon.

LENOIR.

Au reste, ce qui est fait n'est pas à faire.

M. DERSON.

Sans doute. (*Il lui donne de l'argent.*)

LENOIR.

J'entends quelqu'un.

M. DERSON.

C'est ma mère.

LENOIR.

Eh bien! je vais lui parler; sortez par cette porte-là.

SCÈNE V.

Madame DERSON, LENOIR.

Madame DERSON.

MONSIEUR le Commissaire n'est pas encore revenu ?

LENOIR.

Non, Madame.

Madame DERSON.

Où est donc mon fils ?

LENOIR.

Il n'est pas loin, Madame.

Madame DERSON.

Mais c'est que j'ai pensé que j'aurois pu vous parler devant lui, pour éviter d'être seule avec vous.

LENOIR.

Oh! Madame, ne craignez rien de ma part.

Madame DERSON.

Je me défie toujours des hommes: ce sont des trompeurs qui cherchent sans cesse à abuser notre sèxe. Allons je veux bien me fier à vous.

LENOIR.

Vous le pouvez en assurance; je crains l'amour autant que vous, Madame.

Madame DERSON.

Mais c'est que les amans me persécutent à un point! Eh, tenez; c'est là le sujet de ma plainte.

LENOIR.

Comment donc! les amans vous persécutent, Madame? mais c'est affreux!

Madame DERSON.

Il faut que monsieur le Commissaire, absolument, me délivre de celui-ci.

LENOIR.

Exposez, s'il vous plaît, vos griefs, et je vais les écrire. (*Il écrit.*)

Madame DERSON.

Monsieur, imaginez-vous que tous les soirs on me donne des sérénades qui mettent mon ame dans un état de langueur; ... enfin, quand j'ai entendu cette musique-là, je ne peux pas dormir de la nuit.

LENOIR.

Mais êtes-vous bien sûre, Madame, que ce soit pour vous?

Madame DERSON.

Si j'en suis sûre! et pour qui voulez-vous donc que ce soit?

LENOIR.

Je ne sais pas, Madame.

Madame DERSON.

Qui croyez-vous qui le mérite autant que moi?

LENOIR.

Mais si vous trouvez que ce soit une justice, vous ne devez pas vous en plaindre.

Madame DERSON.

Comment, Monsieur! on tourmentera mon cœur toute la nuit, et ma vertu ne cherchera pas à se venger?

LENOIR.

Votre vertu, Madame, n'est point attaquée par une sérénade; c'est une galanterie tout au plus.

Madame DERSON.

Mais, Monsieur, une galanterie d'un amant, on juge toujours bien quel en est l'objet, le but; et c'est assez pour que la pudeur s'en alarme. L'amour est toujours suivi de desirs; et, Monsieur, vous savez ce que c'est que les desirs. En vérité, je ne saurois m'empêcher de rougir en prononçant ce mot-là.

LENOIR.

Ah! Madame, il ne faut pas vous contraindre avec moi; c'est une plainte que vous faites.

Madame DERSON.

Oui, Monsieur, et bien vive assurément.

LENOIR.

Et qui soupçonnez-vous, Madame, de cet outrage fait à votre vertu?

Madame DERSON.

Ah, Monsieur! un homme qui est amoureux de moi, depuis mon enfance, depuis près de trente ans.

LENOIR.

Cette constance-là mériteroit bien d'être récompensée.

Madame DERSON.

Oui, Monsieur, si j'étois encore fille, à la bonne heure; mais on doit respecter une veuve. Le veuvage est un terrible état, Monsieur!

LENOIR.

Je conviens que dans les premiers jours....

Madame DERSON.

Ah, Monsieur! toujours, toujours; et l'on vient

tourmenter mon ame, essayer d'attendrir mon cœur : me croit-on insensible ?

LENOIR.

Eh bien ! nommez celui par qui vous vous croyez outragée.

Madame DERSON.

Quoi ! je ne vous l'ai pas nommé, et vous ne reconnoissez pas là monsieur Durocher, mon plus proche voisin ?

LENOIR.

Vous croyez que monsieur Durocher vous aime ?

Madame DERSON.

Oui, Monsieur.

LENOIR.

Mais c'est un homme farouche, dur....

Madame DERSON.

Et voilà ce qui vous trompe comme tout le monde : mes rigueurs semblent avoir abruti son ame; mais c'est l'homme du monde le plus tendre.

LENOIR.

Et vous croyez que c'est lui qui vous donne des concerts, des sérénades?

Madame DERSON.

Oui, Monsieur; et je voudrois que monsieur le commissaire lui imposât silence.

LENOIR.

Je vais envoyer chercher monsieur Durocher, nous verrons ce qu'il dira. (*Il va donner un billet à porter.*)

Madame DERSON.

Je veux rester, pour voir comme il se défendra.

LENOIR.

Et vous ferez bien : on dit qu'il a une fille fort jolie.

Madame DERSON.

Si vous voulez; c'est une physionomie qui ne dit rien. De mon temps on étoit autrement que cela, et je crois qu'en me regardant vous devez trouver bien de la différence de mademoiselle Durocher à moi.

LENOIR.

Oh ! sûrement : ah ! voilà monsieur le Commissaire.

SCÈNE VI.

Madame DERSON, le Commissaire, LENOIR.

Madame DERSON.

Ah ! monsieur le Commissaire, vous voilà.

Le Commissaire.

Oui, Madame : avez-vous parlé à mon clerc ?

Madame DERSON.

Oui, Monsieur; et....

LENOIR.

Voilà la plainte que j'ai dressée.

Le Commissaire.

Je vais la lire. (*Il lit.*)

Madame DERSON.

Mais, monsieur le Commissaire, si vous vouliez m'entendre....

LE COMMISSAIRE.

Un moment, s'il vous plaît.

Madame DERSON.

Ce que je vous dirois vous feroit bien plus d'effet, vous sentiriez bien mieux mes raisons.

LE COMMISSAIRE.

Tout-à-l'heure.

Madame DERSON.

Vous verriez combien il est douloureux pour une femme honnête et sensible....

LE COMMISSAIRE (*lisant.*)

Oui, oui.

Madame DERSON.

Vous seriez convaincu qu'il est bien douloureux pour une pauvre veuve....

LE COMMISSAIRE (*lisant.*)

C'est bon; il faut envoyer chercher celui contre lequel vous vous plaignez.

LENOIR.

Je viens d'y envoyer.

LE COMMISSAIRE (*lisant.*)

Nous verrons ce qu'il dira.

LENOIR.

Le voici, monsieur Durocher.

SCÈNE VII.

M. DUROCHER, Madame DERSON, LE COMMISSAIRE, LENOIR.

M. DUROCHER.

Eh bien, monsieur le Commissaire, vous m'envoyez chercher : celui-là m'a paru fort extraordinaire. Je ne serois pas venu, si je n'avois pas eu une plainte à vous faire.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, j'aurai l'honneur de vous entendre, quand vous aurez répondu aux accusations de madame Derson.

M. DUROCHER.

Madame Derson m'accuse, moi : ah ! celui-là est plaisant ! Eh ! de quoi donc, Monsieur ?

LE COMMISSAIRE.

De troubler son veuvage par l'amour que vous avez pour elle.

M. DUROCHER.

Moi, j'ai de l'amour pour vous, Madame ? Ah ! celui-ci est neuf.

Madame DERSON.

Il n'est plus temps de le dissimuler.

M. DUROCHER.

En vérité, monsieur le Commissaire, c'est une folie.

Madame DERSON.

Comment, une folie ! Tenez, monsieur le Com-

missaire, il y a plus de trente ans que monsieur Durocher est amoureux de moi.

M. DUROCHER.

Vous voyez bien que cela est impossible,

Madame DERSON.

Impossible? J'ai de quoi le prouver.

M. DUROCHER.

Je vous en défie.

Madame DERSON.

Tu m'en défies, perfide! Je vais te confondre. Oui, Monsieur, j'ai de quoi.

LE COMMISSAIRE.

Prouvez ce que vous avancez, Madame.

Madame DERSON (*tirant un papier de sa poche.*)

Vous allez voir, Monsieur. Voici une chanson qu'il a faite pour moi, il y a plus de trente ans.

M. DUROCHER.

Moi?

Madame DERSON.

Oui, oui. Ne m'interromps pas, séducteur. (*Elle chante.*)

Eléonore,
Depuis long-temps charme mon cœur;
Quel objet faut-il que j'adore,
Si je ne deviens le vainqueur
D'Eléonore?

Vous voyez: depuis long-temps charme mon cœur.

M. DUROCHER.

Cette chanson n'est pas de moi.

Madame DERSON.

Ce n'est pas-là ton écriture, imposteur?

M. DUROCHER.

Cela ne prouve rien.

Madame DERSON.

Cela ne prouve rien ?

Le Commissaire.

Madame, dites les autres sujets de plainte que vous avez; ou plutôt on va les lire.

Madame DERSON.

Non, non; laissez-moi parler. Qu'est-ce que c'est que ces concerts que tu me donnes depuis un mois toutes les nuits?

M. DUROCHER.

Moi, vous donner des concerts?

Madame DERSON.

Oui, toi; tu cherches à attendrir mon cœur, tu veux le rendre sensible; je n'ai plus de repos ni le jour ni la nuit; j'y pense sans cesse malgré moi: non, non, je ne veux plus t'entendre.

M. DUROCHER.

Eh bien ! Madame, entendez du moins ceci : je ne vous ai jamais aimée, et je ne vous aimerai jamais.

Madame DERSON.

Vous l'entendez, monsieur le Commissaire; il est outré de ce que je dévoile sa passion à vos yeux.

M DUROCHER.

Non, Madame; mais j'ai à me plaindre réellement, moi, au sujet de ces sérénades; je sais qui les donne.

Madame DERSON.

Je le crois bien, monstre.

M. DUROCHER.

Et mon honneur, celui de ma fille sont attaqués par cette imprudence. C'est de quoi je viens demander ici raison.

Le Commissaire.

Il est question d'honneur attaqué? Ceci devient sérieux. Monsieur, parlez, je vous ferai justice.

M. DUROCHER.

Ceci n'est point une vision; c'est le fils de Madame qui donne ces sérénades à ma fille; le public est instruit par là de son amour; il me faut une réparation.

Le Commissaire.

Le voici: il répondra lui-même à cette accusation.

SCÈNE VIII et dernière.

Mad. DERSON, M. DERSON, M. DUROCHER, le Commissaire, LENOIR.

Le Commissaire.

Monsieur Derson, ne convenez-vous pas que c'est vous qui donnez tous les soirs des sérénades à mademoiselle Durocher?

Madame DERSON.

Eh! non, Monsieur; c'est un conte que vous a fait Monsieur. N'est-il pas vrai, mon fils?

M. DERSON.

Ma mère..... (*Au Commissaire et à son Clerc.*) Messieurs, soyez sûrs....

LE COMMISSAIRE.

N'appréhendez rien, Monsieur, et convenez que vous aimez mademoiselle Durocher.

Madame DERSON.

Quoi! mon fils aimeroit la fille de mon persécuteur?

M. DUROCHER.

Allons, vous rêvez, Madame, avec vos persécutions.

LE COMMISSAIRE.

L'éclat est fait, il faut tout réparer.

Madame DERSON.

Oui : monsieur Durocher sera puni, voilà ce que je demande.

M. DERSON.

De quoi donc, ma mère?

Madame DERSON.

Vous allez voir, vous allez voir.

LE COMMISSAIRE.

Non, Madame, au contraire, c'est monsieur votre fils qui doit être contraint à épouser mademoiselle Durocher.

M. DUROCHER

Fort bien.

Madame DERSON.

Je n'y consentirai jamais.

LE COMMISSAIRE.

Vous consentirez donc à aller en prison?

Madame DERSON.

Moi, en prison? une femme comme moi?

LE COMMISSAIRE.

Oui, Madame, et sans tarder.

Madame DERSON.

Perfide Commissaire ! perfide voisin ! quoi ! ce sont des gens qui m'ont aimée qui m'accusent et qui me condamnent ! voilà donc ce que produit l'amour jaloux ?

LE COMMISSAIRE.

Eh ! Madame, ne pensez point à l'amour, et consentez à ce qu'on vous demande.

M. DERSON.

Ma mère...

Madame DERSON.

Que monsieur Durocher convienne au moins qu'il m'aime.

M. DUROCHER.

Moi, Madame ?

M. DERSON.

Oui ; sans quoi mon fils n'épousera jamais ta fille.

M. DUROCHER.

Mais, Madame, je ne peux pas convenir d'un amour qui n'a jamais existé.

M. DERSON.

Eh ! Monsieur, que vous importe ?

Madame DERSON.

Eh bien ! s'il en veut faire toujours mystère, au moins qu'il consente à m'épouser.

LE COMMISSAIRE.

Pouvez-vous refuser, monsieur Durocher ?

M. DERSON.

Vous ferez le bonheur de mademoiselle votre fille et le mien.

LE COMMISSAIRE.

Finissez cela.

M. DUROCHER.

Je veux bien consentir à épouser madame Derson; mais je ne consentirai jamais à dire que je l'aie jamais aimée. Si cela peut lui convenir...

Madame DERSON.

Il le faut bien; va, ta bouche dément ton cœur; mais je n'en suis pas moins contente.

LE COMMISSAIRE.

Je suis bien aise de vous voir tous d'accord.

M. DERSON (*au Commissaire et à Lenoir.*)

Je vous reverrai, Messieurs. Je brûle de porter cette nouvelle à mademoiselle Durocher.

M. DUROCHER.

Eh bien! venez tous les deux chez moi.

Madame DERSON.

Oui, nous y ferons le contrat tout de suite.



LA FOIRE SAINT-GERMAIN,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Madame MIGNONETTE, limonadière.
MARIANNE, sa fille.
JEAN, garçon du café.
M. PERSON.
GUILLEMAIN.
LOUISON.
M. DESGRAVIERS.
L'Aboyeur.
M. INDOUZE, marchand de livres.
M. D'ESCABIOUS.
M. DE SAINT-DAMASE.
La petite Marchande de Plaisirs.
La Bouquetière.
Mademoiselle FANFRELUCHE.
La Mère ROGOME.
JEROME, fiacre.
GILLE.

La scène est à la Foire Saint-Germain.

Ce Proverbe est déjà imprimé sous le titre de *la Marchande de Cerises ;* mais l'Auteur y ayant fait des additions qui paroissent comiques, et qui en font presque un autre ouvrage, on a cru pouvoir l'imprimer de nouveau.

LA FOIRE SAINT-GERMAIN,

PROVERBE.

(*Le Théâtre représente, d'un côté, un café, et de l'autre, différentes choses que l'on voit à la foire.*)

On entend crier tous les aboyeurs de la foire.

SCÈNE Ire.

JEAN, M. PERSON.

JEAN.

Café, limonade, orgeat, marrons glacés, canapés d'anchois, des truffes, des truffes. C'est ici le grand Café de la Foire Saint-Germain.

M. PERSON.

Eh bien ! voilà que j'ai perdu ce petit garçon à présent. Cela prouve bien qu'il ne faut jamais se charger des enfans des autres. J'avois bien raison de ne pas vouloir l'amener.

JEAN.

Monsieur, faites-nous l'honneur d'entrer chez nous; nous avons de bon cidre d'Isigny, de bonne bière des Gobelins.

M. PERSON.

Ce n'est pas là ce que je cherche.

JEAN.

Dites-moi ce que c'est, je vous l'enseignerai peut-être.

M. PERSON.

Connoissez-vous mon neveu?

JEAN.

Votre neveu, Monsieur?

M. PERSON.

Oui, mon neveu Guillemai .

JEAN.

Qu'est-ce qu'il vend?

M. PERSON.

Il ne vend rien. C'est un petit garçon qui a dix-neuf ans, que j'ai amené à la Foire, et je crains qu'il ne se perde, cet enfant: c'est un fils unique.

JEAN.

Ah dame! Monsieur, c'est que le lundi gras il y a toujours bien du monde ici aujourd'hui.

M. PERSON.

Eh! vraiment oui; voilà ce qui me fait peur. Guillemain? Guillemain?

SCÈNE II.

M. PERSON, GUILLEMAIN, JEAN, LOUISON.

GUILLEMAIN.

Me voilà, me voilà, mon oncle. (*Il court et se laisse tomber.*)

M. PERSON.

Eh bien ! eh bien ! n'avez-vous pas la tête cassée ?

GUILLEMAIN.

Oh ! que non, mon oncle, et je sais bien pourquoi.

M. PERSON.

Comment ! vous savez bien pourquoi.

GUILLEMAIN.

Ah dame ! oui ; mon maître à lire me l'a dit bien des fois.

M. PERSON.

Qu'est-ce que c'est donc ?

GUILLEMAIN.

C'est qu'il disoit toujours comme cela que j'avois la tête bien dure ; c'est bien commode pour tomber, n'est-il pas vrai ?

M. PERSON.

Mon Dieu, le joli enfant ! qu'il a d'esprit ! Allons, baisez-moi, mon ami. (*Il le baise.*) Mais écoutez-moi, il ne faut pas courir comme cela, voyez-vous, parce que si je vous perdois ici, qu'est-ce que diroit votre père ?

GUILLEMAIN.

Oh ! cela ne fait en rien ; parce que, quand je me perds, on me trouve toujours.

M. PERSON.

Comment ! est-ce que vous vous perdez quelquefois ?

GUILLEMAIN.

Oh ! mon Dieu oui, mon oncle, très souvent.

M. PERSON.

Ah ! si j'avois su cela, je ne me serois pas chargé de vous.

GUILLEMAIN.

Je vous dis que cela ne fait en rien, parce que; quand je suis perdu, je pleure; et puis il vient quelqu'un qui me demande où je demeure, et je dis: Je m'appelle Gille Guillemain, fils de monsieur Guillemain, maître à danser dans la rue Mouffetard, entre un perruquier et un cabaret, au cinquième, sur le derrière.

M. PERSON.

C'est quelque chose, encore.

GUILLEMAIN.

Oh! oui. Tenez, vous voyez bien cette petite demoiselle-là, elle n'a que sept ans; elle m'a ramené comme cela, l'année passée, de la Foire Saint-Ovide où je m'étois perdu, chez nous.

M. PERSON.

Vous la connoissez donc?

GUILLEMAIN.

Oh! mon Dieu, non, mon oncle.

M. PERSON.

C'est donc elle qui vous conduisoit encore tout-à-l'heure?

GUILLEMAIN.

Oui, vraiment.

M. PERSON.

Elle est bien gentille. Eh! comment vous appelez-vous, ma petite?

LOUISON.

Louison Pot-à-l'Eau, Monsieur, à vous obéir.

M. PERSON.

Vous répondez fort bien. Est-ce que vous demeurez à la Foire?

LOUISON.

Oui, Monsieur, avec ma chère mère.

M. PERSON.

Et qu'est-ce qu'elle fait votre chère mère?

LOUISON.

Ah! dame, Monsieur, elle ne fait rien; mais nous vendons des plats, des assiettes, des cuvettes, tout plein de chose, puis des pots de chambre, à votre service, Monsieur.

GUILLEMAIN.

Ah! mon oncle, achetez-m'en un; car j'ai cassé l'anse du nôtre, et ma chère mère m'a grondé comme tout, comme tout.

M. PERSON.

Nous verrons cela. Je veux vous faire goûter auparavant. Garçon!

JEAN.

Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur?

M. PERSON.

Tenez; donnez à goûter à ces enfans.

JEAN.

Et quoi?

M. PERSON.

Donnez-leur du cidre et des échaudés.

GUILLEMAIN.

Ah! oui, mon oncle, des échaudés, des échaudés!

M. PERSON.

Mon neveu, faites asseoir cette petite demoiselle-là.

LOUISON.

Oh! Monsieur, je ne veux rien, ma chère mère me gronderoit.

M. PERSON.

Je dirai à votre chère mère que c'est moi qui l'ai voulu.

LOUISON.

Ah ! Monsieur, je vous serai bien obligée. (*Ils s'asseyent.*)

JEAN.

Tenez, voilà des échaudés, tout chauds, tout chauds.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DESGRAVIERS.

M. PERSON.

AH ! ah! je crois que voilà monsieur Desgraviers.

M. DESGRAVIERS.

C'est moi-même, monsieur Person. Permettez que j'achève. Comment va la santé ?

M. PERSON.

Mais fort bien; et vous?

M. DESGRAVIERS.

Permettez que j'achève. Toujours avec mon asthme, il faut bien vivre avec ses ennemis, comme dit l'autre. Est-ce là... Qu'est-ce que je veux dire?... Ce n'est pas monsieur votre fils?

M. PERSON.

Non, je n'en ai pas; je suis garçon, comme vous savez.

M. DESGRAVIERS.

Oui, oui, je sais bien; permettez que j'achève; c'est que je ne le connois pas.

M. PERSON.

Je le crois bien, vous ne l'avez jamais vu; c'est mon neveu.

M. DESGRAVIERS.

Ah! ah! permettez que j'achève; je le trouve bien grandi.

M. PERSON.

Ah! mauvaise herbe croit toujours, comme vous savez.

GUILLEMAIN.

J'étois bien plus petit encore, quand je suis venu au monde, à ce qu'on m'a dit.

M. DESGRAVIERS.

Permettez que j'achève; il paroît avoir bien de l'esprit.

M. PERSON.

Oui; c'est un joli enfant.

M. DESGRAVIERS.

Ah çà, qu'est-ce que nous disons?... Permettez que j'achève. Vous êtes donc venu à la Foire?

M. PERSON.

Oui, à cause du carnaval. Il faut bien faire quelque chose: j'ai amené cet enfant ici pour le divertir; parce que, comme je vous ai dit, je suis son oncle; mais je suis son parrain aussi.

M. DESGRAVIERS.

Diantre! Permettez que j'achève. Vous êtes son parrain?

M. PERSON.

Oui, vraiment; je m'appelle Gille Person, et je lui ai donné mon nom de Gille.

GUILLEMAIN.

Ah! mon oncle, voilà la petite marchande de plaisirs; m'en donnerez-vous ?

M. PERSON.

Oui, oui; mais ne courez pas, de peur de tomber encore.

GUILLEMAIN.

Oh! que nenni.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA PETITE MARCHANDE DE PLAISIRS.

LA PETITE MARCHANDE DE PLAISIRS.

VOILA la petite marchande de plaisir!
Qu'est-ce qui veut avoir du plaisir ?
V'là l'plaisir !
V'là l'plaisir !

Vous tracasser, vous lutiner,
V'là l'plaisir des Dames :
Leurs yeux savent vous enchaîner;
Mais règnent-elles dans vos ames,
Ailleurs elles portent leurs flammes :
V'là le plaisir
Des Dames !
V'là le plaisir !

Rire, boire, danser, chanter,
V'là l'plaisir d'la Foire !

Tout doit ici vous enchanter,
Et chacun du moins s'en fait gloire.
Il faut, pour s'amuser, le croire.
V'là l'plaisir
D'la Foire !
V'là l'plaisir !

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN ABOYEUR.

L'ABOYEUR.

MESSIEURS, venez voir cette fameuse académie des singes, qui n'a jamais paru en foire.

GUILLEMAIN.

Ah! voyons les singes, mon oncle.

M. PERSON.

Cela va-t-il commencer?

L'ABOYEUR.

Oui, mon gentilhomme, dans le moment; on n'attend plus que vous.

GUILLEMAIN.

Ah! mon oncle, si on nous attend.

M. PERSON.

Il n'y aura peut-être pas de place?

L'ABOYEUR.

Pardonnez-moi, mon gentilhomme, à choisir.

M. PERSON.

Il faudra attendre long-temps?

L'ABOYEUR.

Non, mon gentilhomme, tout est plein.

GUILLEMAIN.

Tout est plein? allons donc vite.

M. PERSON.

Y venez-vous, monsieur Desgraviers?

M. DESGRAVIERS.

Permettez que j'achève; c'est que je n'ai pas le temps, j'irai une autre fois.

M. PERSON.

Comme vous voudrez. Garçon, combien vous faut-il?

JEAN.

Monsieur, vous avez huit sous de cidre et trois sous d'échaudés.

M. PERSON.

Eh bien! voilà douze sous, il reste un sou. (*A la petite marchande de plaisirs*). Tenez, Mademoiselle, donnez pour un sou de plaisirs à ces enfans. Ah çà, par où faut-il aller?

L'ABOYEUR.

Par ici, Monseigneur.

M. PERSON.

Allons, petit garçon, passez devant, afin que je ne vous perde pas encore une fois. Adieu, monsieur Desgraviers.

M. DESGRAVIERS.

Permettez que j'achève, je m'en vais avec vous, c'est mon chemin. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VI.

M. DE S. DAMASE, JEAN, M. D'ESCABIOUS.

M. DE SAINT-DAMASE.

BONJOUR, Jean: n'as-tu pas vu par ici monsieur d'Escabious?

JEAN.

Tenez, Monsieur, regardez, il vient ici.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah! te voilà d'Escabious, je te cherche partout.

M. D'ESCABIOUS.

J'ai été chez toi ce matin.

M. DE SAINT-DAMASE.

Pour me proposer de venir à la Foire, je parie.

M. D'ESCABIOUS.

Sur quoi juges-tu cela ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Enfin j'ai deviné.

M. D'ESCABIOUS.

Quoi ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Je te dis que je sais ce qui t'attire ici.

M. D'ESCABIOUS.

Je parie que non.

M. DE SAINT-DAMASE.

Tiens, asseyons-nous là. (*Ils s'asseyent auprès d'une table.*)

M. D'ESCABIOUS.

Eh bien ! qu'est-ce que tu crois ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Que tu es amoureux.

M. D'ESCABIOUS.

De qui ?

M. DE SAINT-DAMASE.

De la maîtresse de ce café-ci.

M. D'ESCABIOUS.

Madame Mignonette ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Oui.

M. D'ESCABIOUS.

Si c'est là ce que tu as deviné....

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien ! c'est donc de sa fille ? car tu passes toutes tes journées ici.

M. D'ESCABIOUS.

Paix donc !

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah ! je savois bien.

M. D'ESCABIOUS.

Oui, Marianne me tourne la tête.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et le sait-elle ?

M. D'ESCABIOUS.

Je crois qu'elle s'en doute ; car elle me regarde à la dérobée, lorsque sa mère a la tête baissée.

M. DE SAINT-DAMASE.

Tu ne lui as donc jamais parlé ?

M. D'ESCABIOUS.

Non, sa mère ne la quitte pas.

M. DE SAINT-DAMASE.

Tu es bien avancé !

M. D'ESCABIOUS.

Je la vois, et je n'ai jamais eu de plus grand plaisir.

M. DE SAINT-DAMASE.

Mais que comptes-tu faire ?

M. D'ESCABIOUS.

J'ai écrit une lettre, ne pouvant pas lui parler; et je cherche depuis plusieurs jours les moyens de la lui donner.

M. DE SAINT-DAMASE.

Mais il faut qu'elle veuille la prendre.

M. D'ESCABIOUS.

Je la lui ai montrée; et loin d'avoir l'air fâché, elle a souri.

M. DE SAINT-DAMASE.

C'est bon cela.

M. D'ESCABIOUS.

Il ne faut plus qu'un moyen, te dis-je.

M. DE SAINT-DAMASE.

Oh! que diable, tu le trouveras; mais que feras-tu, quand elle aura reçu ta lettre?

M. D'ESCABIOUS.

L'enlever, si elle y consent, j'ai un fiacre tout prêt.

M. DE SAINT-DAMASE.

Un fiacre? et si on court après elle, et que tu te trouves dans un embarras, on te la reprendra, on la mettra dans un couvent, et tu ne la verras plus.

M. D'ESCABIOUS.

Comment! tu crois?...

M. DE SAINT-DAMASE.

Sans doute.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. INDOUZE.

M. INDOUZE (*criant.*)

LA Musique française exilée, poëme dédié aux directeurs de l'Opéra, par Messieurs Philidor, Monsigny et Grétry!

Essai sur l'Amour-propre, par une multitude d'auteurs, avec leurs portraits gravés en taille douce!

Les Femmes militaires, ou l'art de manier les chevaux, par une jeune Dame, au bois de Boulogne!

Les Gants de l'Esprit, ou manière de toucher et de retourner celui des autres, sans gâter le sien ni ses préjugés, par une jeune veuve qui veut conserver sa vertu!

Traité de la bonne opinion de soi-même, par un comédien du roi!

Histoire des Grands-Hommes de ce siècle, dédiée au géant de la Foire!

Messieurs, le Cabriolet de l'Esprit, ou suite de bons mots pour écraser tout le monde, par un abbé qui n'est pas encore grand-vicaire!

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien nous laisser en repos?

M. INDOUZE.

Suite de propos de bal, avec les airs notés pour les imbécilles qui ne savent pas parler lorsqu'ils sont masqués, par une danseuse de l'Opéra.

Histoire de beaucoup de jeunes gens de ce siècle, dédiée aux pères et aux mères, par le singe de Nicolet!

M. DE SAINT-DAMASE.

Va-t'en donc.

M. INDOUZE.

L'art de préparer le coton des oreilles, pour se préserver des airs qui ruinent la bourse et la santé, par un banqueroutier, dédié à tout le monde!

M. D'ESCABIOUS.

Comment! tu ne veux pas te taire?

M. DE SAINT-DAMASE.

Allons-nous-en par là-bas, nous reviendrons toujours bien. (*Ils s'éloignent.*)

M. INDOUZE.

Traité de l'Engouement, dédié aux têtes chaudes, par les cerveaux brûlés!

Le Carnet des Conversations, ou l'art de les entendre, par plusieurs dissertateurs, dédié aux étrangers qui voyagent en France!

L'Esprit du Jour, par le fumiste de l'Académie française, dédié au vitrier de la Sainte-Chapelle!

SCÈNE VIII.

Madame MIGNONETTE, MARIANNE, JEAN.

Madame MIGNONETTE.

TENEZ, Marianne, mettez cette boîte sur le comptoir; ils ne savent jamais rien ranger à sa place.

MARIANNE.

La voilà, ma chère mère.

Madame MIGNONETTE.

C'est bon: allons, passez, vous.

MARIANNE.

Ah! ma chère mère, j'ai oublié mes ciseaux.

Madame MIGNONETTE.

Vous vous servirez des miens. Qu'est-ce que vous allez faire là?

MARIANNE.

J'achève d'ourler mes mouchoirs.

Madame MIGNONETTE.

Comment! ils ne sont pas encore faits!

MARIANNE.

Mais, c'est que....

Madame MIGNONETTE.

Oui, c'est que, au lieu de travailler, vous avez toujours le nez en l'air à regarder qui va et qui vient.

MARIANNE.

Il est bien difficile.....

Madame MIGNONETTE.

Difficile ou non, je ne veux pas que vous regardiez les hommes; entendez-vous?

MARIANNE.

Mais quand on me parle?

Madame MIGNONETTE.

Vous n'avez qu'à ne pas répondre.

MARIANNE.

Mais je passerai pour une sotte, ou pour une impertinente.

Madame MIGNONETTE.

Point du tout. Est-ce que je ne réponds pas pour vous ?

MARIANNE.

Mais si, lorsqu'on vous parle, je faisois de même ; que diriez-vous ?

Madame MIGNONETTE.

Que vous auriez tort, puisque je réponds, moi.

MARIANNE.

Vous voulez donc que je passe pour être sourde ?

Madame MIGNONETTE.

Oui, précisément ; voilà ce que je veux.

MARIANNE.

Ce seroit une belle réputation que j'aurois là.

Madame MIGNONETTE.

Elle vaudroit mieux que celle d'écouter tous les propos qu'on vous tiendroit.

MARIANNE.

Mais quand j'étois petite, vous me faisiez parler à tout le monde.

Madame MIGNONETTE.

Dans ce temps-là c'étoit différent.

MARIANNE.

Ce n'est pas la peine d'être grande, pour être plus maltraitée qu'un enfant.

Madame MIGNONETTE.

Quand on est grande, il faut être plus raisonnable : ce que je vous dis là, c'est pour votre bien.

MARIANNE.

Mais quel mal puis-je faire, en répondant à ceux qui me parlent ? Faites-vous du mal, vous, ma

chère mère, quand on vous dit que vous êtes bien aimable, et que vous répondez en souriant : Monsieur, vous avez bien de la bonté.

Madame MIGNONETTE.

Je sais bien que c'est pour rire ; voilà pourquoi je ris, aussi.

MARIANNE.

Oh ! je suis bien sûre que cela vous fait plaisir.

Madame MIGNONETTE.

Et sur quoi le jugez-vous ?

MARIANNE (*souriant.*)

Sur quelque chose.

Madame MIGNONETTE.

Mais encore ?

MARIANNE.

Je ne peux pas le dire.

Madame MIGNONETTE.

Pourquoi cela ? Apparemment que vous êtes bien aise, vous, quand on vous dit que vous êtes jolie ?

MARIANNE.

Oh ! moi, vous m'avez défendu d'écouter quand on me parle ; je n'entends rien.

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mlle FANFRELUCHE.

Mademoiselle FANFRELUCHE.

MADAME, achetez-moi quelque chose, j'ai toutes sortes de marchandises:

Des engageantes pour les demoiselles à marier ;
Des mitaines à quatre pouces;
Des échelles de rubans pour atteindre à tout ;
Des prétentions pour les gens modestes ;
Des éventails pour ceux qui s'épouffent de tout ;
Des respectueuses pour arrêter les soupirans.

Madame MIGNONETTE.

Allons, laissez-nous, nous n'avons besoin de rien.

Mademoiselle FANFRELUCHE.

Des pelisses pour les femmes froides ;
Des gazes pour les mauvais plaisants ;
Des bonnets pour les entêtés ;
Des coiffes pour ceux qui sont nés malheureux.

Madame MIGNONETTE.

Je vous dis que vous perdez votre temps.

Mademoiselle FANFRELUCHE.

Des thérèses pour les extasiés ;
Des parfaits contentemens pour les petits-maîtres ;
Des manteaux pour en donner à garder.

Madame MIGNONETTE.

Mais si on vouloit acheter, on vous le diroit.

Mademoiselle FANFRELUCHE.

Des mouches à l'usage des maris jaloux ;
Du rouge pour cacher le manque de pudeur.

Madame MIGNONETTE.

Voulez-vous bien vous en aller?

Mademoiselle FANFRELUCHE.

Vous ne voulez donc rien?

Madame MIGNONETTE.

Non.

Mademoiselle FANFRELUCHE.

J'en suis fâchée, vous m'auriez porté bonheur, et je vous aurois fait bon marché.

Madame MIGNONETTE.

Je vous dis que je n'ai besoin de rien.

Mademoiselle FANFRELUCHE.

Allons, ce sera pour une autre fois. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

Madame MIGNONETTE, MARIANNE, JEAN.

Madame MIGNONETTE.

En un mot, comme en cent, que je ne vous voie pas regarder... les officiers surtout.

MARIANNE.

Eh! ma chère mère, pourquoi plutôt ceux-là que les autres?

Madame MIGNONETTE.

Parce qu'ils cherchent plus à tromper les filles.

MARIANNE.

C'est bien dommage; car ils sont bien honnêtes; j'ai bien de la peine à croire cela.

Madame MIGNONETTE.

C'est pourtant vrai.

MARIANNE.

Comment se peut-il faire que des gens qui se battent pour nous, soient des trompeurs?

Madame MIGNONETTE.

Oh! parce que cela arrive tous les jours.

MARIANNE.

Il y en a, je suis sûre, qui ne sont pas comme vous dites.

Madame MIGNONETTE.

Allons, taisez-vous, et travaillez sans raisonner.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, JEROME.

JEROME (*à Jean.*)

EH ! parlez donc, frère ?

JEAN.

Qu'est-ce que vous voulez ? de la limonade, de l'orgeat, des glaces au citron, à la crême.

JEROME.

Attendez, attendez donc; n'en déchirez pas tant, je n'en voulons qu'une aune.

JEAN.

Est-ce de l'eau de groseilles que vous voulez ?

JEROME.

Oui, de l'eau! je n'en manquons pas; j'en ons quelquefois sur les épaules plus que je ne voudrions.

JEAN.

Qu'est-ce que vous voulez donc ?

JEROME.

Eh morgué ! je voudrions savoir si vous n'avez pas vu un officier dans votre café.



JEAN.

Il en est bien venu; mais ils ne sont pas restés chez nous.

JEROME.

Est-ce que vous n'êtes pas le Grand-Café de la Foire?

JEAN.

Pardonnez-moi, c'est ici.

JEROME.

Eh bien, voilà tout juste comme il m'a dit.

JEAN.

Savez-vous son nom?

JEROME.

Je n'ons pas parlé de cela; c'est un grivois, là sur la hanche, qui ne mange pas son pain dans sa poche; il est retapé, celui-là, vantez-vous-en.

JEAN.

Est-ce que vous voulez vous engager?

JEROME.

Ah, pardi! je n'avons pas attendu jusqu'à présent: j'avons vu le feu, j'ons manié le mousquet et le sabre avant de manier le fouet. Ah! sarpebleu, j'ons fait faire du chemin à l'ennemi, et à pied encore.

JEAN.

Et qu'est-ce que vous étiez donc?

JEROME.

Eh parsambleu! j'étions housard.

JEAN.

Vous!

JEROME.

Et j'avions de belles moustaches. Ah! vous ne m'auriez pas reconnu.

JEAN.

Bon! moi qui suis toujours au bal de l'Opéra, et qui reconnois tous les masques.

JEROME.

Vantez-vous-en, de plus fins y ont été attrapés.

JEAN.

Qui donc?

JEROME.

Et tous ces Messieurs de l'état-major de l'armée, qui sont diantrement malins.

JEAN.

Bon!

JEROME.

J'avions perdu ma cocarde: est-ce qu'ils ne me prirent pas pour un ennemi?

JEAN.

Diantre!

JEROME.

Ils me parlèrent tous les patois des housards, et je n'entendions rien à tout cela, moi, parce que je ne savons que le français. Enfin, tant y a qu'il y en eut un qui me dit: Eh! d'où diantre es-tu donc?

JEAN.

Eh bien?

JEROME.

Je lui dis: De Chaillot, mon général. Il étoit bon là, le lapin, n'est-il pas vrai? Ils eurent tous un pied de nez; mais je vais m'en aller par là-bas, pour voir un peu si je trouverons notre capitaine. Adieu, frère.

JEAN.

Adieu, adieu.

SCÈNE XII.

Mad. MIGNONETTE, MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE, JEAN.

M. D'ESCABIOUS.

Je t'attendrai ici.

M. DE SAINT-DAMASE.

C'est bon. (*Il sort.*)

Madame MIGNONETTE.

Voilà monsieur d'Escabious, allons, taisez-vous, et songez à ce que je vous ai dit.

MARIANNE.

Oui, ma chère mère.

M. D'ESCABIOUS.

Madame Mignonette, je vous souhaite bien le bonjour.

Madame MIGNONETTE.

Monsieur, je suis votre servante.

M. D'ESCABIOUS.

Toujours à travailler.

Madame MIGNONETTE.

Il le faut bien.

M. D'ESCABIOUS.

Et cette belle enfant-là aussi.

Madame MIGNONETTE.

Sans doute, il ne faut pas que la jeunesse soit oisive.

M. D'ESCABIOUS.

En vous imitant, cela n'arrivera pas. Est-ce de la broderie qu'elle fait mademoiselle Marianne?

Madame MIGNONETTE.

Non, c'est un mouchoir qu'elle ourle.

M. D'ESCABIOUS.

Vous brodez bien, vous, madame Mignonette.

Madame MIGNONETTE.

Ah! comme cela, du mieux que je peux.

M. D'ESCABIOUS.

Savez-vous que c'est très mal fait de travailler toujours comme vous faites?

Madame MIGNONETTE.

Pourquoi donc?

M. D'ESCABIOUS.

C'est que vous avez les yeux baissés, et qu'on ne les voit pas.

Madame MIGNONETTE.

Il n'y a pas grand'perte.

M. D'ESCABIOUS.

Sandis, Madame! si Argus avoit eu vos yeux, il n'auroit pas eu besoin d'en avoir cent.

Madame MIGNONETTE.

Ah! Monsieur, c'est bien honnête; mais cent valent mieux que deux.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons, regardez-moi donc.

Madame MIGNONETTE.

Non, je ne le veux pas.

M. D'ESCABIOUS.

Bon!

(*Il met la main sur l'ouvrage de madame Mignonette, pour l'empêcher de travailler: elle baisse la tête encore davantage; il regarde mademoiselle Marianne qui lui sourit, et il lui montre une lettre.*)

SCÈNE XIII.

Les Acteurs précédens, M. DE SAINT-DAMASE.

M. DE SAINT-DAMASE.

D'Escabious, d'Escabious.

M. D'ESCABIOUS.

Me voilà ; qu'est-ce que tu veux?

M. DE SAINT-DAMASE.

As-tu donné ta lettre ?

M. D'ESCABIOUS.

Je n'ai pu encore que la montrer à Marianne.

M. DE SAINT-DAMASE.

Le fiacre attend, dépêche-toi donc.

M. D'ESCABIOUS.

Je ne sais pas si Marianne voudra prendre la lettre.

M. DE SAINT-DAMASE.

J'ai dit à une bouquetière de venir ici; tu acheteras des bouquets, et en en donnant un à Marianne....

M. D'ESCABIOUS.

J'entends bien. Où est la bouquetière?

M. DE SAINT-DAMASE.

La voici.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, c'est bon.

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UNE BOUQUETIÈRE.

LA BOUQUETIÈRE.

Je vends des bouquets,
De jolis bouquets;
Ils sont tout frais.

Hâtez-vous d'en faire usage,
Un seul jour les endommage.

Je vends, etc.

C'est l'image
D'un objet charmant;
C'est l'hommage
D'un tendre amant.
Hâtez-vous d'en faire usage,
Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets,
De jolis bouquets;
Ils sont tout frais.

Allons, mes officiers, donnez un peu de mes bouquets à ces dames.

Madame MIGNONETTE.

Non; nous n'en voulons point. Allez-vous-en.

M. D'ESCABIOUS.

Ah ! madame Mignonette, vous ne me refuserez pas un bouquet.

Madame MIGNONETTE.

Monsieur, je vous suis obligée.

M. D'ESCABIOUS.

Je vous en prie, que j'aie l'honneur de vous offrir celui-ci.

Madame MIGNONETTE.

C'est pour ne pas vous refuser. (*Elle prend le bouquet.*)

LA BOUQUETIÈRE.

Et cette belle demoiselle-là, est-ce que vous ne lui en donnez pas aussi?

M. D'ESCABIOUS.

Pardonnez-moi; donnez-m'en un beau.

LA BOUQUETIÈRE.

Tenez, prenez celui-ci.

Madame MIGNONETTE.

Non, Monsieur; je m'en vais lui donner le mien.

M. D'ESCABIOUS.

Madame, je ne souffrirai pas cela.

Madame MIGNONETTE.

Tenez, Mademoiselle. (*Elle lui donne le sien.*)

MARIANNE.

Je vous remercie, ma chère mère.

M. D'ESCABIOUS.

En ce cas-là, Madame, en voilà un autre.

Madame MIGNONETTE.

Ah! Monsieur, vous avez bien de la bonté.

M. DE SAINT-DAMASE (*bas à M. d'Escabious.*)

Eh bien! voilà ton coup manqué.

M. D'ESCABIOUS.

Oui. La Bouquetière, attendez donc que je vous paie.

LA BOUQUETIÈRE.

Ah! cela ne m'embarrasse pas.

M. D'ESCABIOUS.

Un moment donc.

LA BOUQUETIÈRE.

Bon, vous viendrez aux Danseurs de corde; nous nous retrouverons bien.

SCÈNE XV.

Madame MIGNONETTE, MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE, JEAN.

M. DE SAINT-DAMASE.

EH bien! que vas-tu faire à présent?

M. D'ESCABIOUS.

Je n'en sais rien. Tiens, viens t'asseoir ici; nous chercherons ensemble. (*Ils s'asseyent auprès d'une table, et ils causent tout bas.*)

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, la Mère ROGOME.

La Mère ROGOME.

ACHETEZ, achetez de mes belles cerises, mes gros gobets.

JEAN.

Allons, allons, allez-vous-en ailleurs.

La Mère ROGOME.

Eh! mais, Monsieur, il ne faut pas rebuter comme cela le pauvre monde; laissez-moi parler à Madame et à Mademoiselle.

JEAN.

Elles vous diront la même chose que moi, entrez si vous voulez.

La Mère ROGOME.

Ah! voilà ce qui s'appelle parler; il est gentil cet enfant. Allons, allons; je le mènerons avec nous, quand je n'irons nulle part.

Madame MIGNONETTE.

Jean, pourquoi laissez-vous entrer cette vilaine femme-là.

La Mère ROGOME.

Ma princesse, ma princesse, achetez mon panier de cerises; c'est mon dernier, je vous en ferai bon marché.

Madame MIGNONETTE.

Je n'en veux point.

La Mère ROGOME.

Cadet, dites donc à votre maîtresse de les regarder tant seulement.

Madame MIGNONETTE.

Allons, éloignez-vous, vous puez l'eau-de-vie, que c'est affreux.

La Mère ROGOME.

En vérité de Dieu, vous me croirez si vous voulez; mais c'est vrai comme il faut mourir un jour, je n'ai encore bu qu'un demi-setier de rogomme; encore étoit-ce parce que j'étois près de me trouver mal. Et cette belle Demoiselle-là ne veut pas de mes cerises non plus?

Madame MIGNONETTE.

Non, non; allez-vous-en plus loin.

La Mère ROGOME.

Eh! mais, écoutez, mon petit cœur, je vous apporte ce panier à vous, parce qu'elles sont douces et sucrées comme du miel.

Madame MIGNONETTE.

Je vous dis que je n'en veux point.

La Mère ROGOME.

Vous ne savez pas ce que vous refusez.

(*Elle chante.*)

Ceux de Pantin, de Saint-Ouen, de Saint-Cloud,
Dansent mieux que ceux de la Villette :
Ceux de Pantin, de Saint-Ouen, de Saint-Cloud;
Dansent bien mieux que chez nous.

(*Elle danse et chante.*)

Talerala, etc.

MARIANNE.

Ah! ma chère mère, la drôle de femme!

Madame MIGNONETTE.

Ne voyez-vous pas qu'elle est ivre?

La Mère ROGOME.

Je m'en vais voir par là-bas, si je trouverons à vendre ma marchandise.

Madame MIGNONETTE.

Allez, allez.

La Mère ROGOME.

Je vous demande pardon au moins, ma chère dame; c'est pour vous faire rire; car moi, je n'en ai point d'envie.

Madame MIGNONETTE.

C'est bon, c'est bon.

La Mère ROGOME.

Est-ce que mon mari n'est pas à l'Hôtel-Dieu, qui se meurt, le pauvre cher homme?

Madame MIGNONETTE.

Et vous chantez?

La Mère ROGOME.

Eh mais, écoutez, vous qui entendez la raison; est-ce que je puis empêcher cela? Si Dieu le veut, il est bien le maître de le prendre. Si vous voulez, vous serez mon second, Cadet, je vous trouve bien gentil.

Madame MIGNONETTE.

Allons, laissez-nous donc!

La Mère ROGOME.

Madame, je vous demande bien pardon; je n'ai offensé personne, je crois; ce que je dis, c'est en tout bien et tout honneur du moins.

JEAN.

Tenez, voilà deux Messieurs là-bas, qui vous achèteront peut-être vos cerises.

La Mère ROGOME.

N'est-ce pas deux officiers?

JEAN.

Oui, vraiment.

La Mère ROGOME.

Ah! tant mieux, j'aime bien à avoir affaire à Messieurs les militaires; cela ne vous barguigne pas avec les femmes.

Madame MIGNONETTE.

Allez-vous-en donc!

La Mère ROGOME.

Oui, oui, ma princesse. (*Elle va à messieurs d'Escabious et Saint-Damase.*) Allons, mes officiers, achetez-moi ce panier de cerises.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons, laissez-nous en repos.

La Mère ROGOME.

Eh! mon Dieu, comme vous v'là fâché? Ah! c'est pour badiner, je crois.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien t'en aller?

La Mère ROGOME (*chante.*)

Ah, maman, que je l'ai échappé belle!
Ce matin
Colin,
Comme un lutin, dans ma ruelle,
Ah, maman, que je l'ai échappé belle!
J'ai cru de mon cœur
Qu'il seroit le vainqueur.

Ah! monsieur le chevalier, écoutez-moi donc, vous n'avez jamais vu de si belles cerises.

M. DE SAINT-DAMASE.

Nous n'en voulons point.

La Mère ROGOME (*chante.*)

Un officier, deux officiers, trois officiers ensemble,
Ont enlevé ma mie,
Ont enlevé ma mie Margot,
Ont enlevé ma mie!

M. D'ESCABIOUS.

Cette femme-là est bien insupportable!

La Mère ROGOME.

Là, là, ne vous fâchez pas, la paix de Dieu.

(*Elle chante.*)

Eh! gai, gai, gai, gai, mes officiers,
Venez chez moi le dimanche,
Car le lundi,
Le mardi,
Le mercredi,
Le jeudi,
Le vendredi,
Le samedi,
C'est une autre paire de manches.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien te taire?

M. D'ESCABIOUS.

Attends là, et tiens-toi tranquille.

La Mère ROGOME.

Allons, allons, la paix de Dieu.

(*Elle s'assied sur ses talons.*)

M. D'ESCABIOUS.

Il me vient une idée pour donner ma lettre.

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien! dis.

M. D'ESCABIOUS.

C'est qu'il ne faut pas que madame Mignonette nous entende.

M. DE SAINT-DAMASE.

Parle bas. (*Ils parlent bas.*)

M. D'ESCABIOUS.

Tu comprends cela?

M. DE SAINT-DAMASE.

A merveille; laisse-moi faire.

M. D'ESCABIOUS.

Où sont-elles donc, ces cerises?

La Mère ROGOME.

Les voilà, les voilà, mon officier.

M. DE SAINT-DAMASE.

Voyons-les.

M. D'ESCABIOUS.

Elles ne sont pas trop belles.

La Mère ROGOME.

Elles sont belles comme vous, mes bijoux.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah! elles ne sont pas laides.

La Mère ROGOME.

Elles sont grosses comme des prunes.

M. D'ESCABIOUS.

Oui; je t'en réponds.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ma foi, écoute donc, je les trouve belles, moi.

La Mère ROGOME.

Achetez-les donc, mon roi.

M. D'ESCABIOUS.

Je parie que les yeux de madame Mignonette sont plus grands que ces cerises ne sont grosses.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je parie que non.

M. D'ESCABIOUS.

Nous verrons.

M. DE SAINT-DAMASE.

Qu'est-ce que nous parions ?

M. D'ESCABIOUS.

Eh bien! le panier de cerises.

M. DE SAINT-DAMASE.

Voilà qui est fait.

M. D'ESCABIOUS.

Mais il faut les mesurer.

M. DE SAINT-DAMASE.

C'est ton affaire.

M. D'ESCABIOUS.

Madame Mignonette, nous venons de faire un pari.

Madame MIGNONETTE.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs ?

M. D'ESCABIOUS.

Vous me ferez gagner, car cela vous regarde.

Madame MIGNONETTE.

Moi ! comment donc ?

MARIANNE.

Ah ! ma chère mère, vous l'avez sûrement entendu ; car je l'ai entendu, moi.

Madame MIGNONETTE.

Voulez-vous bien vous taire ?

M. D'ESCABIOUS.

Tenez, madame Mignonette, Saint-Damase trouve ces cerises fort belles ; et moi j'ai parié que vos yeux sont plus grands qu'elles ne sont grosses.

MARIANNE.

Voilà ce que j'ai entendu.

Madame MIGNONETTE.

Encore. (*A monsieur d'Escabious.*) Monsieur, mes yeux sont comme ils sont ; mais ils ne sont pas si grands que vous le dites.

M. D'ESCABIOUS.

Et moi je soutiens que je gagnerai mon pari.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et comment saurons-nous cela ?

M. D'ESCABIOUS.

En les mesurant.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et comment feras-tu ?

M. D'ESCABIOUS.

Si madame Mignonette le veut bien, cela sera fait tout de suite. (*Il prend deux cerises qui tiennent ensemble, et il dit :*) Permettez.

Madame MIGNONETTE.

Que voulez-vous faire ?

M. D'ESCABIOUS.

Mesurer.

Madame MIGNONETTE.

Comment ?

M. D'ESCABIOUS.

Fermez les yeux, je mettrai ces cerises dessus, et Saint-Damase jugera.

Madame MIGNONETTE.

Non, non ; on se moqueroit de moi.

MARIANNE.

Ah ! ma chère mère !

La Mère ROGOME.

Allons, mon cher cœur, ne faites pas la petite bouche ; afin que je vende mon panier de cerises.

Madame MIGNONETTE.

En vérité....

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons. (*Il met les cerises d'une main sur les yeux de madame Mignonette, et de l'autre il donne la lettre à Marianne.*) Tu vois ; je t'en fais juge.

La Mère ROGOME.

Voilà mon cousin,
L'allure,
Mon cousin,
Voilà, mon cousin,
L'allure.

M. D'ESCABIOUS.

Te tairas-tu ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Je conviens que j'ai perdu.

Madame MIGNONETTE.

Mais cela n'est pas possible.

M. D'ESCABIOUS.

Je connoissois vos yeux, j'étois bien sûr de gagner. (*A Saint-Damase.*) Toi, paie le panier de cerises.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je ne demande pas mieux. (*Il donne 24 sous à la mère Rogome.*)

La Mère ROGOME.

En vous remerciant, mon capitaine.

M. D'ESCABIOUS.

Elles sont à vous, madame Mignonette.

Madame MIGNONETTE.

Ah ! Monsieur....

M. D'ESCABIOUS.

Sans vous je ne les aurois pas gagnées.

Madame MIGNONETTE.

Vous êtes bien honnête ; mais j'ai bien de la peine à le croire.

La Mère ROGOME.

Mon officier, si vous voulez des oranges, je vous en apporterons aussi.

M. D'ESCABIOUS.

Oui, oui, une autre fois.

La Mère ROGOME.

Vous mesurerez de d'même encore,

M. D'ESCABIOUS.

C'est bon, c'est bon.

La Mère ROGOME.

Lorsque l'on a bien du mérite,
On ne manque pas de galant;
Eh mais! Monsieur, qu'est-ce que vous dite?
Je ne suit' encor qu'un enfant;
L'amour non plus n'est pas tant chose,
Quoiqu'on en glose,
Il faut z'un amant,
Et reli et relan,
Et relantanplan,
D'abord il glose,
Puis il vous mène tambour battant.

(*A Jean.*) Adieu, Cadet. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVII.

Madame MIGNONETTE, MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE.

M. DE SAINT-DAMASE.

ALLONS, viens-tu aux Danseurs de corde?

M. D'ESCABIOUS.

Je le veux bien.

M. DE SAINT-DAMASE.

Madame, Mademoiselle, je suis bien votre serviteur.

Madame MIGNONETTE.

Messieurs, je suis bien votre servante.

M. D'ESCABIOUS.

Mademoiselle, je souhaite que vous trouviez les cerises bonnes.

Madame MIGNONETTE.

Monsieur, vous avez bien de la bonté.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, JEROME, DANSEURS ET DANSEUSES, GILLE.

JEROME (*aux Danseurs.*)

TENEZ, tenez, par ici; la place est plus belle.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah, ah! ils viennent danser ici?

JEROME.

Oui, nous allons danser une contre-danse.

M. D'ESCABIOUS.

Ah! il faut voir cela, madame Mignonette: voulez-vous me donner le bras?

Madame MIGNONETTE.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur. Ma fille, ne me quittez pas.

(*Elles sortent de leur comptoir, et, pendant que l'on danse, Jérôme emmène Marianne.*)

GILLE (*en entrant.*)

Allons, Messieurs, voilà qui va commencer! C'est chez nous la victoire de la Foire. Il faut voir,

Messieurs, Mesdames, ces fameux comédiens de bois, qui ont fait l'admiration de toute l'Europe. Ces marionnettes boivent, mangent, chantent, dansent comme des personnes véritables. On n'a jamais vu les fils qui les font agir; et ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on ne les verra jamais. C'est aujourd'hui la première représentation du *Chat perdu ;* et chez nous, Messieurs, jusqu'au chat est naturel : c'est un spectacle sans pareil! Allons, Messieurs, Mesdames, prenez vos places; on n'attend point chez nous; on va commencer dans le moment.

FIN DU PREMIER VOLUME.

EXPLICATION DES PROVERBES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

